



Col. Fleur

02

v. 2

SMES



BUDIC-MUR.

Publications à 3 fr. 50 c. en vente chez de Potter.

TARLO, par M. le comte F. de Skarbek, 1840	1 v.
MÉMOIRES DE MADAME DE CAMPESTRE, 1840	2 v.
L'ORPHELIN DE LA CHINE, par S. Julien, 1840	1 v.
ÉVÊQUE GOZLAN, par A. Duval	2 v.
TESTAMENT DE ROBERT-MACAIRE, 1840	1 v.

Publications in-12 à 1 fr. 25 le volume.

NOIRAUT LE JUIF, ou les brigands du château de St-Chaumont, 1840	4 v.
LES OMBRES DU CHATEAU DE BOURBONNE, ou les crimes d'un forçat, 1840	4 v.
MARC L'APOSTAT, ou les souterrains de Notre-Dame, par H. Vallée 1840	4 v.
L'ENFANT DU MYSTÈRE, 1840	4 v.
L'EMPOISONNEUSE ou les brigands du Cours-la-Reine, par Marie-Aycard, 1840	4 v.
CHATEAU DU MYSTÈRE, par A. de Cey, 1840	4 v.
CHATEAU DU BEL-AIR, ou la fille d'un prêtre, par A. de Cey, 1840	4 v.
LES CATACOMBES, par J. Janin, 1839.	4 v.
L'ENTREMETTEUSE, ou les assassins du château de Versène, par A. de Cey, 1840	4 v.
LE MANTEAU VERT, par Bilderbeck, 1840	4 v.
MONSIEUR POULET, ou la jolie fille, par A. de Cey, 1840	4 v.
LE VENTRU, par le baron Lamothe-Langon 1840	4 v.
JEAN QUATRE SOUS ou bon bourgeois gentilhomme 1840	4 v.
MARIE DE MANCINI, par M. Aycard. 1840	3 v.

ROMANS HISTORIQUES BRETONS.

BUDIC-MUR,

CHRONIQUE MARITIME DU XIV^e SIÈCLE,

PAR

ERNEST MÉNARD.

TOME SECOND.

PARIS.

MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue du Pont de Lodi, n. 8.

1842.

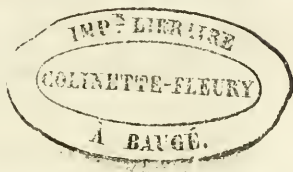
BUDIC MURCHRONIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BUDIC-MUR,

MARINE DU XIV^e SIÈCLE.

XXI.



Quelques jours après la conversation rapportée dans le volume précédent, Budic-Mur s'embarquait au port de Grandville à destination de Wisby. La barque où il avait pris passage était montée par deux marins avec lesquels nous avons déjà fait connaissance dans un cabaret de Nantes, Guignolé Pen-Fol, le patron, et Donatien, son

matelot. Un vent favorable arrondissait mollement les voiles de la barque. L'équipage et les passagers, rassemblés à l'arrière, regardaient les hautes falaises de la côte de Normandie s'effacer rapidement dans le lointain, confondues avec la mer et le ciel, qui semblaient se rejoindre à l'horizon.

La traversée de Grandville à Wisby, l'une des plus longues et des plus aventureuses que l'on tentât à cette époque, avait nécessité un supplément d'équipage, et le patron avait admis en outre plusieurs passagers, contraints par les lois maritimes de lui prêter assistance en cas de gros temps ou d'attaque à main armée. C'étaient généralement des marchands allant acheter à Wisby les fourrures et les pelleteries que cette ville tirait de Gothie, de Suède, de Finlande et des contrées circonvoisines. Ils portaient en échange des marchandises de fabrique française, des épices et des denrées du Levant, venues par Gênes, Venise et Marseille.

Wisby, capitale de l'île de Gothland, était l'entrepôt général du commerce du nord. Ses habitants furent, assure-t-on, les inventeurs

des cartes marines ; et leur code des lois et coutumes de la mer servait aux relations des marchands et des marins de tous les états situés entre la Moscovie et le détroit de Gibraltar.

Tous les passagers, Français, Normands et Bretons, avaient promptement lié connaissance ; et moins d'une heure après leur embarquement, ils s'entretenaient déjà avec la chaleur et la familiarité qu'inspirent toujours une communauté d'intérêts ou de sympathies. Budic-Mur, ne connaissant rien au prix des denrées, ni à la valeur du marc d'argent sur les différentes places d'Europe, était réduit au silence, et un autre passager, par le même motif sans doute, demeurait aussi à l'écart. Soit qu'il y eût chez lui quelque chose de remarquable, ou que la conformité de leur position le fit distinguer principalement du sénéchal, souvent ses regards cherchaient cet individu. Son visage âpre, brun, et excessivement mobile, était de nature à se fixer profondément dans la mémoire. Budic-Mur, à force de l'observer, crut se rappeler de l'avoir vu quelque part ; et, après de longues

recherches, il s'imagina que cet homme était le même que File-Etoupes avait sauvé de l'Océan, la nuit du naufrage de Patrice. Mais, croyant presque aussitôt reconnaître son erreur, il repoussa cette idée et s'occupa d'un autre objet.

Ce personnage, singulier par sa tournure et ses traits, avait un costume bizarre qui annonçait l'opulence. Sur des chausses de mailles en acier il portait une longue robe de velours rouge, retenue par une ceinture de buffle, à laquelle était suspendu un court cimenterre à poignée brillante enrichie de perles. De l'autre côté, une escarcelle de mailles, attachée par des cordons d'argent, paraissait contenir une assez forte somme négligemment exposée à la vue. Mais, quoique son propriétaire eût atteint le demi-siècle, il avait conservé toute la vigueur de son jeune âge, et le cimenterre qui pendait à son côté ne devait pas, dans ses mains, compter pour une arme inutile. Sa tête longue, aplatie latéralement et fort développée en arrière, était couverte d'un ample bonnet de fourrure, garni d'une plaque d'acier poli au som-

met. Ce costume , qui n'appartenait proprement à aucun pays , était mi-parti d'occident et d'orient , et soigneusement calculé de manière à servir les intentions de toute personne qui eût tenu à faire mystère de sa patrie.

Mais Budic-Mur n'était pas le seul qui observât cet étranger. Le patron Guignolé Pen-Fol , tout en veillant à la manœuvre de la barque , causait mystérieusement avec Donatien , son matelot ; et les coups-d'œil dérobés qu'ils jetaient à chaque instant sur leur étrange passager annonçaient , à n'en pas douter , qu'ils en faisaient l'objet de leur conversation.

« Ainsi , Guignolé , tu es bien sûr que c'est lui ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— C'est pas moins bien étonnant qu'un homme de la sorte navigue tout seul dans ces eaux. Que diable cherche-t-il par le monde , changeant de vêtements comme une barque de voilure ? M'est avis qu'il veut reprendre la mer.

— Oui donc , fit Guignolé avec un haussement d'épaules , à l'âge qu'il a il s'en va quitter sa

commanderie, la bonne chair et les honneurs, pour exposer son cadavre à la lame d'ouest, ni plus ni moins qu'un matelot. — Par tous les anges du paradis, continua le patron après un moment de silence, quand j'étais pauvre petit page, devais-je m'attendre, Donatien, à voir un jour ce noble homme s'embarquer à mon bord en qualité de passager. — Gloire de Dieu ! je n'oublierai de ma vie l'honneur que reçoit cette barque et son patron par contre-coup.

— Il est vrai de dire que bon nombre de patrons t'envieraient cet avantage.

— Pense donc, matelot, comme nous croîtons d'importance quand nous dirons aux compagnons : « Cette barque, telle que vous la voyez » avec sa flottaison blanche et ses bordages gou-dronnés, a porté le fameux... » Là nous les laisserons quelques instants entre deux eaux, parce que, vois-tu, ça augmente l'importance des choses.

— Oui-dà, ma foi, reprit Donatien en souriant, ça nous donnera l'occasion de faire jabot

à notre aise et de boire aux dépens des niais , ce qui vaut encore son prix. »

Un léger changement de vent nécessitant la présence du patron pour faire orienter les voiles , la conversation se trouva interrompue.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'aucun événement remarquable vint rompre la monotonie de la traversée. Une brise soutenue avait régné sans interruption depuis leur départ de Granville ; le patron , jaloux de faire preuve de hardiesse et d'habileté devant son passager , ayant forcé de voile beaucoup plus que de coutume , leur voyage , qui était sur le point de se terminer , devait être , selon toute apparence , l'un des plus prompts que l'on citât dans les annales maritimes.

Chaque fois que le vent , ou toute autre circonstance , nécessitait une manœuvre , Guignolé , en faisant le commandement , jetait un coup-d'œil sur le passager comme pour lui demander son approbation , et , lorsqu'il croyait l'avoir obtenue , la figure du bon Guignolé rayonnait de contentement et d'orgueil , et il

allait promptement épancher le trop plein de sa satisfaction dans le sein de son matelot. Les gens de l'équipage avaient remarqué aussi que leur patron affectait plus de retenue dans ses relations avec eux , qu'il était plus exigeant que d'ordinaire dans l'exécution de ses ordres , et qu'il veillait avec un soin tout particulier au maintien de la discipline et de la tranquillité ; déjà même ils commençaient à murmurer et à nourrir des projets de révolte et de désertion dans le cas où cet état de choses se prolongerait. Mais il était plus que probable qu'ils ne se verraient pas dans la nécessité de les mettre à exécution , car ce changement dans les allures de Guignolé était uniquement causé par la présence de son passager, et , une fois celui-ci parti , le patron devait revenir sans aucun doute à son caractère habituel.

Plusieurs fois il avait été fortement tenté de lui adresser la parole ; mais le sentiment de terreur et de vénération que lui inspirait cet individu avait constamment prévalu , et il enviait le bonheur de Budic-Mur, qui avait été favo-

risé plusieurs fois de sa conversation sans paraître en apprécier tout le prix, commençant à craindre pour sa part que la campagne s'effectuât sans qu'il lui eût dit un mot.

Un matin Budic-Mur et l'étranger observaient attentivement une barque de grande dimension qui arrivait de la haute mer et paraissait se diriger sur leur sillage. Outre la voilure ordinaire à sa construction, et quoique la brise eût beaucoup fraîchi, cette barque portait néanmoins plusieurs voiles latines dehors. Sa haute mâture, inclinée sur l'arrière, paraissait disproportionnée avec sa coque, longue, effilée, et excessivement dégagée de ses varangues, à juger par l'acastillage.

« Ma foi ! dit l'étranger, j'ai vu dans ma vie beaucoup de navires, et je connais comme un curé son bréviaire la marine de toutes les nations ; mais Dieu me damne si cette barque ressemble à celles qui sillonnent la mer ! Quel est votre avis, patron ?

— Avec la permission de votre seigneurie, répondit Guignolé, charmé de cette question,

qui établissait une conversation directe entre lui et son passager, mes avis sur cette matière, comme sur toute autre, seront toujours subordonnés à ceux de votre seigneurie.

— Cette déférence est très flatteuse sans doute, répartit l'étranger ; mais elle le serait davantage si je pouvais savoir à quel titre vous me l'accordez. — En attendant que je mérite un tel honneur, veuillez répondre à ma question.

Bien que ces mots fussent prononcés d'un ton fort naturel, Guignolé cependant leur trouva la valeur d'un ordre, et il s'empressa de répondre :

« Après ce qu'a dit votre seigneurie, j'aurais mauvaise grâce, moi, humble patron, à paraître plus instruit qu'elle. — Puisque vous exigez que je vous donne mon avis, avec votre permission, je crois cette barque normande.

— Vous êtes dans l'erreur, patron : jamais les Normands n'ont porté un tel gréement, ni une mâture si hardie. — Voyez quelle coupe élancée ! comme elle se *patine* sous ses voiles !

On dirait que son taille-mer effleure la surface de l'eau au lieu d'y creuser un sillon.

— Vraiment c'est une belle, une forte, une puissante embarcation, s'écria Donatien; mais d'où vient-elle? Quels sont les fortunés marins qui mettent au sec ses belles voiles blanches?

— Peut-être des Provençaux, dit un passager.

— Toutes voiles dessus par une brise fraîche! reprit l'étranger: le lièvre ne chasse pas les chiens. D'ailleurs, dans la Méditerranée, l'arbre se plante droit sur la quille.

— On m'a beaucoup vanté la marine portugaise.

— Prenez-vous cela pour une caravelle, messire? Cette barque porte borcet et pacfi, et celles dont vous parlez ont leurs voiles en oreille de lièvre.

— Mon opinion sur cette matière en vaut une autre, dit un passager, gros homme à l'air important, dont les vêtements annonçaient l'opulence; mon opinion en vaut une autre: car, dans le cours de ma vie, j'ai fait trois traver-

sées sur mer. Je prendrai donc la liberté d'affirmer que cette barque est montée par des marins de la mer Adriatique.

— Oui-dà ! repartit l'étranger d'un ton de moquerie qui excita un rire général, malgré vos trois traversées, vous n'êtes pas encore bon connaisseur en marine. Cette barque a l'air d'un Italien comme le vol de l'hirondelle ressemble aux battements d'ailes du god. — A coup sûr, continua-t-il, elle n'a été construite dans aucun des chantiers qui bordent la Méditerranée. La galéasse est plus longue et moins haute de bord ; la galère ne porte que l'arbre de maître et l'arbre de trinquet ; la galiote est moins forte et n'a que l'arbre de maître ; le brigantin, la frégate, la felouque et la polacre, se cacheraient sous son franc tillac ; et d'ailleurs ces navires sont tous voilés d'artimon.

— C'est peut-être un navire anglais, avança Budic-Mur pour donner aussi son avis : on dit que ces marins perfectionnent chaque jour leurs vaisseaux.

— Au premier abord je l'ai pris en effet pour

un heu d'Angleterre ou de Flandres ; mais, actuellement qu'il se dessine mieux, j'aperçois son grand mât au milieu, tandis que le heu a le sien sur l'avant. Le heu a aussi une trinquette courant de haut en bas avec sa grande voile latine, et celui-ci n'offre rien de pareil.

— Je vous crois meilleur juge que moi, répliqua Budic-Mur avec indifférence. Au reste nous serons bientôt à la portée de la voir, et les doutes s'éclairciront. »

L'étranger considéra encore quelques instants cette embarcation ; puis il fit plusieurs tours sur le pont, la main appuyée sur le front comme on le fait pour réfléchir profondément ou rassembler des souvenirs éloignés ; et, s'adressant à Guignolé :

« Signale-t-on des pirates sur cette mer, patron ? »

Cette question causa chez tous ceux qui l'entendirent un étonnement mêlé d'effroi.

« Aucun patron que je connaisse n'a fait de sinistres rencontres ; mais pourtant ce diable-là ne laisse pas que de m'inquiéter, et je donne-

rais de bon cœur quelques réaux à saint Pierre pour le voir virer de bord.

— Et moi de même , quoique ma bourse soit à sec , ajouta Donatien. Je voudrais bien qu'une lamproie s'attachât au gouvernail de ce navire pour l'arrêter dans sa marche (1), car je ne vois qu'un pirate qui puisse être assez pressé pour mettre tant de toile dehors.

— Eh bien ! nous allons faire comme lui. »

Et l'étranger , oubliant qu'il n'avait aucun droit à bord , fut se placer à l'arrière , usurpant , sans avoir l'air d'y penser , le poste et les fonctions de maître.

Il jeta un coup-d'œil rapide sur le navire inconnu , observa la force du vent , et s'écria d'une voix faite au commandement :

(1) La croyance qu'une lamproie avait puissance d'arrêter un navire en s'attachant au gouvernail était générale à cette époque, et appuyée sur des preuves. Ces poissons sont probablement bien dégénérés de nos jours , car depuis long-temps nous ne sachons pas qu'un fait pareil soit arrivé.

« Hisse le tourmentin ! borde le pacfi !
choque l'écoute de borcet ! amure tout
bas ! »

Ces ordres furent exécutés avec une rapidité et une précision surprenantes, qui prenaient également leur source dans le ton ferme et gradué du commandement et dans l'effroi qui commençait à s'emparer de l'équipage. Il n'y eut pas jusqu'à Guignolé Pen-Fol qui ne mit la main à l'œuvre avec l'empressement et la soumission d'un matelot bien discipliné, quoique le droit de commander à son bord lui appartint exclusivement. Toute personne qui connaît le caractère des gens de mer avouera que cet abandon de ses droits était de la part du patron la plus forte preuve qu'il pût donner de sa vénération pour son passager mystérieux.

« Il a le vent sur nous : il faut serrer au plus près. — A lof, timonnier ! Mais non, donne-moi la barre ! »

Le pilote, avant de quitter son poste, ayant consulté Guignolé :

« Laisse la barre à sa seigneurie ! s'écria ce

dernier, et prie Dieu qu'à l'heure du danger elle soit toujours en de telles mains. »

Dès que le gouvernail eut été placé de manière à ce que les voiles prêtassent la plus grande surface possible, la barque s'inclina sous le vent, et, semblable à un cheval qui vient de sentir l'éperon, elle s'avança avec rapidité en plongeant sa proue dans l'eau. Les passagers, saisis d'effroi, se cramponnèrent aux manœuvres pour se maintenir sur ce plancher incliné.

« Appuie les bras du vent partout ! » s'écria l'étranger.

Les matelots hésitèrent à exécuter cet ordre ; mais, Guignolé leur donnant le premier l'exemple, la barque se coucha sur le flanc : la moitié du pont était cachée sous les vagues.

« Dieu sauve la quille et les gabords, murmura Guignolé.

— La vitesse de notre marche a beaucoup augmenté, dit Budic-Mur ; mais ce navire nous est encore supérieur.

— Il gagne sur nous à vue d'œil, ajouta un matelot.

— Vous avez raison, dit froidement l'étranger, la fuite est impossible, et nous courons risque à chaque instant de sombrer. — Hale bas le pacfi!

— Vierge immaculée ! quel marcheur ! s'écria Guignolé. C'en est fait, ma pauvre barque, tu perds ta belle réputation.

— La barque est bonne, mais trop ardente. Sa marche est pourtant supérieure. — La voilure est trop forte : elle vous jouera un mauvais tour. »

Le navire inconnu s'étant rapproché, on distinguait un nombreux équipage, dont une partie était groupée sur l'avant, et l'autre divisée aux écoutes et aux manœuvres, attendant les commandements.

« C'est un pirate ! dit l'étranger avec calme. Nous sommes trop faibles pour opposer une résistance raisonnable : résignons-nous à notre sort. »

Budic-Mur tira son épée, et, s'adossant au grand mât :

« Attendons-les de pied ferme. S'ils veulent nos vies, vendons-les à prix de sang.

— Je vous seconderai de mon mieux , répondit l'étranger. Mais voyons-les venir : peut-être se contenteront-ils de piller la cargaison.

— Saint Guignolé vous entende ! Pourvu qu'ils me laissent la vie sauve et ma pauvre barque sur sa quille , je les proclamerai partout pour de bons et loyaux pirates. Mais comment l'espérer ? ajouta le patron , les larmes aux yeux : deux gouttes d'eau ne se ressemblent pas mieux que ce navire et la grande barque malouine.

— L'avez-vous connue ? » demanda l'étranger en le fixant étonné.

En ce moment une voix partie du navire vint résonner impérieuse et terrible aux oreilles de l'équipage.

« Ho hé ! l'embarcation , ho ! mets en travers. »

Tandis que l'étranger exécutait cet ordre , Guignolé s'approcha de lui.

« Messire , mon bon seigneur , dit-il , je me recommande à vous. Voyez : ce sont eux , et la barque n'a pas changé.

— La peur vous trouble l'esprit , repartit l'étranger, qui paraissait en proie à un état violent de gêne et d'irrésolution.

— Non , par les saints archanges du ciel ! reprit Guignolé en se rapprochant. Quoiqu'il y ait bien long-temps que mes yeux n'ont vu la barque , je la reconnais comme si je l'avais quittée hier. — Tout est encore à sa place ; seulement il y a moins de propreté que de votre temps , mon bon sire. Grand Jésus ! continua Guignolé avec attendrissement , voilà la vergue de borcet où vous m'avez tant de fois accroché , et la balancine me fait l'effet d'être la même. »

L'étranger, abymé dans ses réflexions , n'entendit que les derniers mots. Il regarda fixement son interlocuteur , et , le repoussant de la main :

« Vous êtes fou , dit-il froidement ; vous me prenez pour un autre.

— C'est la chose impossible ! s'écria Guignolé : je n'ai pas vu encore un autre homme qui vous ressemblât. Le bon Dieu n'envoie pas tous les jours sur mer des marins de votre es-

pèce ; et quand on a eu l'honneur de servir à votre bord... — Mais regardez , messire : voilà Mange-Bretons , Tête-de-Bœuf , et ce gros méchant de Ronge-Foie , qui m'a tant fait de misères... Comme tout ça me rajeunit et me rappelle un heureux temps... ! »

Un léger sourire passa rapidement sur la figure préoccupée de l'étranger.

« A qui crois-tu parler ? dit-il d'une voix basse , mais tellement énergique que Guignolé faillit tomber à ses genoux.

— Mon bon seigneur , pardonnez-moi ; mais ils nous jetteront à la mer comme ils en ont pris l'habitude , et il ne tient qu'à vous...

— A qui crois-tu parler ? répéta l'étranger d'un ton impératif.

— A présent , mon digne et bon maître , vous êtes prieur de la commanderie de Nantes ; mais autrefois , dans le bon temps , quand j'étais le page Bidon... »

La parole expira sur les lèvres de Guignolé ; une expression terrible , où la surprise , la crainte et la menace , se trouvaient représentées ,

avait passé sur la figure de l'étranger. Sa main était descendue sur la poignée de son cimetière. Mais il recouvra promptement son sang-froid , et , fixant sur le patron tremblant un regard qui le pénétra jusqu'à l'âme :

« Ecoute : il y aurait moins de danger pour toi à réchauffer une vipère sous ton aisselle qu'à conserver dans ta mémoire le souvenir du passé. C'est moi qui te dis cela : tu sais ce que valent mes paroles. »

Le patron baissa la tête, et fit un signe de la main qui ressemblait à un serment.

« C'est bien , reprenons nos rôles. — Patron, dit-il à haute voix , je vais essayer de traiter de notre rançon avec ce pirate. Maîtres passagers , cela comptera pour avaries grosses au prorata du prix de nos marchandises. »

Les passagers, tremblants et éperdus , acquiescèrent avec une lueur d'espoir à cette proposition.

« Je serai rendu avant vous à Wisby, dit-il à Guignolé ; dans le cas contraire , vous garderez à votre bord les caisses que j'ai embarquées, jus-

qu'au moment où je viendrai les chercher. — Vous m'avez entendu.

— Moïse sur le mont Sinaï n'était pas plus attentif.

— Silence ! »

Les pirates étaient arrivés à moins d'une longueur de barque. L'étranger les laissa approcher un peu ; puis il monta sur l'avant, leur adressa quelques paroles en un langage inconnu, et, malgré le large fossé qui séparait les deux barques, il s'élança dans la leur avec la vigueur et la légèreté du chamois.

Les pirates, étonnés d'une pareille audace et de l'étonnante agilité de cet homme, le regardèrent bouche bée lorsque il tomba à leur bord ; mais celui-ci, sans déceler le plus léger embarras, saisit une cornemuse attachée à l'arbre de maître, et se mit à jouer un air dont le rythme pressé et les modulations aiguës indiquaient une marche guerrière. Aussitôt un mouvement extraordinaire eut lieu à bord du pirate. La plupart des matelots coururent à l'étranger. On entendit des cris et des éclats de

voix qui pouvaient être inspirés également par le plaisir ou la colère. Un moment l'étranger disparut derrière les matelots qui se pressaient autour de lui ; puis on le revit debout , écartant la foule et les bras tendus qui semblaient vouloir le saisir. On le perdit encore de vue , et le silence qui succéda au tumulte fit présumer qu'il était mort. Mais tout à coup il se montra de nouveau ; la barque vira de bord , et les grandes voiles qui l'emportaient ne permirent pas aux passagers d'observer le dénouement de cette scène.

Guignolé Pen-Fol fut le seul qui la comprit , et , malgré les recommandations énergiques de l'étranger, il ne put se défendre d'un épanchement confidentiel avec son matelot Donatien , tandis que les passagers, encore tremblants et tout joyeux d'en être quittes à ce prix , se perdaient en conjectures sur le sort de leur compagnon.

Cet incident servit de texte à leurs conversations jusqu'au moment de leur arrivée à Wisby, qui eut lieu quelques jours après.



XXII.

La ville de Wisby , capitale de l'île de Gothland , n'est plus aujourd'hui qu'un modeste port , et une des places inférieures du royaume de Suède. A l'époque où nous y transportons le lecteur, c'était une des principales cités de l'Europe , tant par son commerce immense que par la beauté de ses édifices.

C'est à juste titre que l'on peut reprocher

aux historiens de n'avoir mentionné qu'en passant cette ville importante, qui méritait à coup sûr une plus forte part dans les mémoires du passé : car elle fut le centre, la nourrice du commerce occidental, et la plupart des articles du code qui régit aujourd'hui le commerce des nations ont été formulés, il y a plus de six siècles, par les marchands de Wisby. Mais les chroniqueurs accordaient plus d'importance à l'escarmouche de deux armées, ou à la prise d'une province, qu'aux grands faits sociaux qui se développaient lentement sous leurs yeux, presque à leur insu, et sans qu'ils en sentissent le prix.

Grâce à cette négligence impardonnable, on ignore l'époque précise de la fondation de Wisby, celle de sa ruine, et les causes qui l'amenèrent (1).

(1) Joannes Magnus, historien goth, nous fournit une partie des détails que nous donnons sur Wisby. Les autres sont puisés à différentes sources.

Le mot de Gothland signifie bonne terre ou terre de Dieu. L'île doit ce nom à la fertilité du sol, à la bonté de ses ports, et aux ressources de toute espèce qu'elle offrait à la marine par ses différents produits. Wisby, située au nord de l'île, fut bâtie par des étrangers, à une époque que l'on ne peut précisément assigner; mais tout porte à croire qu'elle prit un accroissement rapide : car, dans l'année 1288, les bourgeois, sans cesse en dissension avec les habitants originaires de l'île, furent assez puissants pour répondre victorieusement à leurs aggrèsions, et les tailler presque tous en pièces.

Néanmoins, craignant une nouvelle attaque, et désirant mettre leurs richesses à l'abri d'un coup de main, ils obtinrent du roi de Suède Magnus la permission de fortifier leur ville, ce qu'ils firent immédiatement en élevant un château et une double muraille flanquée de tours et de bastions.

Nous avons déjà mentionné l'influence que cette place exerçait sur le commerce maritime. Ses habitants, auteurs d'un code tacitement

consenti par toutes les nations, prononçaient sur les contestations qui survenaient entre les marchands, et leurs jugements étaient reconnus valables et exécutoires dans toutes les mers du couchant.

La population de Wisby se composait de Goths ou Suédois, de Russes, Danois, Prussiens, Livons, Allemands, Flamands, Fins, Vandales, Saxons, Anglais, Ecossais, Bretons, Normands, Aquitains, etc., etc.

Cette ville présentait une physionomie extraordinaire par la réunion de toutes ces diverses races, avec leurs types particuliers, dont les caractères distinctifs paraissaient beaucoup plus saillants par le rapprochement. Chacun de ces peuples habitait un quartier distinct, où il conservait scrupuleusement le costume, les mœurs et le langage de son pays : de sorte que Wisby était comme le panorama du globe, une miniature de la terre, où les divers états étaient représentés par un pâté de maison et séparés par une rue.

La civilisation, fille du commerce et des re-

lations continuelles qu'il nécessite entre les individus, avait atteint à Wisby un développement inconnu partout ailleurs. Non seulement les haines et les rivalités nationales s'étaient amoindries, sinon effacées entièrement, mais l'industrie était arrivée à un point remarquable de perfectionnement. Cela se conçoit facilement : car les nations, comme les membres d'une famille, ont des aptitudes différentes, et chacune d'elle excelle dans le genre de travaux auquel elle est plus spécialement portée, soit par sa nature même, ou par l'influence du climat et du milieu qu'elle habite.

Wisby, par cette raison, n'était donc pas seulement un entrepôt immense de tous les produits connus, mais un atelier où chaque ouvrier exerçait son industrie, en y apportant tous les perfectionnements qui pouvaient lui être inspirés par les travaux analogues qu'il avait sous les yeux.

Pour donner une idée de la magnificence de cette ville, et appuyer ce que nous pourrons dire nous même à cet égard, nous emprunterons le passage suivant à un historien.

« Et sous les poudreuses ruines se découvre
» tous les jours des tables et pièces de marbre ,
» de porphyre et de jaspe , témoins de l'ancien-
» ne splendeur et magnificence de la ville ;
» quelques parties de maisons voustées, de por-
» tes de fer et de cuivre fort artistement élaborou-
» rées , de fenêtres ou volets d'airain bien et
» richement damasquinez et dorez. »

Cette ville , vue du dehors , offrait un aspect non moins extraordinaire que sa physionomie morale. Bâtie sur la pente d'un rocher , les édifices paraissaient échelonnés l'un sur l'autre. En y arrivant par mer , lorsqu'on en était éloigné de plusieurs lieues , on eût dit que les maisons les plus élevées avaient leurs fondements sur les toits de celles qui regardaient le port. Les massives tours de la citadelle dominaient majestueusement cette masse confuse de bâtiments , d'où sortaient les flèches élancées des clochers.

A mesure qu'on approchait , la perspective s'éclaircissait : les massifs s'isolaient , se rangeaient à leur place ; les maisons s'offraient dans

leur ensemble, parées de leurs détails , ornées de leurs sculptures , et la cité de Wisby apparaissait aux regards éblouis de l'étranger , pompeuse de luxe et d'ornements , portant sur ses traits le cachet de toutes les nations , qu'elles avaient imprimé avec le tribut de leurs arts ; riche , belle et magnifique comme la reine du commerce , assise au bord de la mer Baltique.

Dès que la barque de Guignolé Pen - Fol fut arrivée à Wisby, Budic-Mur , que la nouveauté du spectacle offert à sa vue ne pouvait distraire de l'idée fixe qui le préoccupait , accompagna les passagers à l'auberge où descendaient les Bretons.

Elle était tenue par un enfant du Léonnais, qui accueillit son compatriote avec tout l'empressement et l'affabilité que les Bretons se montrent sur une terre étrangère.

Budic-Mur, sentant la nécessité de conquérir l'amitié de cet homme , qui pouvait l'aider utilement dans son entreprise, répondit complaisamment à toutes les questions que celui-ci lui adressa sur une contrée dont le souvenir lui

était toujours cher, malgré les avantages matériels qui le retenaient dans sa patrie d'adoption. Enfin, jugeant qu'il avait montré assez de complaisance en entrant, avec son hôte, dans des détails qui l'intéressaient fort peu en ce moment, Budic-Mur interrompit une dissertation sur les agréments et les avantages réciproques des deux pays, pour s'informer de Clément Lodeven, sur qui reposaient toutes ses espérances de succès. Ce ne fut pas aussi sans une certaine émotion qu'il attendit la réponse à cette question.

« Clément Lodeven ? dit l'hôte, qui, comme étourdi de cette interruption, parut un moment perdre le fil de ses idées. Ah ! fort bien, Clément Lodeven ! Le Léonnais, comme je le disais donc, à de bons pâturages.. Mais, Dieu me pardonne, je crois que votre seigneurie....

— Je vous ai demandé si Clément Lodeven, un marchand breton....

— Ah ah ! fort bien ! j'y suis. En effet Clément Lodeven habite à Wisby, non loin de chez moi ; vous pouvez voir par cette fenê-

tre, une des ailes de sa maison. C'est une des plus hautes de la ville ; mais le vieux est assez riche, si l'on en croit ses confrères, pour la couvrir de pièces d'or depuis la cave jusqu'au toit. On a calculé qu'il faudrait pour cela une somme...., bah ! de quoi acheter tout le vicomté de Léon, avec la seigneurie de Bourgneuf en Carhaix, par dessus le marché. — Mais pour être Breton bretonnant, c'est une autre affaire. Il est natif des Marches, où l'on parle un jargon français ; aussi a-t-il été assez discret pour se loger dans un coin de notre quartier, vis-à-vis celui des Normands.

— Cet homme jouit d'une bonne réputation à Wisby ? demanda Budic-Mur, qui désirait avoir quelques détails sur cet individu avant de se présenter chez lui.

— Hé hé ! dit l'hôte en fermant un œil à demi, il jouit de la meilleure de toutes, puisqu'il est vrai que j'ai eu l'honneur de vous dire.

— Sans doute ; mais sa moralité... ?

— Je croyais vous avoir dit, continua l'hôte du même ton, qu'il serait assez riche pour...

— En effet , interrompit Budic-Mur, qui sentait la nécessité de subordonner son impatience au caractère de son interlocuteur , vous m'avez dit....

— Bien , bien ; mais je ne vous ai pas dit qu'il fait partie de la chambre syndicale , qu'il est juge des différents maritimes , membre du conseil de la ville ; qu'il a l'oreille du gouverneur, du bailli et des échevins. — Cela répond directement à la question que m'a faite votre seigneurie. »

Budic-Mur, satisfait de ces renseignements , se leva pour se rendre immédiatement chez Clément Lodeven ; mais l'hôte, le voyant partir, et désirant prolonger une conversation qu'il trouvait trop tôt finie, reprit d'un ton partagé entre la curiosité et un certain air de mystère :

« Je présume que votre seigneurie a des affaires importantes à traiter avec Clément Lodeven. Vous pouvez être tranquille , vendre ou acheter chez lui en toute sûreté de conscience : sa probité est bien connue , et ce n'est pas moi qui voudrais y porter atteinte, puisque enfin il

est à moitié breton. — De mauvaises langues prétendaient autrefois..., mais c'était pure jalousie, je n'en doute pas, car les preuves ont toujours manqué.

— Et que prétendait-on contre sa probité ? demanda Budic-Mur.

— Ce n'était pas précisément contre sa probité, quoiqu'à vrai dire, cela fût répréhensible et défendu par les lois. — Mais je m'amuse à bavarder, tandis que votre seigneurie est peut-être pressée d'aller chez Clément Lodeven.

— L'affaire qui m'y conduit n'est pas tellement importante que je ne puisse la remettre. Ainsi, compère, obligez-moi de vous expliquer plus clairement sur le compte de ce marchand.

— Quel intérêt votre seigneurie peut-elle attacher à des bruits malveillants qui n'ont jamais été prouvés ; quant à moi, je n'en crois rien. — Au surplus, un jour vient où chacun est retribué selon ses œuvres, et celui dont la conscience a été large est plus pesant dans la balance du Seigneur. Je souhaite que Lodeven ne se trouve pas dans ce cas ; mais si ce que l'on

dit est vrai..., et c'est bien assez que d'en être soupçonné, car j'aimerais mieux mendier mon pain que de faire un pareil trafic..

— A quel genre de commerce s'est-il donc livré ?

— Hé hé ! dit l'hôte, on prétendait autrefois qu'il vendait deux fois plus de marchandises qu'il n'en achetait sur place ; mais je répète à votre seigneurie...

— C'est une accusation de vol , dit Budic-Mur en l'interrompant : car je ne vois pas comment...

— Votre seigneurie n'est pas versée , ce me semble dans les matières de négoce. Clément Lodeven n'est pas homme à dérober la propriété du prochain ; mais on prétendait qu'il était moins scrupuleux à l'égard du bien volé , et que les pirates trouvaient chez lui le débit de leur butin. — C'est une calomnie sans doute , car la preuve n'en a jamais été fournie , et il ne manquait pas de gens intéressés à lui nuire. — Mais aussi Clément Lodeven a plus de ruses dans son sac que deux douzaines de vieux renards. »

Budic-Mur, satisfait de ces renseignements, qui coïncidaient avec ceux qui lui avaient été donnés par le religieux, prit congé de son hôte et se rendit chez le marchand.

Sa maison , située au nord de la ville , assez près du port , était bornée d'un côté par les fortifications, et , malgré l'élévation de ces murailles , les fenêtres de l'étage supérieur étaient percées assez haut pour permettre la vue de la campagne, qui offrait dans cette partie une perspective admirable. Plusieurs poteaux sculptés avec soin soutenaient le premier étage , qui s'avancait en saillie et formait un auvent au-dessus de la boutique.

Budic-Mur, sans s'arrêter à considérer cette maison , qui méritait cependant une attention particulière , entra aussitôt dans un vaste magasin assez mal éclairé , où quantité de marchandises de toute espèce et de toute provenance étaient rangées avec soin. Il chercha du regard le propriétaire du lieu , et découvrit un homme encore jeune , assis entre deux piles d'étoffe, où il s'était placé pour se garantir du froid.

Son attention paraissait captivée par la lecture d'un gros livre qu'il tenait sur ses genoux : aussi Budic-Mur traversa-t-il une partie de la boutique avant qu'il se dérangeât. Mais lorsque le bruit des éperons, retentissant sur les dalles, devint assez fort pour arriver à son oreille, il se leva avec empressement, et jeta le livre à terre avec une certaine violence, comme s'il eût voulu lui imposer la peine de sa négligence.

« Que désire votre seigneurie ? » demanda-t-il en français, mais avec une accentuation cimbrique fortement prononcée.

— Je désire parler à maître Clément Lodeven.

— Tout à votre service, messire. »

Il avança un escabeau en faisant signe à Budic-Mur de s'asseoir.

Et, voyant que celui-ci ne déférait pas à son invitation :

« Mais vous êtes peut-être pressé. Faut-il vous montrer des armes, des brocards, des velours... ? »

— Ne m'avez-vous pas entendu ? dit Budic-Mur en l'interrompant : je vous ai demandé Clément Lodeven ; c'est à lui seul que j'ai affaire.

— Eh bien ! repartit l'autre d'un ton que les marchands indépendants de Wisby pouvaient seuls prendre à cette époque avec un homme d'armes, ne vous ai-je pas répondu comme l'eût fait Clément Lodeven ? Si votre intention n'est pas d'acheter, avez-vous quelque chose à vendre ? Voyons , de quoi s'agit-il ?

— Par l'impudence de Satan ! s'écria Budic-Mur, avez-vous résolu de vous jouer à mes dépens ? Vous êtes mal adressé , messire.

— Vous l'êtes mal vous-même pour prendre ce ton , répondit l'autre avec l'assurance d'un homme libre qui sait la loi derrière lui. Expliquez-vous promptement : mes affaires ne me permettent pas de vous écouter davantage. »

Budic-Mur, qui n'eut souffert un pareil langage de personne , pouvait moins l'endurer à plus forte raison dans la bouche d'un homme qu'il regardait comme si au-dessous de lui , et

son poing vigoureux était levé sur le marchand, lorsque le souvenir de l'entreprise qu'il poursuivait fut assez fort pour le rappeler à lui-même.

« L'affaire qui m'amène est sérieuse, dit-il : je vous prie donc de la considérer comme telle, et de satisfaire immédiatement à la demande que je vous ai faite.

— De quelle nature est cette affaire ? Je suis tout attention, messire.

— Vous n'êtes pas Clément Lodeven... ?

— Pardonnez-moi : je vends, j'achète en ce nom ; on m'appelle ainsi ; je signe...

— Et si quelqu'un avait un motif de haine contre Clément Lodeven, serait-ce sur vous que devrait s'exercer sa vengeance ? — Au fait, quels que soient les usages commerciaux, vous n'êtes pas l'homme à qui j'ai besoin de parler : celui-là est né dans le diocèse de Dol, et votre accent me donne la preuve que vous êtes Goth d'origine. D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant la voix, vous êtes beaucoup trop jeune pour avoir mérité le nom de Brisc-Moustiers, il y a...

— Que ne le disiez-vous plus tôt ? interrompit le marchand en lui jetant un regard où l'étonnement, l'inquiétude et l'effroi se succédèrent rapidement. — Deux dans un jour ! dit-il à part. Se sont-ils donnés rendez-vous ? — Ainsi vous voulez lui parler ?

— Je pense qu'il ne doit vous rester aucun doute à cet égard.

— C'est que déjà une autre personne est avec lui en ce moment..., et je ne sais... Mais c'est sans doute la même affaire : ainsi je ne vois nul inconvénient. — Venez avec moi, messire. »

En achevant, il poussa la porte du magasin, et fit signe à Budic-Mur de le suivre dans le passage étroit ménagé entre les deux piles d'étoffe où il était assis à l'arrivée de ce dernier.

Ce passage conduisait à une petite porte qui ouvrait sur un escalier. Ils descendirent une vingtaine de marches au milieu de l'obscurité, et se trouvèrent dans une assez grande cave qui recevait quelque clarté par un étroit soupirail. Budic-Mur regarda autour de lui avec

étonnement. Il allait questionner son guide, mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps.

« Je m'aperçois que vous n'êtes pas au fait des usages de la maison. Vous n'êtes donc pas... Alors, comment savez-vous...? — Maintenant que la faute est commise, il est trop tard pour reculer, ajouta-t-il à part : il en connaît la moitié, autant lui montrer le reste... Si pourtant j'avais pu prévoir.... Mais l'autre était si bien instruit que j'ai dû croire naturellement... »

En disant ces mots, il toucha un ressort que Budic-Mur n'aperçut pas. Une porte masquée avec art par des tonneaux figurés découvrit en s'ouvrant un passage étroit qui conduisait dans un immense magasin encombré d'objets de toute espèce, et faiblement éclairé par quelques soupiraux.

Au fond, deux individus, assis devant une table, causaient d'un ton animé, comme semblaient l'indiquer leurs gestes, car la distance était trop forte pour entendre leurs voix.

« Voici Clément Lodeven. »

Il rentra dans le passage , et fit un signe à Budic-Mur , qui se dirigea vers les individus qu'il apercevait à l'autre bout du magasin.



XXIII.

Une heure environ avant la conversation que nous venons de rapporter, un homme se présenta chez Clément Lodeven, et le demanda à son représentant en termes qui ne permirent pas à celui-ci d'invoquer l'identité. Cet homme était le passager de Guignolé Pen-Fol, que nous avons laissé à bord du navire pirate. Clément Lodeven, informé qu'une ancienne connaissan-

ce désirait lui parler, passa dans le lieu où il traitait ses affaires secrètes , et l'étranger accompagna le guide plutôt qu'il ne le suivit à travers les passages de cette maison, qui lui paraissaient familiers, à l'étonnement de ce dernier , qui ne l'avait jamais vu.

Clément Lodeven était un petit vieillard de soixante ans environ. Les rides de son visage , la contraction de ses sourcils, sa maigreur et son teint bilieux, annonçaient de longues veilles, et une contention d'esprit perpétuelle ; on remarquait dans ses lèvres pincées la finesse et la duplicité. Ses yeux vifs et actifs étaient presque toujours à demi fermés, comme s'il eût craint leur expression, peu d'accord à la vérité avec l'air de bonhomie qu'il essayait de se donner. Au total, cet homme représentait le commerçant rusé, souvent peu délicat dans ses moyens, aimant à finasser, torturant adroitement le sens de ses paroles ou celui du marché, mais ayant ce qu'on appelle une probité commerciale, et incapable d'ailleurs de toute action criminelle. Il était assis devant une table, dans

son magasin secret , couvert d'une robe de fourrure qui l'enveloppait hermétiquement , lorsque l'étranger parut devant lui.

« Il y a long-temps que nous ne nous sommes vus. Me reconnais-tu , Clément ? »

Le marchand le considéra quelques instants en silence ; une expression de forte surprise mêlée de quelque plaisir se répandit sur ses traits.

« Par saint Clément ! est-il possible ! s'écria-t-il en joignant les mains. Est-ce bien vous , mon noble sire ? A dire le vrai , je n'ai jamais ajouté grande créance à la nouvelle de votre mort , que votre équipage m'apporta il y aura bientôt vingt ans. Et sous quel nom êtes - vous connu actuellement : car je suppose que celui de Creff-Jawn est mort avec le pirate.

— L'homme et le nom sont ressucités depuis quelques jours.

— Le Ciel vous assiste ! dit Lodeven d'un ton de surprise et de mécontentement. Messire , je dois vous déclarer que je me suis fait honnête homme : nous ne pourrons plus renouer nos relations sur l'ancien pied.

— Si tu t'es fait honnête homme — chose que je crois difficilement — je suis beaucoup plus que cela : nous avons donc un intérêt égal à conserver notre nouvelle position.

— Et comment dois-je vous appeler ? quelle affaire vous amène ici ?

— Ecoute, honnête Clément : nous sommes deux vieilles connaissances, assez vieilles et assez intimes pour nous accorder toute confiance, car chacun de nous en sait assez pour envoyer l'autre au gibet. »

Le marchand fit un geste qui semblait contester cette conclusion.

« Allons, point de fausse pudeur ! Creff-Jawn et Brise-Moustiers doivent se parler à cœur ouvert. »

Il s'assit devant le marchand, les coudes appuyés sur la table, et reprit de ce ton ironique et orgueilleux qu'il affectait habituellement.

« Sais-tu, Clément, quel est l'homme qui t'honore de sa confiance ?

— Cette question cache un double sens : reste à savoir comment nous l'interprétons.

— Si tu veux jouer sur les mots, nous n'en finirons jamais. — Sache donc que l'homme qui te parle, le descendant proscrit de la famille de Ker-Sauson, le damné pirate Creff-Jawn, est actuellement l'un de plus fermes champions de la saint église d'orient.

— Vous ! s'écria Clément.

— Je suis l'une des colonnes du temple de Jérusalem. Ma vie et mon épée sont engagées, par serment, au service de Jésus-Christ.

— Vous feriez partie de l'ordre du temple ? reprit Clément, de plus en plus surpris.

— Tu as devant toi le frère Raoul de Montbize, prieur indigne de la commanderie de Nantes, » repartit Creff-Jawn en jouant l'humilité.

Le marchand demeura quelques instans bouche bée, d'un air où le doute se mêlait à l'étonnement.

« Enfin, votre naissance est assez distinguée, sans parler de votre valeur. . . . D'ailleurs il n'est jamais trop tard pour prendre la voie du salut. — Et comment se fait-il ?

— Ah ! s'il fallait te conter tous les événements qui me sont arrivés dans l'espace de vingt années, tu comprends, honnête Clément, que ce récit demanderait plus de temps que nous n'en avons tous deux. — Dégoûté du métier de pirate, qui ne m'offrait plus aucune émotion nouvelle, et, redoutant d'encourir les soupçons de mon équipage, qui n'eût pas compris que le même motif qui m'avait fait prendre la mer me décidait à la quitter, j'adoptai le meilleur parti, celui de lui faire annoncer ma mort par un de mes gens sur la fidélité duquel je pouvais compter. Mais les mers du Ponant avaient trop retenti du bruit de mon nom ; j'avais laissé trop frottement empreintes sur ces côtes les traces de mon passage, pour qu'il fût prudent de demeurer dans un pays où chaque marin balbutiait en tremblant, dans ses prières, le nom de Creff-Jawn à côté de celui du diable. D'ailleurs, depuis longues années, je désirais voir l'orient, cette terre dont les pèlerins et les croisés rapportaient de si merveilleux récits ; et, s'il faut tout dire, je sentais l'amour s'éteindre dans mon

cœur auprès des femmes du nord, qui me paraissaient fades et sans attraits : j'avais besoin de rallumer mes desirs aux noires prunelles des orientales, au teint bronzé, au sang chaud. Je gagnai la Palestine; et, pour effacer complètement mon passé, pour écarter de moi jusqu'à l'ombre d'un soupçon, je me refugiai dans le giron de l'église, sous le puissant étendard de Bauséant.

— Et quel dessein vous amène donc ici ?

— Le roi de France négocie en ce moment avec le pape pour obtenir la permission de faire le procès à notre ordre. Nos biens seront saisis, nos personnes emprisonnées ou brûlées: car l'accusation intentée contre nous n'est rien de moins. Mais c'est encore une longue histoire.

— Et vous venez sans doute chercher un asyle à Wisby ? »

Creff-Jawn sourit dédaigneusement.

« Je viens chercher ici ce qui donne partout sûreté et considération, ce qui me permettra de vivre désormais conformément à mon rang. »

Une expression de gêne et de mécontentement se répandit à ces mots sur la figure du marchand.

« Je ne vous comprends pas , messire.

— Cette question en est la preuve ; mais rassure-toi , mon digne ami. — Dès que j'eus acquis la certitude que les projets tramés contre nous allaient être exécutés , je m'emparai de la part qui me revenait des biens meubles de la commanderie ; et , comme une telle précaution peut bien n'être pas goûtée de ceux qui fondent sur notre ruine leurs espérances de fortune , voulant ne laisser derrière moi rien qui puisse me compromettre , j'apporte à Wisby des vases sacrés , des lingots et des pierreries , pour les échanger contre de l'argent monnayé.

— Ah ah ! bien ! fort bien ! murmura le marchand , dont le front se dérida subitement. C'est une bonne précaution , messire , je vous reconnais bien là ! — Mais comment se fait-il que vous ayez repris le nom de Creff-Jawn ?

— Le hasard a voulu que mon équipage attaquât la barque qui portait toutes mes espé-

rances. La crainte de voir ma fortune partagée entre nos gens m'a décidé à sauter à bord de mon ancienne barque pour sauver l'autre du pillage. — Je dois l'avouer d'ailleurs, en reconnaissant une partie de ces vieux loups, compagnons de mes plus beaux, de mes plus glorieux faits d'armes ; en revoyant cette barque dont le souvenir ne m'a jamais quitté, quelque chose d'étrange s'est passé en moi, et, ne prenant conseil que de l'impression du moment, je m'y suis laissé aller. Mais les temps sont changés, bien changés, Clément, et les trois jours que j'ai passés à bord m'ont averti qu'il fallait anéantir tout ce qui rappelle la barque malouine et le pirate Creff-Jawn. »

Ils en étaient là de leur conversation lorsque Budic-Mur se présenta devant eux. La chaleur de leur conversation les avait empêchés d'entendre le bruit de ses pas : aussi sa présence inattendue les étonna-t-elle vivement.

Clément Lodeven éprouva ce sentiment d'inquiétude vague et de crainte qui accompagne constamment ceux dont la conscience n'est pas

irréprochable ; et Creff-Jawn , prévoyant des explications difficiles , fut également surpris et mécontent de se trouver face à face avec un des passagers.

Budic-Mur tressaillit en l'apercevant , et son esprit , tendu vers une idée fixe, chercha un lien , des rapports entre cette idée et cet homme extraordinaire.

« Notre rencontre , dit-il , est au moins aussi étrange que l'a été notre séparation. Je suis heureux , messire... »

Mais Clément Lodeven ne le laissa pas achever.

« Puis-je savoir, messire , ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Je viens réclamer de votre obligeance des renseignements sur une personne que vous avez connue ; mais , comme cela se rapporte à des temps... , à des temps éloignés, peut-être jugerez-vous à propos de m'entretenir en particulier. »

Creff-Jawn et le marchand échangèrent un regard d'intelligence. Les mêmes rapports les unissant au passé , ils avaient un intérêt égal à connaître ce dont il s'agissait.

« Ce seigneur est mon ami , mon ami intime, répondit Clément Lodeven. En ce qui me concerne personnellement, je n'ai rien de caché pour lui : vous pouvez donc vous expliquer, si cette affaire vous le permet à vous-même.

— En ce cas laissons de côté toute ambiguïté. La démarche que je fais auprès de vous est une preuve que je suis bien informé; j'ajouterai qu'elle m'a été conseillée par votre frère le révérend Humfroi. Répondez-moi donc franchement. — Des motifs graves me mettent à la recherche d'un homme sur le compte duquel vous pouvez mieux que personne me donner des renseignements précis. Savez-vous ce qu'est devenu le sire Raoul de Ker-Sauson ? »

Malgré leur longue habitude de dissimulation, Creff-Jawn et le marchand furent tellement surpris de cette question inattendue que leurs figures exprimèrent manifestement ce qui se passait dans leurs âmes. Ces symptômes, qu'il interpréta d'une manière favorable à son entreprise, n'échappèrent pas à Budic-Mur. Son regard perçant était attaché sur le visage

de Clément. Celui-ci le rencontra , et la gêne qu'il ressentait en se trouvant face à face avec un étranger paraissant aussi bien instruit sur une époque de sa vie qu'il avait tout intérêt à cacher , cette gêne se changea en inquiétude et en terreur. Aussi , perdant une partie de sa présence d'esprit habituelle , ou désireux de se tirer d'un mauvais pas aux dépens de qui de droit , il répondit en balbutiant :

« Véritablement , messire , bien que j'ignore les raisons que mon frère a pu avoir de vous informer... , néanmoins je me ferai un vrai plaisir de satisfaire votre juste demande , en considération de ^rquoi j'ose espérer que vous voudrez bien garder pour vous ce qu'une indiscretion a..... Bref , messire , vous ne pouviez arriver plus à propos : mon ami que voici vous indiquera mieux que moi le lieu... »

Un coup sourd que l'on entendit sous la table , et la contraction douloureuse qui passa sur le visage de Clément , purent faire présumer avec assez de vraisemblance qu'il était averti de se taire d'une manière toute péremptoire.

« Sans doute, dit Creff-Jawn en reprenant au point où Clément s'était interrompu, sans doute, messire, je peux vous donner des renseignements précis sur le noble homme que vous cherchez.

— Il est à Wisby ? » demanda Budic-Mur en fixant sur Clément un regard scrutateur.

Celui-ci, déconcerté ou feignant le trouble, pour se délivrer de toute responsabilité, fit un signe affirmatif.

Creff-Jawn se mordit les lèvres et lui jeta un coup-d'œil menaçant ; mais son sang-froid ne l'abandonna pas ; et, prenant un air indifférent :

« Oui, messire, dit-il, Raoul de Ker-Sauson est à Wisby ; je connais sa demeure ; j'ai même eu autrefois quelques relations avec lui.

— En ce cas, murmura Budic-Mur, essayant vainement de dissimuler l'émotion de joie qu'il avait éprouvée à ces paroles, en ce cas, messire, vous m'obligeriez beaucoup de m'indiquer immédiatement...

— Si vous voulez me croire, interrompit

Creff-Jawn , vous modérerez un peu votre impatience. Raoul de Ker-Sauson se cache à Wisby sous un nom emprunté. Vous êtes étranger, cette ville vous est inconnue , il vous serait fort difficile de le rencontrer, et vous pourriez le compromettre inutilement ; tandis que , si vous voulez différer jusqu'à sept heures ce soir , et me venir prendre ici , je me ferai un vrai plaisir de vous conduire à sa demeure. »

Le soupçon que cet homme pouvait bien être celui qu'il cherchait se présenta à l'esprit de Budic-Mur. Son embarquement singulier à bord du pirate et cette intimité avec Clément Lodeven justifiaient jusqu'à un certain point cette pensée ; mais , réfléchissant qu'il serait maladroit de manifester la moindre défiance , il accepta avec cordialité l'offre de l'étranger.

« Eh bien ! à sept heures donc , » répéta celui-ci d'un ton qui exprimait suffisamment le désir qu'il se retirât.

Budic-Mur le comprit ; et , prenant congé de Clément Lodeven , il promit d'être exact au rendez-vous.

Dès qu'il fut parti, Creff-Jawn prit un air sérieux, et, s'adressant au marchand :

« Tu vas sans doute me faire des excuses ; mais c'est une monnaie dont je ne me paierai pas : je veux une autre expiation. — Evidemment cet homme a contre moi de mauvais desseins : il faut le mettre dans l'impossibilité de les exécuter ; il est même nécessaire qu'il ne puisse plus me gêner à l'avenir. — Comprends-tu, honnête Clément ?

— Messire, arrangez-vous, bégaya le marchand ; mais ne comptez pas sur moi : je vous l'ai dit, je songe à faire mon salut.

— Et moi, s'écria Creff-Jawn avec colère, je songe à me mettre à l'abri. Lequel est le plus pressé. — Mais, pense-y, nous avons un intérêt mutuel à ensevelir le passé dans l'oubli, car nous sommes compromis tous deux.

— Mais, au nom de Dieu ! que prétendez-vous ?

— Que toutes les langues qui ont appelé Creff-Jawn, que tous les yeux qui l'ont vu, ne puissent plus désormais le nommer ni le recon-

naitre. Au surplus cela me regarde ; je ne te demande qu'un simple concours.

— Mais encore , qu'exigez-vous ? insista le marchand , dont tout le corps était saisi d'un tremblement convulsif.

— Deux choses bien simples : laisser faire , et obéir.

— Mais...

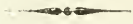
— Pas d'objections. Tu m'aideras à me tirer du mauvais pas où ta lâcheté m'a engagé , à effacer tout ce qui s'oppose à notre tranquillité , ou bien Wisby et toutes les villes marchandes où le nom de Clément Lodeven est honoré et respecté apprendront que cet honnête homme est l'ancien pillard Brise-Moustiers , le recéleur infâme des pirateries de Creff-Jawn....! Dis , veux-tu être jugé , et dépouillé de ton immense fortune si loyalement acquise ? veux-tu que ta réputation... ?

— J'obéirai , murmura Clément en baissant la tête.

— N'est-ce pas que c'est une cruelle chose d'avoir un passé derrière soi : pour chaque fau-

te qu'on veut cacher, c'est un nouveau crime à commettre. — Au revoir, Clément. Je vais tout préparer pour acheter notre repos. Songe à me seconder, car tu me connais... »

En achevant, il lança au marchand un regard expressif, et traversa le magasin, paraissant en proie à de profondes réflexions.



XXIV.

Budic-Mur attendit avec une vive impatience l'heure fixée par Cress-Jawn pour leur rendez-vous. La certitude que dans quelques instants le meurtrier de son père allait lui être livré, que le désir de vengeance qui avait usé la vie de sa mère et s'était incarné en lui serait accompli et rassasié dans le sang, remplit son âme d'un sentiment profond d'expansion et de fer-

veur. Son cœur oppressé cherchait des actions de grâces, une prière assez expressive pour offrir à Dieu l'hommage de sa reconnaissance ; mais il ne trouvait rien qui pût rendre ce qui se passait en lui. En vain voulait-il se recueillir, et, à défaut de paroles, élever vers Dieu un tribut muet de contemplation mystique ; une voix intérieure arrêtait l'élan religieux ; des pensées de meurtre, de poignard, de sang, s'interposaient entre le ciel et lui, le ramenant violemment sur la terre, où l'appelait sa vengeance.

Le souvenir de Blanche, de cette femme la première et la seule qui lui eût fait connaître l'amour, se réveilla plus puissant qu'autrefois.

Lorsque toutes ses facultés étaient tendues vers la réalisation d'un but unique et vivement désiré, la plaie d'un amour profond qui se consume sans espoir sommeillait dans sa poitrine ; mais, lorsque sa pensée franchissait l'espace qui le séparait encore de l'accomplissement de son vœu, le lui montrait accompli, il sentait alors qu'un vide immense s'emparerait de lui, et que

le souvenir de son amour se réveillerait plus puissant et plus actif qu'autrefois.

Tel était l'état moral de Budic-Mur lorsqu'il arriva chez Clément Lodeven.

Le marchand, debout à la porte de sa boutique, paraissait l'attendre impatiemment : car, dès qu'il l'aperçut de loin, il lui fit signe de se presser, et regarda d'un air inquiet des deux côtés de la rue, comme s'il eût eu quelque chose à redouter.

La figure du vieillard avait subi un grand changement. Une pâleur mate couvrait ses joues ; son air de finesse et de ruse était remplacé par une expression d'angoisse qui se communiquait à toutes les parties de son corps, agitées d'un tremblement nerveux.

« Messire, je vous attendais, murmura-t-il. Vous avez bien fait d'arriver ; je craignais que vous ne vinssiez trop tard.

— Mon compagnon de voyage est-il arrivé ? demanda Budic-Mur.

— Non, pas encore... C'est-à-dire, pardonnez-moi, il est ici, en bas...

— Allons donc le trouver.

— Sans doute, allons-y sans différer. »

Il s'empara d'une lanterne de corne qui éclairait la boutique, et s'avança vers le passage ménagé entre les deux piles d'étoffe. Avant d'y entrer, il se tourna du côté de Budic-Mur, et dit d'un ton où toute la duplicité et la ruse marchandes semblaient concentrées :

« Je ne sais ; mais le sire de Ker-Sauson n'a pas joui toujours d'une excellente réputation , et je ne serais pas flatté qu'on sût à Wisby, car enfin... — Messire , avez-vous dit à quelqu'un que vous veniez chez moi ? »

Budic-Mur crut découvrir une mauvaise pensée au fond de cette question. Néanmoins il ne voulut montrer aucune inquiétude , et , prenant un ton naturel , il répondit sans hésiter :

« Mes relations avec vous me paraissent trop honorables pour que j'en fasse un mystère. Mon hôte et plusieurs de mes compatriotes sont informés que je suis chez vous actuellement. »

Clément Lodeven secoua la tête sans mot dire , et , retombant dans l'état de transes et

d'effroi un moment suspendu par sa question , il se dirigea à travers les passages qui conduisaient dans le magasin secret.

Budic-Mur s'attendait à y trouver l'étranger ; mais , ne l'apercevant pas , et surpris d'ailleurs de l'agitation extraordinaire de Clément Lodeven , il conçut le soupçon qu'on lui tendait un piège. Les relations qui existaient entre le marchand et l'étranger mystérieux lui paraissaient d'une nature telle , que toute supposition défavorable fût permise à leur égard. Néanmoins sa confiance en lui-même ne l'abandonna pas un seul instant , et sa seule crainte fut d'éprouver des obstacles inattendus au moment où il croyait toucher au terme de tous ses vœux.

« Je croyais trouver mon compagnon ici , dit-il d'un ton naturel.

— Il est ici en effet , mais non pas dans ce magasin , répondit le marchand , en s'avancant vers le lieu où ils étaient le matin. »

Budic-Mur le suivait pas à pas , observant tous ses mouvements , et prêt à agir si le besoin l'exigeait. Arrivé à l'extrémité du magasin ,

Clément tira une énorme clé passée dans sa ceinture, en guise de poignard, et il s'en servit pour ouvrir une armoire d'attache dont les panneaux de cuivre étaient richement ciselés. Un passage large à peine de trois pieds, et pratiqué entre deux murs, s'offrit devant eux. La voûte, excessivement basse, n'eût pas permis aux hommes d'une taille moyenne d'y passer debout. Les murailles humides étaient salpêtrées, et de longues stalactites pendues à la voûte attestaient, par le temps qu'elles avaient mis à se former, que ce passage n'avait pas servi depuis plusieurs années. Clément Lodeven y entra, et jeta un regard sur Budic-Mur, comme pour l'inviter à le suivre. Celui-ci s'avança sur ses pas sans manifester la moindre hésitation. Seulement il jugea prudent de se tenir sur ses gardes, et mit la main sur la poignée de sa dague, pensant que, s'il avait quelque trahison à craindre, il n'en était pas éloigné.

Ils firent environ une centaine de pas dans ce couloir souterrain, et Budic-Mur jugea, à sa

direction , qu'ils avaient passé sous les murailles de la ville , dont la maison du marchand était voisine , comme nous l'avons dit. Il présuma aussi , d'après l'inclinaison assez rapide du sol , que ce passage devait se terminer au bord de la mer. Mais , étant arrivés à un carrefour formé par l'embranchement de deux couloirs , Clément quitta celui qu'ils avaient suivi jusqu'à ce moment et prit le nouveau , qui se prolongeait dans une direction différente.

Budic-Mur avait ôté son casque , qui l'eût obligé de marcher en double. Il s'avavançait avec précaution , à cause d'un terrain humide , souvent inégal et glissant. En outre de cela , des pierres saillantes à la voûte semblaient disposées tout exprès pour briser le crâne de celui qui n'eût pas apporté dans ce trajet la plus scrupuleuse attention.

Le marchand , plus petit que notre Breton , et vêtu plus commodément , paraissait , malgré son âge , éprouver moins d'embarras. La faible lueur qui s'échappait de sa lanterne lui était aussi d'un grand secours ; et , loin de vouloir

en favoriser Budic-Mur, il paraissait au contraire désirer de l'en priver, faisant en sorte de masquer avec sa robe le côté de la lanterne qui jetait le plus de lumière. Il se trouvait donc en avant de Budic-Mur ; mais l'intervalle qui les séparait était trop faible cependant pour que celui-ci conçût la moindre inquiétude.

Tout à coup le vieillard poussa brusquement une porte entr'ouverte, dont les gonds rouillés firent entendre un gémissement qui se prolongea sous cette voûte comme une dernière lamentation, et, avec une agilité dont on ne l'eût pas cru capable, il s'élança dans une assez grande pièce, qui paraissait avoir été habitée, à en juger par quelques meubles vermoulus, tels que des sièges, des tables et un coffret, épars le long des murailles. Budic-Mur courut après lui ; mais, lorsqu'il arriva à l'entrée de cette chambre, la lanterne était éteinte : il étendit les bras, cherchant à saisir le traître, mais, tandis qu'il s'avancait, la porte se ferma, et la voix de Clément se fit entendre au dehors.

« Messire !... »

Budic-Mur, guidé par le son , s'élança contre la porte et la frappa violemment ; mais ses vigoureux efforts ne purent pas même l'ébranler.

« Misérable ! s'écria-t-il. Quel est ton dessein en me retenant ici ? Veux-tu m'y laisser mourir ?

— Dieu me garde , à mon âge , de commettre un crime ! C'est pour votre bien que vous êtes ici. Demeurez-y en repos jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

— Mais encore une fois...

— Quand je vous répète que vous n'avez rien à craindre , interrompit le marchand.

— Scélérat ! infâme ! traître ! reprit Budic-Mur en secouant la porte , comme un lion le fait des barreaux de fer de sa cage.

— Vous vous fatiguez inutilement : les planches sont épaisses et garnies de bons clous ; les gonds sont solides ; la serrure est forte : il faudrait un béliet pour jeter cette porte à bas.

— Clément ! suppôt du diable ! songe que ton frère m'a envoyé ici , que mon hôte est instruit...

— Sans doute , sans doute. C'est une bonne

précaution que vous avez prise ; et, sans cela... Messire, vous ne savez pas quels risques je cours...; plus tard vous me remercierez. Allons, prenez patience ! Il y a du pain, du vin et un jambon sur la table à droite : avec une telle compagnie, on peut passer gaiement son temps. Au revoir ! »

En achevant, il s'éloigna ; et Budic-Mur, en proie à une foule de sentiments divers, furieux de s'être laissé prendre à ce piège grossier, inquiet sur lui-même, et désespéré de la déception cruelle qui lui arrivait si inopinément, Budic-Mur entendit le bruit de ses pas se perdre dans l'éloignement.

Lorsque Clément Lodeven arriva dans le magasin, il y trouva Creff-Jawn, qui s'y promenait à grands pas d'un air impatient.

« Est-ce que cet homme n'est pas encore venu, dit-il ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit Clément.

— Pourquoi n'est-tu pas resté là-bas ; s'il s'était présenté pendant ton absence ?

— J'avais donné ordre de l'introduire. Je

suis surpris qu'il ne soit pas ici , car il paraissait prendre grand intérêt au sire de Ker-Sauson.

— Le sire de Ker-Sanson l'en eût volontiers dispensé. Au reste, cet intérêt lui sera bien rendu.

— Vierge du ciel, assistez - nous, murmurera Clément en élevant les yeux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? voudrais-tu reculer maintenant. Mes mesures sont prises , elles ont obtenu ton assentiment , le diable et tous les saints ne pourraient m'empêcher d'agir.

— Vous m'avez lié les bras , je suis bien forcé de me laisser conduire. Cependant ma conscience...

— Tais-toi , quelqu'un vient. »

Un bruit sourd se fit entendre dans le passage souterrain; bientôt ce bruit se rapprocha , et l'on distingua les pas et les voix de plusieurs personnes qui marchaient dans le couloir.

« Ce sont nos gens , dit Creff-Jawn ; songe à leur faire bon visage ; ils s'attendent à retrouver.

Brise-Moustiers. La certitude que tu joueras ce rôle pour la dernière fois est un motif puissant pour t'en tirer avec honneur.

— Je ferai de mon mieux, c'est tout ce que je puis promettre. Au reste, en pensant à la part que vous me forcez de prendre à.... à ce qui les attend, la commisération et mes remords m'aideront j'espère.... »

Un geste de Creff-Jawn l'interrompit. Six hommes, vêtus en marins, sortirent du passage et s'avancèrent de leur côté.

Au premier abord, il était facile de reconnaître sur leurs traits, durs et repoussants, le genre de vie qu'ils pratiquaient : chacun de ces individus avait une physionomie distincte qui n'eût pas permis de prendre l'un pour l'autre, et pourtant ils portaient tous un même cachet de scélératesse endurcie, de cruauté froide, de brigandage habituel, qui leur donnait cet air de famille qu'on remarque entre les vieux habitants d'un bagne. Leur aspect était d'autant plus repoussant qu'ils touchaient à cet âge où les écarts et le crime paraissent encore plus hi-

deux. Ils entourèrent le marchand , lui serrèrent les mains, et renouvelèrent une connaissance qui devait avoir été très intime, et paraissait interrompue depuis long-temps , à en juger par la chaleur des expressions et l'énergie des démonstrations.

Clément Lodeven, appelant à son aide toute la ruse et la finesse qu'il déployait dans ses affaires commerciales lorsqu'il voulait tromper un chaland, répondit à leurs amitiés de manière à faire croire qu'il éprouvait le plus vif plaisir; et, pour ne laisser à cet égard aucun doute à ses anciens amis, il voulut sceller leur rapprochement de la manière la plus cordiale, c'est à dire le verre à la main. Des coupes et des flacons, déposés dans un coin du magasin, furent étalés sur la table, et bientôt les nouveaux-venus, Creff-Jawn et Clément Lodeven, trinquèrent ensemble d'un air de franchise et d'épanchement qui les eût fait prendre pour de bons et joyeux artisans passant leur soirée du dimanche dans l'arrière boutique de l'un d'eux.

Plusieurs flacons avaient été vidés ; et la gaité

des marins , échauffés par le bouquet d'un vin généreux , éclatait en cris tumultueux , en jurements et en vociférations , qui n'eussent pas tardé , selon toute apparence , à prendre un caractère sérieux , lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait à l'autre bout du magasin éveilla l'attention de Creff-Jawn et du marchand. Ils se levèrent tous deux , et Clément prit une lanterne.

« Bouline de Dieu , est - ce que tu vas nous quitter ? cria un marin.

— Un moment , un moment , compère.

— Brise-Moustiers , accapareur de biens volés , s'écria un autre , d'un ton qui donnait à ces mots la valeur d'un compliment amical , je n'entends pas...

— Laissez-le aller : c'est un ami qui nous arrive , dit Creff-Jawn , avec un sourire sinistre.

— C'est sans doute notre homme , Clément.

— Non... ce n'est pas lui , répondit le marchand en élevant la lanterne à la hauteur de sa tête pour en répandre la clarté.

— Ce sont les autres , dont vous m'avez parlé.

— Ceux-ci , du moins , sont exacts ; viens les recevoir, leur charge en mérite la peine. »

Notre ancien ami Guignolé Pen - Fol , accompagné de Donatien son matelot , entra dans le magasin , conduit par le représentant de Clément Lodeven , et portant chacun un coffre qui paraissait d'un poids pesant.

Creff-Jawn l'aida à déposer son fardeau , et , frappant familièrement sur l'épaule de Guignolé :

« C'est bien, Bidon, tu as tenu parole ; je suis content de toi. »

Le patron secoua les oreilles comme s'il doutait qu'il eût bien entendu ; l'étonnement , la joie et l'orgueil , se repandirent sur sa figure : il jeta à son matelot Donatien un coup d'œil où ces sentiments étaient fidèlement exprimés.

« Monseigneur... votre sérénité , murmura-t-il.

— Par Satan , notre ancien maître ! reprit Creff-Jawn , je veux te montrer, Bidon, tout le

plaisir que j'éprouve à te revoir. Viens par ici , mon garçon. »

Le patron, ivre de joie et la poitrine oppressée, suivit Creff-Jawn vers la table où les marins étaient réunis. Clément et Donatien les accompagnèrent ; mais celui-ci ne paraissait pas partager l'enthousiasme de son patron', et à l'air inquiet dont il regardait derrière lui , on pouvait présumer qu'il se fût souhaité dehors.

« Enfants, dit Creff-Jawn en présentant Guignolé aux marins, qui de vous reconnaît ce garçon ? »

Tous les regards se portèrent sur le patron.

« Du diable si je l'ai jamais vu !

—Faites excuse, dit Guignolé, qui avait surmonté une partie de son émotion ; à preuve que vous m'avez vu , c'est que je porte encore vos marques. Maître Ronge - Foie , vous avez la main aussi dure que le gantelet d'un chevalier.

— Comment ! aucun de vous ne se rappelle le page Bidon.

— Bidon ! c'est ça. Bidon ? ouich ! celui-là

ressemble au fichelu (1) comme une caravelle portugaise à un philibot flamand.

— Quand Bidon a filé son cable, après que vous nous eûtes quittés, il n'était pas plus haut...

— C'est vrai, maître Mange-Bretons, interrompit Guignolé d'un air aimable; mais alors vous aviez vingt ans de moins.

— Est-ce possible que cette gringuenau de Bidon soit devenu homme fait !

— Par les chérubins de l'enfer ! cela nous avertit, matelots, que nos carcasses avant longtemps ressembleront à des boussoles affolées (2).

— Quand les pommiers entrent en fleurs, les fruits de l'automne dernier commencent à sentir le moisi.

— Pour la première fois de sa vie, Mange-Bretons a bien parlé, dit Creff-Jaw n en rem-

(1) Le plus jeune garçon d'un bateau pêcheur, qui assiste le cuisinier ou coq.

(2) Boussole affolée, qui a subi quelque accident, est hors de service.

plissant une coupe ; l'heure approche où notre barque et ses matelots iront en dérive à la côte. Mais, en attendant, faisons comme le cygne, qui réserve ses plus beaux chants pour l'instant qui précède sa mort : vivons gaiement, et faisons de tels exploits, que, dans mille ans, les marins récitent un pater en prononçant notre nom.»

Cette motion fut couverte d'applaudissements unanimes, et les vieux pirates, dont l'enthousiasme était doublé par le vin, firent serment de mériter par leurs hauts faits une éclatante célébrité. Guignolé, qui se trouvait sur le pied de l'égalité avec des hommes dont le souvenir ne lui apparaissait qu'avec une religieuse terreur, jurait ses grands dieux qu'il n'avait pas goûté un si beau moment dans sa vie, et le matelot Donatien avait laissé toutes ses inquiétudes au fond de sa coupe plusieurs fois vidée.

Après une demi-heure employée si agréablement, Creff-Jawn, dont la gaité cachait de sombres pensées et des projets dignes de lui, donna le signal du départ. Ses matelots eussent évi-

demment désiré lier une plus forte connaissance avec le vin de leur ancien ami Brise-Moustiers; mais la voix du maître obtenait encore la même obéissance que par le passé, et ils se levèrent de table comme des dogues qu'on chasse de l'arène où un ours est attaché.

« Eh bien, Bidon! est-ce que cette rencontre avec tes vieux compagnons ne te donne pas le désir de les accompagner. — Viens avec nous, il y a place pour toi à bord.

— C'est ça, Bidon va nous suivre, s'écria Ronge-Foie en lui prenant la main. Ta place est occupée, mon pauvre garçon, nous avons un nouveau ficheleu; mais, n'importe, tu trouveras bien de quoi t'occuper à bord.

— Et tu auras ta part du butin comme nous, ajouta Mange - Bretons, ainsi que cet autre....

— Merci, fort obligé, dit Donatien en se reculant; j'ai des affaires ailleurs, mes maîtres, et....

— Et moi aussi, interrompit Guignolé; je suis patron d'une belle barque....

— Par Satan, s'écria Creff-Jawn ! oses-tu bien refuser, ingrat, une aussi belle proposition. Tu mériterais.... Mais je n'oublie pas que tu es fidèle et dévoué ; viens passer la nuit à bord. Si demain tu veux encore nous quitter, tu seras libre de le faire. »

Il fit un signe à ses gens, et ceux-ci entourèrent Guignolé et son matelot, qui, n'osant pas opposer une résistance énergique, entrèrent, bien à contre-cœur, dans le passage souterrain.

Creff-Jawn, avant de les suivre, s'approcha du marchand.

« Il paraît que cet homme ne viendra pas, dit-il. Aurait-il soupçonné....? C'est impossible : ce projet est demeuré entre nous, et nous avions un intérêt égal à le tenir secret.

— Après tout, dit Clément, je crois que vous lui donnez plus d'importance qu'il n'en mérite : il ne vous a nommé que du nom de Ker-Sau-son, il ignore sans doute ce que vous avez été ; et comme désormais je serai le seul...

— Tu peux avoir raison, dit Creff-Jawn en

l'interrompant ; d'ailleurs j'aurai le temps de penser à lui. — A cette heure une affaire plus importante réclame toute notre attention. — As-tu prévenu le prévôt ?

— La chambre est assemblée , les gardes ont été mandés ; on n'attend plus que le signal , et je vais aller le donner.

— C'est bien. Tout sera prêt comme je l'ai promis. »

En achevant il entra dans le passage , et Clément , après avoir soigneusement fermé les panneaux , prit le chemin de l'étage supérieur.

Le lendemain , vers le milieu de la journée , Budic-Mur entendit marcher dans le souterrain.

Le lieu où il était enfermé ne recevant aucune clarté du dehors qui pût annoncer la fin de la nuit , et les réflexions de toute nature qui se pressaient dans son esprit augmentant la longueur du temps , il pensait qu'un intervalle beaucoup plus long s'était écoulé depuis son incarcération.

Réfléchissant aux motifs probables qui avaient pu l'occasionner, et après de longues méditations, il ne douta pas que l'étranger mystérieux ne fût l'homme qu'il cherchait, et que le marchand son complice ne lui eût prêté assistance pour se défaire de celui qui voulait soulever le voile dont il avait tant d'intérêt à se couvrir.

Telles étaient à peu près la nature de ses pensées, lorsque la porte, en tournant sur ses gonds, lui montra Clément Lodeven armé d'une lanterne dont la faible lueur permit cependant à Budic-Mur de remarquer que le marchand paraissait beaucoup plus calme que la veille.

La vue de Clément dissipant toutes les craintes qu'il avait pu ressentir, il ne se souvint plus que de l'attentat commis contre sa personne.

« Me ferez-vous maintenant le plaisir de m'expliquer.....

— Un moment, messire, dit le marchand en l'interrompant. Je sais d'avance tout ce que

vous allez me dire ; mais permettez-moi de vous répondre dans un lieu plus convenable. »

En achevant il rentra dans le souterrain ; et Budic-Mur, ayant fait une connaissance assez intime avec sa prison , se hâta de courir après lui.

Ils traversèrent le magasin secret ; mais , au lieu de se diriger du côté de la boutique , Clément Lodeven monta un escalier qui les conduisit dans une pièce supérieure, meublée avec somptuosité.

Le marchand ouvrit une fenêtre , et , faisant signe à Budic-Mur d'approcher :

« Regardez cela , » dit-il.

Un énorme gibet , construit à la hâte sur le port , était garni d'une vingtaine de pendus qu'on reconnaissait pour marins à leur habillement.

« Regrettez-vous une nuit passée dans une cave quand vous saurez que vous figureriez à ce gibet si l'on vous eût conduit chez le sire de Ker-Sauson.

— Il manque un homme à ce gibet , et j'en vois deux qui sont de trop , dit froidement Budic-Mur en fixant un œil scrutateur sur la figure du marchand.

— Cela ressemble à une énigme , et j'avoue que mon intelligence....

— N'est pas si obtuse que vous voudriez le faire croire. — L'étranger qui était avec vous hier devrait occuper la place de Guignolé Pen-Fol et de son matelot Donatien , qui figurent injustement à ce gibet. — J'entrevois au fond de tout ceci un mystère d'iniquité , et je ne consentirai à garder le silence sur ce qui s'est passé entre nous que si vous répondez franchement à mes questions. — Quel est l'homme qui s'est offert de me conduire chez le sire de Ker-Sauson ? »

Clément avait sans doute prévu cette question , car il dit, sans montrer la moindre hésitation :

« Maintenant que ce seigneur n'est plus à Wisby, je ne me crois pas engagé envers lui.... D'ailleurs vous avez incontestablement le droit

de vous enquérir... Sachez donc que ce n'est rien de moins que le prieur de la commanderie de Nantes, qui est venu à Wisby...

— Assez sur ce point, interrompit vivement Budic-Mur. Dites-moi, n'avait-il pas résolu d'attenter à ma vie, parce qu'il me supposait de mauvais desseins contre le sire de Ker-Sauson, et qu'il prend naturellement à cet individu l'intérêt que la tête porte au cœur? — Ne mentez pas, car je suis beaucoup plus instruit que vous ne le pensez, et vous êtes vous-même plus coupable qu'il ne convient à votre sûreté de le dire. — N'est-ce pas cela, maître Clément?

— Quelque chose de semblable, à la vérité, murmura le marchand, qui redoutait en ce moment Budic-Mur autant qu'il avait craint précédemment Creff-Jawn, ces deux hommes étant presque également instruits de son passé.

— Et qu'est-il devenu? demanda Budic-Mur avec un vif intérêt.

— Il est parti ce matin. Dieu fasse que ce

soit pour long-temps, et que le navire qui le porte...

— Et vous m'assurez qu'il est prieur de la commanderie de Nantes?

— J'ai toutes sortes de raisons pour en être convaincu.

— Ainsi donc, dit Budic-Mur, Raoul de Ker-Sauson le noble pillard, Raoul de Mont-Bize le prieur des templiers, et Creff-Jawn le pirate, ne sont qu'un seul et même homme? Avec de tels renseignements, je consens à mourir de la mort des lâches s'il parvient à m'échapper!

— Comment! quoi! vous saviez que Creff-Jawn et Raoul de Ker-Sauson... Mais ne désirez-vous pas apprendre pourquoi ce gibet.....?

— Je l'ai deviné à peu près... Au reste, peu m'importe : cela ne m'aiderait pas à rencontrer Creff-Jawn, et ma vie est consacrée... Adieu! En échange des renseignements que tu m'as donnés, je te promets un silence éternel. Mets à profit les derniers jours que Dieu te laisse pour obtenir ton pardon. »

En achevant il sortit , et Clément Lodeven le vit entrer sur le port , et s'approcher des barques dont les palans de charge annonçaient des préparatifs de départ.





XXV.

Tandis que Budic-Mur va se mettre de nouveau à la poursuite de Creff-Jawn , nous retournerons au Conquet , où des événements non moins importants nous attendent.

Les rayons empourprés du soleil couchant versaient sur l'Océan de longues traînées de lumières pompeusement reflétées dans le prisme des vagues légères qui se jouaient à sa surface.

Une brise tiède, embaumée des senteurs marines, gonflait doucement les voiles blanches de plusieurs barques qui glissaient, comme de brillantes apparitions illuminées des feux du soir, entre les sillons rayonnants qui les dérobaient à la vue ; puis bientôt , s'échappant de ces lumineux reflets, elles apparaissaient tout à coup, précédées des oiseaux de mer qui volaient autour de leurs mâts.

Assis devant sa porte , sur un banc de pierre , Claude Lecornel , le bon vieillard, souriait à ce beau soleil , à ce spectacle somptueux de la nature, qui éveille dans l'âme de délicieuses émotions, quand surtout celui qui l'admire est disposé à la joie. Eh qui plus que lui avait lieu de se réjouir ? Sa vie désormais lui semblait un long rêve de plaisirs non interrompus, une matinée d'été prolongée indéfiniment. Car le lendemain il devait conduire sa chère Genevrette à l'autel, et l'humble fille d'un fournisseur allait entrer dans la famille de Ker-Jean.

Le lecteur n'a pas oublié l'amour de Jeannic pour la jolie Genevrette. La perte de sa mère,

qu'il chérissait tendrement , lui causa une vive affliction ; mais , cédant à l'influence du temps et des consolations de la jeune fille , le vide douloureux laissé dans ses affections se combla insensiblement , et son cœur , partagé naguère entre deux objets presque également chers , concentra sur une seule tête tout l'amour qu'il pouvait donner.

Libre de ses actions , et repoussant les préjugés de son rang , qui semblaient opposer une barrière insurmontable à son amour , il se décida à former une union à laquelle le bonheur de sa vie était attaché ; et le lendemain devait éclairer une cérémonie qui faisait bien des envieux et des jaloux au Conquet , mais qui était attendue avec une égale impatience par ceux qu'elle intéressait.

Lecornel songeait délicieusement aux jouissances que son cœur de père et sa vanité bourgeoise goûteraient dans cette belle journée , lorsqu'une voix bien connue résonna à son oreille.

« Ave Maria ! Dieu vous bénisse , compère ! »

L'idiot File-Etoupes , vêtu d'une belle robe de laine rouge , se tenait fièrement devant lui , la tête renversée en arrière , les bras en anse de panier.

« Par saint Matthieu ! Clément Porcou , le vieux tailleur , perd la tête : je lui avais recommandé de garder ce costume jusqu'à demain. C'est pour la cérémonie que tu devais l'étrenner.

— Oui bien ! le couturier a fait comme vous l'aviez dit.

— Il y paraît , dit le bon Claude. — Ça ! garçon , sois raisonnable : reprends ton ancienne livrée.

— Oui bien ! fit l'idiot de son ton niais et railleur ; Clément Porcou m'a déjà dit tout cela. Mais Diot est plus leste que lui , et Diot a emporté sa robe.

— Si tu ne la quittes pas aussitôt , je vais te faire dépouiller , et tu ne l'auras pas demain. Grâce à ton entêtement , tu perdras ton présent de noces.

— Ave Maria ! Diot ne peut pas aller tout

nu ; Diot ferait peur aux femmes, compère.

— Qui te parle d'aller nu ? Tu reprendras ton ancienne robe. »

L'idiot partit d'un long éclat de rire , accompagné de grimaces et de contorsions ; puis, faisant, pour manifester sa joie, quelques tours de roue sur les mains , il s'écria comme un enfant qui voit triompher sa malice :

« Diot , pour ne plus la porter, en a fait un sac à cailloux, et l'a jetée dans la mer. — Ave Maria ! Diot a été bien avisé. »

Le cœur de Lecornel était trop plein de bonheur pour que son mécontentement tînt aux finesses de l'idiot.

« Puisque c'est ainsi, garde-la. — Mais pourquoi donc l'as-tu prise ? »

L'idiot étendit le bras vers l'Océan , et montra au fournisseur une barque sous voiles , manœuvrant pour entrer au port.

« Diot a pris sa belle robe pour la montrer aux matelots et à tous ceux du Conquet. Ave Maria ! Diot ira se faire voir dans toutes les maisons de la ville.

— Grand bien te fasse ! — Je te recommande surtout d'être propre jusqu'à demain.

— Oui bien , compère , Diot se couchera tout nu dans l'herbe du cimetière , Ave Maria ! entre deux tombes , pour se mettre à l'abri du vent. »

Le bonhomme Claude tressaillit. Ce mot de tombe , qui lui rappelait dame Judith , lui causait toujours un frisson.

« Diot perd son temps avec vous , reprit naïvement File - Etoupes ; Diot peut employer plus utilement sa soirée. — A demain , compère ! »

Quelques moments après le départ de l'idiot, Jeannic arriva chez Lecornel.

« C'est encore moi , père Lecornel , » dit-il en s'asséyant auprès du fournisseur.

Lecornel parut flatté du nom de père que lui donnait son futur gendre.

« Vous êtes toujours le bien venu. Mais ne craignez-vous pas de vous fatiguer ? La veille d'un aussi grand jour , on doit ménager ses forces.

— Plût au Ciel que j'eusse couru davantage , et que...

— Hé hé ! cela est bon à dire , interrompit Claude en riant ; mais ne vous y fiez pas. Bien qu'elle n'ait pas l'air d'y toucher, Genevrette désire sûrement que vous soyez frais et dispos demain soir..... Hé hé ! vous m'entendez , messire mon gendre...

— Parfaitement , beau-père , répondit Jean-nic. — Vous voyez en moi un homme bien embarrassé , et qui vient chercher des conseils.

— Voyons , de quoi s'agit-il ? Dieu aidant mon expérience , je parviendrai peut-être à vous en donner de bons.

— Je crains bien qu'il ne soit trop tard. Au surplus , jugez-en vous-même. — La baronne de Ker-Morvan m'ayant demandé ce que je destinais pour *energuerp* (1) à ma fiancée , je me suis aperçu alors que je n'avais pas songé à cet article indispensable.

(1) L'energuerp était le présent de nocces.

— Indispensable n'est pas le mot.

— Aux yeux du monde cet oubli passera pour un manque d'égards, et je crains que Genevrette n'y soit sensible.

— Ma fille entendra raison. Elle sait fort bien, la pauvre enfant, qu'il est aussi difficile de faire beaucoup sans se tromper que de trouver deux nuances de sel toutes semblables ou des goudrons sans vidange.

— Eh bien ! veuillez donc vous charger de lui apprendre cet oubli : car, pour moi, je ne l'oserais pas.

— Votre commission est faite, dit la jeune fille, qui parut en ce moment ; je vous ai entendu, messire. — Ne me grondez pas de cette indiscretion : elle est presque involontaire.

— Vous gronder ! c'est à moi, ma chère Genevrette, de vous demander pardon.

— Vous l'aviez obtenu d'avance. Cet oubli, loin de me peiner, ajoute encore à mon bonheur. Quand le cœur est froid, l'esprit réfléchit à loisir, et jamais le marié indifférent n'omit d'acheter l'*energuerp*. »

Leur conversation se prolongea jusqu'à la nuit. Enfin l'heure de se séparer arriva. Jeannic fit quelques pas pour sortir ; puis, se détournant vivement, il entoura Genevrette de ses bras, et la baisa amoureusement.

« Adieu ! adieu, ma belle fiancée ! L'excès du bonheur m'attriste et me suggère mille inquiétudes. Combien cette nuit sera longue !

— Tranquillisez-vous, mon ami, répondit Genevrette en se dégageant doucement. Que pouvez-vous craindre, Jeannic ?

— Rien ! je le sais ; mais toute une nuit..... ! Que d'heures encore jusqu'à demain !

— Un jour viendra où vous trouverez qu'elles ont coulé bien promptement, dit Claude en hochant la tête. Croyez-moi, messire mon gendre, laissons le temps aller son train : il marche plus fort que nous. »

Lecornel offrit sa main à Jeannic, et celui-ci attendit pour se retirer que la porte fût fermée sur le veillard et sa fille.

Contre l'usage des marins, la barque dont File-Etoupes avait signalé l'arrivée, au lieu de

jeter l'ancre dans la rade du Conquet, s'était arrêtée devant la partie du promontoire de Ker-Morvan qui regarde l'anse des Blancs-Sablons. Ce mouillage n'était pas cependant aussi sûr que l'intérieur de la baie. Mais il était à présumer que ce navire ne comptait pas y séjourner long-temps, car ses voiles étaient encore enverguées, et aucun homme de l'équipage n'était descendu à terre.

Lorsque les ombres du soir se furent tout-à-fait épaissies, une légère embarcation se détacha du navire, et deux matelots, nageant avec précaution, conduisirent un homme à la ville. Il leur commanda de l'attendre, et sauta à terre, portant un paquet sous le bras. Ses regards erraient autour de lui, comme s'il eût craint d'être aperçu, et, après s'être assuré que le silence régnait partout, il traversa rapidement la place, et s'arrêta devant la porte de Lecornel, où il frappa un léger coup.

Le vieillard venait de souhaiter le bonsoir à sa fille; les deux femmes étaient montées à leurs chambres; et, avant de se coucher, il faisait sa

ronde habituelle dans la boutique inflammable. Le sourire aux lèvres, et répétant un gai refrain, il allait gagner son lit, lorsqu'on frappa à la porte.

« Oh ! oh ! dit-il. Ce n'est que messire mon gendre qui peut venir à cette heure. Quelle mouche pique notre amoureux ? »

Il courut gaiement ouvrir, et recula étonné : ce n'était pas Jeannic, pas même un homme du Conquet.

« Que désirez-vous ? dit-il.

— Causer avec vous, digne Claude ! » dit l'étranger en fermant la porte.

Et, sans autres façons, il entra dans l'arrière-boutique, et s'assit sur un escabeau.

Le fournisseur l'avait suivi. Son cœur battait fortement, et, sans pouvoir s'en rendre compte, il examinait avec une sorte d'inquiétude ce visiteur inconnu.

Il portait une longue robe de velours rouge, retenue par une ceinture de bufle à laquelle était attaché un riche cimeterre. Son extérieur était noble et distingué. Pourtant le bon four-

nisseur sentait ses genoux fléchir : les yeux de cet homme l'effrayaient.

« Que puis-je faire pour vous servir ? reprit Claude. Je n'ai pas l'honneur de connaître votre seigneurie. »

L'étranger secoua la tête. L'expression de sa figure devint ironique et méchante.

« Si fait, vraiment ! tu as cet honneur, mon brave. — Assieds-toi, que nous causions à notre aise. »

Lecornel posa la lampe sur une table, et s'assit devant l'étranger. On eût pris ce dernier pour le maître de la maison, le fournisseur pour un intrus.

« Tu as une fille ? demanda l'étranger.

— Sans doute ! répondit Claude. Mais...

— Est-elle grande ? jolie ? A-t-elle un bon caractère ?

— Ma foi ! reprit le vieillard de plus en plus étonné, si vous prenez tant d'intérêt à mon enfant, vous arrivez très à propos pour assister à ses noces.

— Ah ! fit l'étranger d'un air de mécontente-

ment. — Est-ce un mariage d'inclination, ou un mariage avantageux?

— C'est l'un et l'autre en même temps. — Elle épouse demain messire Jeannic de Ker-Jean, un beau jeune homme qui possède toute son affection. »

En disant ces mots, le bon fournisseur laissait paraître une innocente vanité.

« Ce mariage n'aura pas lieu, dit froidement l'étranger. Ta fille ne peut prendre un nom qui est hostile à son père. »

Lecornel fit un mouvement d'épaules.

« Par saint Matthieu ! s'écria-t-il, je ne comprends pas... »

— Paix ! dit l'étranger en l'interrompant. Je sais d'avance ta réponse. — Es-tu le père de ta fille ? »

Le vieillard sentit un frisson pénétrer dans tous ses membres ; le sang lui reflua au cœur. Néanmoins il essaya de conserver son aplomb.

« Voici une étrange question : me la faites-vous sérieusement ? »

— Ton émotion me dispense de t'en donner

une autre preuve. — Regarde-moi attentivement. Te suis-je connu, Claude Lecornel ? »

Le fournisseur fit un geste négatif. Sa langue était paralysée.

« Ta mémoire n'est pas exacte. Cela me surprend, mon compère ! — Ta femme est morte ?

— Holà oui ! soupira Claude.

— Tu es donc actuellement le seul dépositaire d'un secret qu'elle partageait. Je vais te le rappeler. La nuit qui précéda le pillage du Conquet, un homme convint avec vous que ta femme élèverait, sous votre nom, un enfant qu'on devait lui apporter. Cette même nuit, elle mit au monde un enfant mort, un garçon. Cet homme l'emporta, et laissa en échange la petite Genevrette. Le lendemain elle fut baptisée : cet homme fut son parrain, et Perrette sa marraine. »

A mesure qu'il parlait, la figure de Claude pâlissait ; un tremblement convulsif s'était emparé de ses membres ; l'angoisse était dans ses yeux. L'étranger continua.

« Tu étais assis à cette place, ta femme au-

près de toi ; l'autre occupait ce coffre. Cet homme vous remit une bourse de réaux : cet homme..., c'était moi.

— Creff-Jawn, balbutia Lecornel.

— Oui dà, Creff-Jawn le pirate, ou Raoul le patron malouin. — Me reconnais-tu, digne Claude ?

— Au nom du Ciel ! que voulez-vous ?

— Plaisante question ! repartit l'étranger d'un ton d'ironie atroce. Je viens chercher le dépôt que je t'ai confié, ma fille.

— Vous voulez m'enlever ma fille ! s'écria le vieillard d'une voix déchirante. Oh ! ne l'espérez pas ! Genevrette est à moi ; je l'ai nourrie, élevée : je la garderai malgré vous.

— Trêve à ces plaisanteries, manant : je sais ce qu'elles signifient. — Je te donnerai de l'or, d'abord pour payer tes soins , ensuite pour essuyer tes larmes.

— Gardez votre or, et laissez-moi ma Genevrette. C'est l'espoir de ma vieillesse, la gloire de mes cheveux blancs.... Non , non , n'espérez pas l'avoir. »

La douleur amère du vieillard , ne produisit pas la moindre impression sur Creff-Jawn.

« Encore un fois, dit-il , ces plaisanteries sont déplacées. Tu devais t'attendre chaque jour à me voir réclamer ma fille ; j'ai même lieu de m'étonner que tu te sois permis de consentir à ce mariage.

Lecornel était accablé , sa tête vénérable reposait dans ses mains , de grosses larmes coulaient à travers ses doigts. Creff-Jawn le secoua brusquement.

« Il faut en finir, dit-il. Allons, vieux Belitre, écoute-moi.

—Non, non, vous ne l'aurez pas , gémit sourdement le vieillard.

— Tu pousses ma patience à bout , s'écria Creff-Jawn en se levant avec colère. Si tu t'obstines à me refuser ma fille , par la puissance de Satan ! je l'emmènerai de vive force. »

Cette menace arracha au malheureux un pénible gémissement. Craignant que le pirate ne se livrât à quelque violence contre sa fille

adoptive, il releva la tête, et s'efforça de l'écouter.

« Ce paquet contient des vêtements dignes du rang que je destine à ma fille : tu vas les lui faire prendre, et la conduire sur le port, où l'attend une embarcation. — Je te laisse libre de lui apprendre le motif de son départ ; mais j'exige que tu gardes le plus profond secret sur nos relations ; ce qui s'est passé entre nous doit mourir entre nous. — M'as-tu entendu ?

— La rendrez-vous heureuse ? dit-il. — O mon Dieu ! que vous ai-je fait pour abreuver mes cheveux blancs d'une si cuisante infortune ! Genevrette, ma pauvre fille, ton départ causera ma mort ! Que dirai-je demain, que répondrai-je à Jeannic, quand il demandera sa fiancée ? — Creff-Jawn, arrachez-moi la vie, et laissez ces enfants s'aimer. »

Le sire de Ker-Sauson sourit dédaigneusement.

« Ta vie ne m'est utile à rien ; conserve-la bon vieux Claude. — Quant aux questions..., n'y réponds pas : c'est ce que tu peux faire de mieux.

— Allons, debout; va chercher ma fille, et amène-la-moi promptement : je vous attends sur le port. »

Il sortit en disant ces mots.

XXVI.

La lueur mourante de la lampe éclairait tristement l'arrière-boutique du fournisseur. Le cornel, assis à la même place, les coudes appuyés sur la table, et la figure dans ses mains, paraissait privé de vie. Il ne pleurait pas, on ne l'entendait pas gémir; sa douleur était muette, recueillie, interne; l'excès du désespoir avait tari ses larmes, et de légers soubresauts, des soupirs convulsifs, attestaient seuls parfois les

souffrances du malheureux. Depuis long-temps Creff-Jawn était sorti, le temps s'écoulait rapidement, mais le vieillard oubliait l'ordre qu'il avait reçu. Isolé du monde extérieur, il ne vivait plus qu'en-lui même, que dans le malheur inouï dont il était accablé. Tout à coup Lecornel se leva vivement; il porta à l'entour des regards effarés, paraissant chercher une affirmation à ses larmes, un souvenir, une preuve de la visite de Creff-Jawn. Déjà sa figure annonçait un rayon d'espoir: peut-être sortait-il d'un rêve.... Mais ses yeux rencontrèrent le paquet de vêtements laissé sur un escabeau, témoin irrécusable de la présence du pirate. Lecornel accablé, retomba sur son siège; il mit la main sur ses yeux, croyant voir encore la face atroce de Creff-Jawn répondant à sa douleur par une insultante ironie.

« Ma fille, ma pauvre fille ! murmura-t-il, faut-il donc la livrer !... Si je courais chez Jean-nic.... Mais ce suppôt de l'enfer serait capable de tout... D'ailleurs, il est son père... Oh ! ma fille, ma chère Genevrette ! »

Après quelques instants d'une angoisse indescriptible, semblable à l'attente du condamné qui assiste sur l'échafaud aux derniers préparatifs, Lecornel, pressé par la nécessité, tira les vêtements contenus dans ce paquet, et s'avança vers l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, s'arrêtant à chaque marche, comme si la force lui manquait pour arriver jusqu'en haut. Parvenu sur le palier, il posa la main sur son cœur, dont les battements tumultueux l'empêchaient de respirer, et, s'étant un peu remis, il pénétra doucement dans la chambre de Genevrette. Elle dormait d'un profond sommeil, la tête appuyée sur son bras; la chaleur et l'agitation avaient dérangé sa coiffure, et les boucles de ses cheveux, éparées dans un gracieux désordre, ressemblaient à des fleurs qu'on eût effeuillées autour d'elle. Son visage respirait une paisible sérénité, et le calme du bonheur : sans doute elle pensait à la journée du lendemain; elle assistait par avance à ce moment solennel où le ministre de Dieu sanctifie l'union des cœurs, et noue un lien indissoluble entre deux êtres dont il a uni les mains.

Lecornel se pencha vers elle : une larme brûlante tomba des yeux du vieillard sur le front de la jeune fille. Elle tressaillit , et se soulevant encore en dormie :

« Mon père..., déjà le jour ! La nuit a été courte...

— Lève-toi, ma fille, murmura Claude; prends ces vêtements que je t'apporte.; lève-toi , ma Genevrette , ma.... »

Il n'en put dire davantage : les sanglots le suffoquaient.

La jeune fille , alarmée , se jeta à bas du lit, les pieds nus, à peine vêtue ; elle passa ses bras caressants au cou du pauvre vieillard.

« Mon père , mon père , qu'avez-vous ? pourquoi ces pleurs?... Jeannic....

— Jeannic est heureux, balbutia Lecornel, il ne sait rien , rien encore.... Demain ce sera son tour... — Ma fille , ma Genevrette, il faut nous séparer...

— Nous séparer ! répéta-t-elle en le regardant fixement ; nous séparer, mon père ! Et Jeannic....

— Ton vieux père, Jeannie, il faut tout quitter, ma fille..., tout. — Le temps s'écoule, ma Genevrette, et je crains.... Habille - toi : tu vas rejoindre ton père.

— Mon père....

— Oui, oui, ton père, celui qui... — Tu n'es pas ma fille, Genevrette, tu n'es pas la fille de Judith.

— Est-il possible ! Mais non, j'en crois mon amour, vous êtes mon père ! Je ne connais, je ne veux connaître que vous. »

Lecornel s'assit sur le bord du lit ; il prit les mains de la jeune fille, et les couvrit de ses baisers et de ses larmes.

« Ecoute, dit-il, écoute, ma pauvre enfant... Mon Dieu ! pourquoi ne suis-je pas mort avec ce terrible secret. »

Son récit, fréquemment interrompu, apprit à Genevrette le mystère de sa naissance, et tout ce que nous savons ; mais le digne fournisseur se garda bien de lui dire que le fameux Creff-Jawn, qui s'était acquis au Conquet une si affreuse célébrité, était son véritable père. Com-

me il achevait, on frappa fortement à la porte de la boutique. Lecornel, tremblant, ouvrit le volet.

« Encore quelques instants, messire.

— La marée perd ; qu'on se dépêche : j'ai attendu assez long-temps. »

Ces accents vibrèrent douloureusement au cœur de la pauvre fille. Elle comparait avec terreur au ton doux et affectueux du fournisseur cette voix brève et impérative, annonçant un homme absolu.

Les vêtements apportés par Creff-Jawn étaient élégants et somptueux. Genevrette essaya de s'en couvrir, mais ses mains tremblantes ne la servaient pas. Lecornel, craignant pour la jeune fille l'irritation du pirate, surmonta sa douleur, et essaya de remplir auprès d'elle l'office de chambrière.

« Depuis ta naissance, dit-il, tu portes au cou ce reliquaire : ton père, ma douce enfant, m'avait recommandé de te le laisser. Donne-le-moi, ma Genevrette : ce sera dans ma douleur une faible consolation, un souvenir chéri de ma pauvre fille. »

Genevrette s'empessa de satisfaire le bon vieillard.

« O mon père , mon bon père , quelle douloureuse séparation ! Ne vous reverrai-je donc plus ?

— Ayons espoir en la miséricorde divine ! Le bon Dieu compatira à nos souffrances , et quelque jour nous nous reverrons , ma fille. »

Le navrement de sa figure démentait l'espérance qu'il voulait donner à Genevrette.

« Demain , reprit-elle , quand Jeannic viendra , content et radieux... Oh ! mon Jeannic , quel coup terrible t'attend ! — C'en est fait , pour moi plus de Jeannic , pour lui plus de Genevrette. »

Le pauvre vieux la retint : ses genoux fléchissaient sous elle. Lui-même fut obligé de s'appuyer sur un meuble. Ils présentaient ainsi un tableau déchirant. C'était pitié de voir cette charmante jeune fille , pâle et décolorée , défaillante dans les faibles bras d'un vieillard qui se soutenait à peine. Enfin il fallut partir. Lecornel prit le bras de la jeune fille ; ils descendirent

avec précaution un escalier roide et tournant.

Chaque meuble, chaque objet, recevait un muet adieu de Genevrette. Elle semblait respirer avec délices l'atmosphère d'essences résineuses au milieu duquel elle avait été élevée; elle contemplait avec angoisse ces murailles enfumées, chargées d'ustensiles maritimes. Tout ce qui s'offrait à sa vue lui rappelait un souvenir, une larme, ou un jour de fête. Au moment de quitter ce berceau de son enfance, ses chagrins, ses plaisirs, lui paraissaient également doux; elle en accueillait la mémoire avec la même avidité.

Le grand air ranima leurs forces. Serrés l'un contre l'autre, les mains jointes, ils traversèrent la place, et, tout en désirant retarder le moment de leur séparation, ils accéléraient le pas : car mutuellement ils voulaient se ménager, et les sanglots les oppressaient. Arrivés sur le port, Creff-Jawn vint à leur rencontre.

« Tu as bien tardé, Lecornel; et vous, ma fille, vous n'avez pas montré beaucoup

d'empressement à venir près de votre père. »

Il prit le fournisseur à part.

« Tu désires vivement que cette enfant soit heureuse ; tel est aussi mon vœu. Mais son bonheur dépend de toi ; il est subordonné à l'obéissance que tu me montreras. Il faut que tu gardes le plus profond silence sur nos relations , que tu taises à qui que ce soit le mystère de sa naissance et de sa disparition , laissant à cet égard toute latitude aux conjectures ; enfin tu agiras comme si tu ignorais toi-même ce qu'est devenue Genevrette. — Promets-tu de faire ainsi ? »

Lecornel murmura un oui étouffé.

« Rappelle-toi que de ton silence dépend le destin de Genevrette. — Actuellement dites-vous adieu , » continua-t-il à haute voix.

Lecornel et la jeune fille se précipitèrent l'un vers l'autre. On eût dit que leurs deux cœurs étaient passés sur leurs lèvres, leurs âmes fondues dans leurs sanglots.

Creff-Jawn mit un terme à ces adieux déchirants : il arracha Genevrette des bras du vieil-

lard , et, la plaçant auprès de lui dans la barque :

« Au large , » dit-il.

Les avirons furent agités, et Lecornel , debout, les bras pendants , l'œil terne et hagard, se vit séparé , peut-être à jamais, de cette jeune fille qu'il aimait avec des entrailles de père ; un voile s'étendit sur ses yeux , une sueur froide couvrit son corps. C'était sa vie qui s'en allait avec cette charmante enfant, qui avait souffert avec lui la tyrannie de dame Judith ; et cette enfant, qui le consolait en secret et dans le sein de laquelle il déposait ses chagrins , était devenue plus tard l'unique espoir de sa vieillesse et l'objet de toutes ses affections, le seul bien qui le retînt à la vie et qui la lui fit aimer. Un soupir oppressé souleva sa poitrine. Immobile et glacé , les pieds baignés d'écume , il demeura là , sans larmes et sans voix , son regard terne arrêté au point où la blanche écharpe de sa fille avait cessé de se dessiner vaguement sur le fond sombre de la nuit. Les facultés intellectuelles paraissaient loin de ce corps , stable et

inerte comme le rocher du rivage , comme un homme frappé de la foudre , qui conserve après sa mort la position où elle l'a atteint vivant.

Long-temps après , la marée montante , en venant , baignit ses jambes , et lui rendit l'usage de ses sens. Hélas ! avec le souvenir , le sentiment de ses maux lui fut rendu. A pas lents , le malheureux regagna son toit solitaire.

XXVII.

Cependant , dès le lever de l'aurore , les rues du Conquet offraient l'aspect d'un jour de fête. Chaque femme qui ouvrait sa porte restait quelques instants dehors , attendant le lever de sa voisine ou l'arrivée d'un passant pour jaser de l'événement qui mettait chacun en émoi. De bons bourgeois venaient humer l'air du

matin , et consulter l'état du ciel , souriant au soleil radieux qui montait sur l'horizon , promettant son éclat joyeux aux plaisirs qui se préparaient. Les jeunes filles , fraîches et jolies de parure et de plaisir , examinaient en dessous la toilette de leurs amies , cherchant matière à critiquer dans le nœud de la ceinture ou l'arrangement des cheveux. Quand elles rencontraient les regards de leurs amoureux , le coup-d'œil qu'elles leur lançaient était plus vif , plus profond que d'ordinaire : car un mariage impressionne toujours les jeunes filles , les rend joyeuses et sensibles , parce qu'il double le désir de voir arriver leur jour.

Déjà quelques murmures accusaient la lenteur de la mariée , le peu d'empressement du marié , quand un bruit sourd , vague , incertain , cette sorte de prescience qui devance une catastrophe comme les signes de l'air annoncent une tempête prochaine , parcourut la place et les rues , pénétra dans les maisons et les cabinets reculés où la jeune fille coquette donnait la dernière main , le coup de grâce à sa

parure. Mais bientôt cette rumeur grandit et gonfla rapidement ; quelques paroles mystérieuses circulèrent au milieu des groupes, des idées tristes remplacèrent les dispositions joyeuses , et enfin la vérité fut connue.

Une heure environ après que la nouvelle fatale eut été connue au Conquet , plusieurs personnes, vêtues de leurs habits de fête, s'entretenaient avec chaleur dans un coin de la place.

« Comment l'avez-vous laissé , maître Calvez ? dit-on à un petit vieillard qui venait grossir le groupe.

— Ah ! ne m'en parlez pas : c'est à fendre le cœur, à tirer des pleurs d'un rocher. »

En disant ces mots, il passa sur ses yeux le revers de sa main gantée.

« Figurez-vous que ce pauvre jeune homme a presque perdu l'esprit. Il appelle Genevrette à cors et à cris , il menace , il pleure , il blasphème le nom de Dieu et invoque la Vierge Marie. On le croirait possédé.

— Remarquez , messire , que la famille de

Ker-Jean est en butte à l'ire céleste , observa dame Barthole , l'une de nos vieilles connaissances. La mère meurt , le fils aîné est Dieu sait où , et le jeune... Sainte Marie l'assiste , le pauvre chéri !

— Veaux et génisses ! il me semble , messires , qu'on doit tirer cela au clair , dit Letouten , le vieux tanneur. Cette pauvre Genevrette était bien la plus innocente créature , la meilleure fille du Conquet ; elle remplissait exactement tous ses devoirs de chrétienne , et la plus mauvaise langue n'oserait rien lui reprocher.

— Que peut-elle être devenue ? car elle n'est pas au Conquet : c'est maintenant un fait avéré.

— Si encore on l'avait contrainte à se marier contre son gré ; mais non : depuis long-temps elle désirait Jeannic , et c'est la veille de l'épouser qu'elle disparaît comme un follet.

— C'est vraiment une chose inouïe.

— On s'y perd.

— On n'y comprend rien , dirent plusieurs voix en même temps.

— Mais enfin , que fait Lecornel ? demanda le tanneur.

— Il ne bouge ni ne dit mot.

— C'est une chose digne de remarque , observa Letouten : on ne l'a pas vu sortir, chercher sa fille , appeler les voisins.

— Il n'a pas quitté son banc.

— Veaux et génisses ! que veut dire cette indifférence ?

— Ce n'est pas de l'indifférence , répliqua Sébastien Calvez : le pauvre vieux fait peine à voir, et c'est l'excès de la douleur qui le retient dans sa maison.

— Il aimait beaucoup sa fille , dit quelqu'un.

— C'était le modèle des pères.

— Je voudrais bien connaître les détails de cette affaire , reprit le tanneur. Savez-vous si l'on n'a rien remarqué d'extraordinaire dans la chambre de la jeune fille ?

— Ses vêtements de la veille sont épars sur les meubles.

— Voilà un fait étrange , remarqua Letouten.

Comment est-elle sortie? On l'a donc enlevée pendant la nuit! Dans ce cas les ouvertures devraient être forcées, et ses cris eussent réveillé Lecornel. — C'est une chose inconcevable.

— Les puissances surnaturelles y ont pris sans doute une bonne part, dit un des causeurs.

— Possible; mais la justice de notre duc n'en sera pas moins informée. L'honneur du Conquet y est intéressé, et je pense que Lecornel ne sera pas le dernier à solliciter cette mesure.

— Quelqu'un peut-il donner des renseignements plus étendus? demanda le doyen.

— Voilà tout ce que l'on sait : Tifaine, la vieille servante, se rendit dès le matin à la chambre de Genevrette. La porte était ouverte; le lit, défait et foulé, montrait qu'elle s'y était couchée. Elle crut Genevrette levée, et descendit dans l'arrière-boutique, où elle trouva Lecornel la tête appuyé sur une table. « Votre » fille est bien matineuse aujourd'hui, » dit-elle. Claude répondit par des sanglots. « Qu'avez

» vous, cher homme? reprit-elle; où est Genevrette? — Perdue, perdue pour nous, répondit le digne Claude. — Perdue! s'écria la servante: que voulez-vous dire? — Elle n'est plus là-haut, plus dans la maison, dit Lecornel en pleurant. Tifaine, bonne femme, quel trésor nous avons perdu! » Depuis ce moment, le malheureux s'est refusé à répondre, et nous avons présumé que le saisissement qu'il éprouva en trouvant vide la chambre de sa fille l'empêcha de répandre aussitôt cette triste nouvelle.

— Peut-être aussi, espérant la voir revenir, ne voulait-il rien ébruiter, observa Barthole: c'était une sage précaution. »

L'attention des causeurs fut attirée alors par un brillant cortège qui arrivait sur la place.

La baronne de Ker-Morvan s'avancait sur sa haquenée, entourée de chambrières et de varlets parés de bouquets et de rubans, et précédée de plusieurs musiciens qui jouaient de leurs instruments. Les bourgeois se découvrirent; et formèrent une double haie pour voir

passer le cortège. Blanche, remarquant l'expression de leurs figures, peu d'accord avec les habits de fête, arrêta sa haquenée devant le doyen.

« Qu'y a-t-il de nouveau, maître Calvez ? dit-elle. La tristesse empreinte sur vos traits ne me paraît pas naturelle dans un jour comme celui-ci. — Qui peut donc vous causer ce chagrin ?

— Hélas ! madame, répondit Calvez, le malheur que je déplore ne me touche pas personnellement ; mais il nous intéresse tous, et nous le sentons d'autant plus vivement qu'il nous a surpris au moment....

— Achevez, dit Blanche d'un ton compatissant. La mort a frappé un de vos amis, un père de famille, peut-être ?

— Non, non, dit Calvez en secouant la tête : c'est cette gentille mariée, cette pauvre Genevrette ; elle a disparu cette nuit. »

Le visage de la baronne se couvrit d'une pâleur livide ; il se passa quelques instants avant qu'elle eût repris assez d'empire sur elle-même

pour demander des explications au doyen. Celles qu'il lui donna ne jetant aucun jour sur cette disparition , et désirant vivement être mieux informée sur le destin de Genevrette , pour laquelle elle nourrissait un intérêt profond depuis le jour où elle l'avait vue au lit de mort de la dame de Ker-Jean , Blanche ordonna à sa suite de l'attendre sur la place , et , mettant pied à terre , elle se rendit chez Lecornel.

Le pauvre vieux était seul dans l'arrière-boutique , les coudes appuyés sur la table et sa tête blanche dans ses mains. La baronne fit à dessein du bruit en entrant ; mais Claude ne parut pas s'apercevoir qu'il était arrivé quelqu'un. Tant de questions oiseuses ou embarrassantes lui avaient déjà été faites , qu'il préférait le silence et la solitude aux plus actives sympathies : car il ne croyait pas , il ne pouvait pas croire aux paroles de consolation , aux espérances qu'on cherchait à lui inspirer. Il connaissait l'immensité de sa perte et l'inutilité de toutes les perquisitions.

Blanche , compatissant aux angoisses du vieillard , lui souleva doucement la tête , et , de ce ton que la Vierge a légué aux femmes pour consoler les malheureux , elle lui adressa quelques paroles affectueuses.

Lecornel ne répondit pas. Il prévoyait une nouvelle scène ajoutée au grand drame de questions et de condoléances qu'on avait improvisé le matin. Par malheur , le rang de cette visiteuse ne lui permettant pas de la congédier, il fallait se résigner à l'entendre , quand le silence et le repos lui eussent été si nécessaires.

« Votre douleur ne me surprend pas , reprit Blanche , car je la partage sincèrement. Mais, au nom du Ciel, mon ami, je vous en prie, ne vous laissez pas abattre : vos démarches aideront efficacement aux perquisitions que je vais ordonner.

— Je n'espère plus, dit Lecornel.

— Je conçois ce découragement : il est le résultat inévitable d'un malheur aussi affreux qu'inattendu. Mais prenez courage : vous avez

des amis puissants qui s'intéressent à vous ; j'ose vous promettre de vous rendre un jour Genevrette. »

Le vieillard secoua la tête.

« Vous verrez ! avant huit jours notre gracieux duc sera informé de cette disparition , et l'ordre transmis à tous les sénéchaux de prendre dans leurs juridictions les plus sévères informations.

— Peine inutile, murmura Claude : ma Genevrette m'a été enlevée par une puissance que le duc ne peut atteindre. Celui qui l'a prise la rendra, ou nous ne la reverrons plus.— Ma fille, ma chère enfant , murmura-t-il en sanglotant, voici désormais tout ce qui me la rappelle. »

Et le malheureux collait à ses lèvres dans l'effusion du désespoir, le reliquaire que Genevrette lui avait laissé.

Cet objet attira l'attention de la baronne. Un rouge foncé se répandit sur sa figure ; elle s'empara du reliquaire, et examina attentivement des dessins de soie brodés sur un fond

écarlate ; puis , les mains tremblantes , toute palpitante d'agitation :

« D'où vous vient ce reliquaire ? Genevrette le portait au cou ? »

— Depuis sa naissance il ne l'a pas quittée. répondit Lecornel. Rendez-le-moi, madame : c'est.... »

Mais la baronne , sans l'écouter, prit un petit couteau dans son escarcelle de soie , et coupa vivement l'étoffe du reliquaire. Une légère feuille de plomb renfermait un carré de parchemin vierge taillé en forme de scie (1). Blanche tira de son sein un reliquaire semblable à celui de Genevrette : les deux édentures s'adaptèrent

(1) Dans ce siècle, où l'écriture était le privilège du plus petit nombre, on coupait ainsi des cartes, qui servaient à se reconnaître. On prenait la même précaution pour éviter l'altération des chartes. Les deux parties, possédant chacune une moitié du vélin, prouvaient la validité de leurs droits et l'identité de l'écrit en les réunissant. On y inscrivait d'ordinaire le mot *chirographum*. Celui des Anglais, taillé en scie, se nommait édenture.

parfaitement et formèrent le mot *chirographum*, écrit en breton-armorique.

A cette vue, la baronne jeta un long cri d'effroi. Elle voulut parler ; mais un tremblement convulsif s'était emparé de ses membres, sa poitrine haletait, et, tandis que sa figure était couverte d'une pâleur mate, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Lecornel voulut se lever pour appeler du secours ; mais elle lui fit signe de rester. Peu à peu son agitation se calma, elle finit par recouvrer l'usage de ses facultés. Alors, fixant le vieillard d'un regard scrutateur, elle dit d'un ton convaincu :

« Genevrette n'est pas ta fille. (Et remarquant qu'il rougissait.) Il est inutile de feindre. — Elle t'a été remise par un marin, la veille du pillage du Conquet.

— Qui vous a dit cela ? comment le savez-vous, madame ? s'écria Lecornel, dont l'affliction, en ce moment, luttait contre la terreur.

— C'est donc la vérité ! je l'ai donc enfin re-

trouvée ! s'écria Blanche en joignant les mains. O mon Dieu ! que votre nom soit béni.—Mais , Lecornel , continua-t-elle en se rappelant la disparition de Genevrette , dis , elle n'est pas morte , elle n'est pas perdue ? C'est lui , c'est Raoul , qui est venu la chercher ?

— Mon Sauveur , assistez-moi ! s'écria Lecornel. Je n'ai pas dit un mot... Ce secret est là... il faut que ce soit lui qui vous ait dit.... Mais , madame , quelle ressemblance. Oh , madame , Genevrette....

— Oui , je suis sa mère. »

Un moment de silence suivit cet aveu. La baronne se repentait peut-être de sa précipitation , mais il était trop tard , Lecornel connaissait sa faute. Cette considération ne pouvait pas occuper long-temps le cœur d'une mère qui retrouvait , après une attente de dix-neuf années , un enfant inconnu , et pourtant bien aimé.

Le cœur d'une femme recèle des trésors de tendresse auxquels l'amour ne porte aucune atteinte , et qui sommeillent jusqu'au moment

où le sentiment de la maternité vient les éveiller. Chez Blanche ils avaient été long-temps assoupis , mais son heure était venue d'éprouver les inquiétudes et les angoisses du nouvel amour qui se développait en elle.



XXVIII.

Actuellement le fil de notre histoire nous conduit hors du Conquet, à la suite de nos principaux personnages.

Vers six heures de l'après-midi, une agitation extraordinaire avait lieu sur le port de Nantes et dans les rues avoisinantes.

Les artisans, en habits de travail, formaient des groupes animés, sans cesse grossis d'une

foule d'hommes et de femmes de toutes professions, débouchant de l'intérieur par les ruelles et les passages. Toutes les figures — y compris même celles des bourgeois, dont l'extérieur annonçait une habituelle placidité — portaient un air éventé et fanfaron. Certains individus, dont le tempérament irritable était plus vivement excité, circulaient au milieu des groupes, les poings fermés, l'œil menaçant, jetant çà et là des paroles propres à fouetter l'humeur de la multitude ; coudoyant fortement tous ceux qui les approchaient, comme s'ils eussent voulu s'attirer une querelle pour épancher leur colère, ou monter les autres à leur diapason, comme on excite le taureau en lui lançant de petits dards pour le préparer au combat.

Cette scène tumultueuse annonçait évidemment que les Nantais se préparaient à justifier leur réputation de têtes chaudes, à laquelle ils attachaient tant de prix, qu'ils eussent fait tous les sacrifices, ceux même de leurs travaux et de leurs intérêts, pour soutenir ce renom. Tels eussent été bien embarrassés de citer les actions

qui le leur avaient mérité ; nous ne le serions pas moins. Nous ne pouvons pas dire non plus si les Nantais en sont toujours aussi jaloux : car les générations passées nous sont mieux connues que celles qui vivent sous nos yeux. Toutefois , au quatorzième siècle , les citoyens de Nantes attachaient une grande importance à ce renom de têtes chaudes.

Grâce à lui , le jeune ouvrier obtenait dans ses voyages une sorte de considération. Il arrivait rarement qu'on lui cherchât chicane mal à propos , parce qu'on prévoyait qu'il n'eût pas été d'humeur à se laisser opprimer. Et souvent même le plus pacifique bourgeois , qui frémissait à la vue d'une épée nue , et dont la boutique avait été le théâtre de ses exploits , uniquement dirigés contre la bourse des pratiques , lorsque , armé de sa fidèle aune , il rognait sur la mesure ; le plus pacifique bourgeois , conduit par ses affaires dans un ville voisine , grâce à son titre de Nantais , pouvait marcher tête levée , prendre un air mauvais sujet , et recueillir un tribut d'admiration doublement précieux à son innocente vanité.

Une barque de belle apparence , remontant la Loire à pleines voiles , pénétra dans le canal Saint-Félix , et vint jeter l'ancre au port. L'arrivée de ce navire , qui eût attiré en toute autre occasion l'attention générale , fut à peine remarquée ; et telle était l'agitation de la foule , que quelques avaricieux marchands se détachèrent seuls des groupes pour visiter la cargaison et prendre connaissance des ordres de leurs commettants.

Budic-Mur, que nous avons laissé cherchant à s'embarquer à Wisby, était passager sur cette barque. Il arrivait plein d'espoir à Nantes , comptant fermement y trouver le meurtrier de son père , ce Creff-Jawn devenu prieur des templiers , après avoir été pirate.

Durant la traversée , notre héros avait formé, et tour à tour approuvé et rejeté , divers plans de vengeance : car il ne voulait pas , comme un obscur assassin , tuer furtivement son ennemi ; il ne voulait pas davantage le combattre à outrance , et s'exposer à mourir sans avoir vengé son père. Mais il désirait une vengeance raffinée,

terrible, éclatante, grossie de vingt années d'attente, et faisant expier au pirate ses vingt années d'impunité.

Ce n'était plus seulement, comme à son départ du Conquet, un devoir sacré qu'il jurait d'accomplir. Pendant les longues heures passées sur l'Océan dans une monotone traversée, Budic-Mur, isolé des autres, trouvait une barbare distraction à nourrir, à fomentier sa haine : il s'attachait d'autant plus à l'idée de la vengeance, qu'elle lui coûtait plus de peine et lui offrait plus de dangers.

Le lecteur n'a pas oublié sans doute l'auberge située sur le port, que nous avons décrite en y introduisant plusieurs de nos personnages. Grâce aux influences bachiques, les individus qui y étaient assemblés renchérisaient sur la chaleur et l'énergie de leurs confrères du dehors.

Budic-Mur, étonné de l'agitation extraordinaire des Nantais, interrogea plusieurs personnes dans les groupes ; mais, ne recevant à ses questions que des réponses dictées par la co-

lère et entremêlées d'exclamations furibondes , il prit le parti d'entrer au *Retour de la terre sainte* , espérant trouver des éclaircissements positifs dans l'entretien des buveurs.

Au moment où Budic-Mur pénétra dans l'auberge , le tumulte assourdissant formé par les éclats de voix , les piétinements , le choc des brocs et des flacons , était remplacé par une apparence de tranquillité , et l'attention générale parut se fixer sur trois individus qui discourent d'un ton important au fond de la salle.

L'un, vigoureux artisan, portant le tablier de cuir et le visage noirci d'un forgeron , avait nom Jérôme Ledru ; le second, maître Barnabé Durand, était sellier harnacheur ; et l'autre, Hilarion Moricet , passait à Nantes pour le meilleur potier d'étain de la ville.

« Oui, mes compères, dit ce dernier en élevant la voix , chacun sait que la duché de Bretagne rend hommage lige à la France ; mais s'ensuit-il que notre duc doive se soumettre au bon plaisir du roi Philippe ? Non , de par Dieu et saint Clément ! — Ecoutez une comparaison : Le

corps des apothicaires fait valoir le potier d'étain, et ce dernier se regarde comme l'obligé. Mais à toute mesure sa toise ! Si le potier d'étain marche après les apothicaires, ceux-ci ne doivent pas oublier que le plus beau de leur état émane du potier d'étain....

— Sans doute, interrompit Barnabé Durand. Notre duché relève à la vérité du royaume de France; mais qu'on ne perde pas de vue que la duché de Bretagne est aussi utile à la France que le potier d'étain au corps des apothicaires.

— Parfaitement dit ! s'écria le forgeron. Nous devons conserver et transmettre intacte à nos fils la glorieuse réputation que nous ont léguée les anciens. — Par les gloires de mon patron ! savez-vous, mes compères, que les Nantais sont connus dans tout pays pour de rudes et fief-fés lurons, des gaillards ayant bec et ongles ! »

Un murmure d'approbation s'éleva dans l'assemblée : les plus petits se haussèrent sur leurs pointes ; les grands relevèrent la tête et s'appuyèrent sur leurs hanches : tous paraissaient

disposés à se montrer fieffés lurons, gaillards portant bec et ongles.

« Ecoutez, reprit Moricet, notre très saint père le pape, vicaire de Dieu sur la terre, vient de mettre en jugement le digne ordre des templiers. Il n'appartient pas aux bourgeois de Nantes de contrôler les actes émanés du saint-siège, tout ce qu'il fait est bien fait ; mais il est de notoriété que le roi Philippe veut profiter du malheur des templiers pour s'approprier leurs dépouilles. »

De bruyantes exclamations interrompirent l'orateur potier d'étain ; l'exaltation de l'assemblée était portée à son comble. Cependant, ses deux amis ayant réclamé le silence, maître Moricet continua :

« Que le roi s'approprie, s'il veut, les biens des templiers situés dans son royaume de France : cela ne nous regarde pas. Que les Normands, les Gascons et autres peuples, le laissent agir à sa guise et faire le maître chez eux, cela ne nous surprend pas, car nous connaissons la mesure de leur courage. Mais, de par Dieu et

saint Clément ! on ne dira pas que les braves bourgeois nantais auront laissé les commissaires de Philippe saisir et séquestrer la commanderie sise en leurs murs. — Si les templiers sont dissous , leurs biens reviennent à notre duc.

— Oui, sans doute.

— C'est la vérité.

— De même et pas autrement , cria-t-on de toute part.

— Eh bien donc ! reprit le forgeron en serrant ses poings vigoureux , il est convenu , n'est-ce pas , que nous interdirons l'entrée de notre ville aux commissaires du roi Philippe ? — Ça , compagnons , est-ce une chose bien décidée ? Apprendrons-nous aux messieurs de quel bois se chauffent les Nantais ? »

Cette proposition fut accueillie de l'assemblée par un houra d'acclamations unanimes.

« Croyez-moi , compères , dit Barnabé Durand , nos saints patrons , les frères martyrs Donatien et Rogatien , vont être fiers de nos efforts. Parmi les saints du Paradis , il en

est peu , j'ose le dire , qui soient aussi bien servis.

— Assez causé; il faut agir, » s'écria le forgeron en sortant du cabaret.

La réunion vociférante et exaltée se précipita tumultueusement sur ses pas.

Il est difficile d'exprimer l'impression fâcheuse que produisit sur Budic-Mur la nouvelle des poursuites dirigées contre les templiers. Certain de prendre au gîte son ennemi sans défiance , il arrivait à Nantes le cœur gros d'une joie féroce et la main altérée de sang ; tout semblait lui sourire, et cette vengeance qu'il n'avait aperçue d'abord que dans un lointain horizon s'était rapprochée tout à coup pour disparaître au moment où il espérait l'atteindre : car il n'était pas à croire que le prieur eût attendu tranquillement les émissaires de Philippe. Et alors où découvrir la retraite qu'il avait dû choisir pour leur échapper ? Peut-être même avait-il déjà cherché un asyle dans un pays étranger.

Tandis que Budic-Mur, plongé dans ses réflexions , errait au milieu des groupes , l'exalta-

tion générale , échauffée par le contact et le frottement des exaltations partielles, s'était converti en une sorte de frénésie , impatiente d'activité et de mouvement, demandant à se manifester autrement que par des cris.

Cependant la nuit approchait, et rien n'annonçait encore l'arrivée des commissaires du roi de France. Déjà quelques bourgeois enrôlés quittaient le port à petit bruit ; d'autres, dont la colère, semblable à un feu de paille , s'était promptement éteinte, songeant que le souper les attendait au logis, prétendaient qu'il fallait remettre la partie au lendemain, et cherchaient à faire prévaloir cet avis, pour n'avoir pas la honte d'être les seuls à partir, quand le cri de *Les voilà !* vint à propos ranimer l'ardeur amortie du plus petit nombre, et fournir à l'impatience de la masse l'aliment qu'elle désirait.

Soudain la multitude s'ébranla en mugissant , déroulant dans les rues tortueuses ses milles têtes ondoyantes et ses vastes flancs bigarrés , comme un immense serpent qui

se déploie au soleil et dont les écailles étincellent de cent couleurs.

Budic-Mur, entraîné par les flots du peuple , suivait machinalement l'impulsion qu'il avait reçue, lorsqu'au détour d'un carrefour, ses yeux, errant de tous côtés , crurent apercevoir Cref-Jawn couvert du même costume sous lequel il l'avait vu à Wisby. Ne consultant qu'un premier mouvement , il tenta de s'ouvrir un passage à travers la foule , et voulut s'élancer hors du réseau qui le serrait ; mais , ayant poussé trop brusquement les individus qui se trouvaient devant lui , ceux-ci , dont l'irritation n'avait pas besoin d'un pareil excitant , agitèrent leurs bâtons d'un air menaçant , et quelques uns, plus hardis, commencèrent à l'attaquer. Budic-Mur , arrachant le bâton de l'un de ses adversaires , le fit voltiger avec la dextérité que les Bas-Bretons déploient dans cet exercice , et il eut promptement écarté ceux qui s'étaient aventurés les premiers. Mais, quoique cette lutte n'eût duré qu'un moment , elle avait néanmoins occasionné quelque désor-

dre en arrêtant la marche de la colonne ;
et le pirate , qui avait dû nécessairement
apercevoir Budic - Mur , sur qui ce combat
avait attiré tous les yeux , le pirate avait
disparu.





XXIX.

Les habitants de la Haute-Bretagne répètent souvent ce vieux dicton : « Nantes périra par l'eau et Rennes par le feu. » Si cette prophétie est l'œuvre d'un barde et d'un nécromancien , à coup sûr elle ne manque pas de vérité ; et, bien qu'elle n'ait pas encore été complètement réalisée , la ville de Nantes a subi de si fréquentes et de si fortes inondations, et celle de Rennes de si terribles in-

cendies, qu'on peut encore raisonnablement espérer d'en voir la réalisation ; mais j'incline à croire que ce dicton est le fils de l'événement au lieu de l'avoir devancé.

La position de Nantes explique ces inondations : elle est située au confluent des rivières de Loire, de Sèvres, d'Erdre, de Sail et de Chezine. Cette dernière, qui n'est aujourd'hui qu'un ruisseau coulant entre deux prairies, fut remontée par César avec sa flotte. Duchesne (1) et quelques historiens ami du merveilleux mettent Nantes au rang des plus anciennes villes des Gaules, et lui donnent pour fondateur le célèbre Namnès, qui vivait, dit-on, douze cent quarante ans avant Jésus-Christ. Cette origine est certainement fort honorable ; mais il est plus rationnel de croire que cette ville tire son nom du mot celtique *nant*, qui signifie fleuve, ou eau courante. Ainsi Nantes veut dire *la cité du fleuve*, ou *ville bâtie sur un fleuve*.

(1) Antiquités de la France.

Aujourd'hui Nantes , vu du sommet d'une tour, présente l'aspect d'un cancre arrêté sur le rivage. L'ancienne ville forme le corps; et les faubourgs , qui partent et se prolongent au loin de tous côtés , ressemblent aux pates longues et menues du cancre , disproportionnées avec la grosseur de son corps.

Au quatorzième siècle , l'ancienne ville existait seule. Les quartiers élégants qui se sont élevés depuis , et qui mettent cette ville au rang des plus belles par la solidité et la grâce de ses constructions , étaient alors des coteaux incultes ou des marais pestilentiels. On remarquait seulement une longue ligne de ponts , servant de communication entre la Bretagne et le Poitou. C'était la première pate du cancre : aussi , par droit d'ancienneté , est-elle restée la plus longue.

Dans l'année 1188 (1) , la duchesse Constan-

(1) Histoire des progrès de la ville de Nantes , par le docteur Guépin.

ce confirma aux religieux de la Madeleine la possession de ces ponts , qui leur avait été accordée antérieurement depuis Pirmil jusqu'à la ville , c'est-à-dire dans un espace d'une demi-lieue , avec ordre , dit l'acte , *d'entretenir cette donaison, ou autrement qu'ils soient damnés à tous les diables avec le trahiste Judas.*

Ces ponts , au nombre de dix , liés ensemble par des rues , offrent actuellement le plus brillant coup-d'œil. Partout la vue n'a pour bornes que l'horizon ; d'un côté se déroule le port avec sa forêt de mâts , couronnée de tourbillons de fumée que jettent les bateaux à vapeur ; puis des usines , des constructions de toute espèce , bordent les deux rives du fleuve , sillonné en tous sens par un nombre infini de barques. Partout règne l'activité , le tumulte et l'agitation d'une grande cité commerciale.

De l'autre côté des ponts la perspective est changée. Quelques bateaux lourds et pesants , qui rappellent le premier âge de la navigation , se traînent lentement sous une seule voile. L'activité de la cité a disparu : ce n'est plus

qu'une riche campagne peuplée de nombreux troupeaux, des prairies ravivées par de fréquentes alluvions et qui paraissent sortir de l'eau et sécher au soleil leurs vertes pelouses encore toutes fraîches d'humidité. La Loire, calme et majestueuse, reflétant dans ses eaux limpides le sable doré de son lit, semble dormir entre ces rives magnifiques. A la voir ralentir son cours, s'arrêter complaisamment le long des rivages fleuris qu'elle dentelle de ses baisers ; à voir sa marche capricieuse entre les îles qu'elle étreint sous ses langoureuses caresses, la perspective qu'elle déploie par enchantement, on dirait qu'elle a pressenti la souillure qui l'attend entre les quais sales du port, d'où elle s'échappe toute vaseuse et comme une vierge flétrie, pour se noyer dans l'Océan.

Malgré les nombreux changements que Nantes a subis depuis près d'un siècle, quoiqu'elle ait fait pour ainsi dire peau neuve, l'antiquaire pourrait encore facilement la reconstruire en idée, telle qu'elle était à peu près à l'époque dont nous parlons. L'Erdre et la Loire mar-

quent ses limites d'un côté; la cathédrale et le château, vénérables édifices échappés à la destruction, complètent le plan de son enceinte. Ce serait une curieuse histoire que celle de cette cathédrale, qui, plusieurs fois détruite et relevée au même lieu, garde quelques fragments de chaque époque de sa vie, et dont le chœur, comme un témoignage authentique de son ancienne origine, est le débris d'un temple consacré au dieu Voljanus.

Au centre de Nantes il existe encore une longue rue (1) religieusement conservée telle que le quinzième siècle nous l'a laissée. Les maisons, de bois, sont soutenues par des poteaux sculptés; les fenêtres, en châssis, forment saillie à l'extérieur. Toutes ces maisons ont une phy-

(1) La rue de la Poissonnerie. Demeurée intacte jusqu'à ce moment, le marteau des démolisseurs vient de renverser quelques unes de ses maisons. Le premier pas est fait, il est à croire maintenant que l'œuvre de profanation sera promptement achevée.

sionomie particulière ; toutes cependant appartiennent à la même famille. On reconnaît dans toutes le même type, la même civilisation ; mais chacune offre dans ses détails , dans la disposition de ses ouvertures , dans la forme de son pignon ou l'originalité de ses sculptures , un sujet d'observation. Le jour et l'air pénètrent difficilement dans cette rue , dont les pignons s'inclinent amoureusement l'un vers l'autre comme de bons vieillards qui , sentant leur fin prochaine , veulent se soutenir mutuellement , s'embrasser avant de mourir. Cette rue , le sanctuaire du passé , est demeurée sourde à la mode , fermée aux innovations. Les boutiques , qui la plupart sont à plusieurs pieds au-dessous du sol , renferment les mêmes marchandises qui s'y vendaient plusieurs siècles auparavant : ce sont des draps , des toiles , des étoffes , des poissons secs et salés , du chanvre , de la filasse , des goudrons , résines , brais , des feutres et des épices. Aucun état à marteaux n'a été admis dans cette rue. Un silence profond y règne continuellement. Tous ceux qui la

traversent , subissant l'influence du lieu , baissent la voix en y entrant. Lorsqu'on aperçoit les marchands au fond de leurs boutiques obscures , on est tenté de leur parler dans la langue de Meschinot (1) , tant l'illusion est complète.

Mais s'ils appartiennent au dix-neuvième siècle par le costume et le langage , du moins ont-ils conservé une partie des mœurs d'autrefois. Là on observe scrupuleusement le dimanche, le Carême et les Quatre-Temps; on conserve au fond du cœur un attachement respectueux pour les princes héréditaires ; on se lève au point du jour ; on ferme les portes à la nuit : tout y rappelle une autre âge ; et telle est l'influence des mœurs sur la constitution humaine, que les habitants de cette rue atteignent souvent plus d'un siècle sans éprouver le cortège d'infirmités qui accompagne la vieillesse.

Or, à l'époque où se passent nos événements ,

(1) Poète nantais qui fleurissait au 15^e siècle.

l'aspect de Nantes étant à peu près le même que celui de ce quartier, la description que nous venons d'en donner nous dispense de plus longs détails au sujet de la vieille cité.

Autant le tumulte était grand sur le port aux environs du Bouffay et du château de la Tour-Neuve, autant la partie opposée de la ville était déserte et silencieuse. Le quartier marchand, comprenant les rues de la Guesnerie, de Sauvetout et du Grand-Hérault, les ruelles avoisinantes et celles du Marais, sans cesse retentissantes, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, du marteau des artisans forgeant le fer et les autres métaux, était plongé dans un silence inhabituel. Les étalages étaient rentrés, les boutiques fermées : on eût été fondé à croire que quelque affreuse catastrophe avait frappé les habitants de ce quartier solitaire, si parfois des têtes de femmes n'eussent apparu aux croisées, écoutant d'un air inquiet la voix mugissante de l'émeute, répétée vague et incertaine par l'écho. Quelques chiens, tapis contre leurs portes, à l'abri des vastes auvents, exprimaient à leur manière la

crainte et l'étonnement dont ils étaient saisis , par des jappements interrompus ou de sinistres hurlements , toutes les fois que leur ouïe subtile surprenait dans les vibrations de l'air des sons humains éloignés.

Le bas de la rue de la Guesnerie , débouchant au carrefour Saint-Nicolas , en face la chapelle des templiers , contenait plusieurs hôtels habités par des gentilshommes attachés à la cour ducale. C'étaient simplement d'étroits pignons de bois à deux fenêtres de façade , avec une cour à l'intérieur et un préau sur le bord de la rivière d'Erdre. L'autre côté de la rue était occupé par plusieurs boutiques de belle apparence , parmi lesquelles figurait en première ligne celle de Donatien Galibert. Un peu plus loin , des pots et des assiettes d'étain suspendus par des ficelles au toit d'un immense auvent annonçaient la résidence de maître Hilarion Moricet, le marchand potier d'étain.

L'hôtel qui regardait la maison de Galibert appartenait au sire de Beauvais, voyer du duc de Bretagne. Là aussi habitait la pauvre Gene-

vrette , passant tristement des jours ennuyés , loin des personnes qu'elle chérissait au Conquet , loin de cette chère petite ville , où s'était épanouie sa vie.

Elle était seule dans une vaste chambre somptueusement décorée , les coudes appuyés sur le bord de la croisée , les yeux fixés dans la rue comme une personne dont l'esprit a fait divorce avec le corps. Sans doute son imagination la transportait dans l'arrière-boutique de son vieux père Lecornel , auprès de son cher Jeannic. Sa mise recherchée était de nature à faire ressortir ses charmes , et cependant , malgré ces éclatantes parures , sa beauté paraissait moins attrayante que sous son cor-bros de blanchet : car le chagrin avait amaigri ses traits , et les couleurs rosées qui brillaient naguère sur ses joues étaient complètement effacées.

Durant la traversée , Creff-Jawn avait recommandé à sa fille d'oublier son genre de vie passée , son langage et ses manières , pour prendre un ton plus convenable à son rang et à la noble société qu'elle était destinée à voir. Mais l'ex-

pirate, sentant son incapacité dans l'éducation d'une jeune fille, avait confié celle de Genevrette aux soins de la dame de Beauvais, dont la maison était le rendez-vous de la noblesse la mieux apprise : aussi la jeune fille, dont l'amour-propre souffrait de se sentir inférieure aux personnes qu'elle fréquentait, acquit promptement dans ces réunions recherchées les formes et le langage de sa nouvelle position.

Tandis que Genevrette était pensive à la croisée, la porte de la chambre s'ouvrit, et son père s'approcha d'elle. Mais le recueillement où elle était plongée ne lui permit pas de l'entendre. Il lui toucha légèrement le bras, en l'appelant du nom d'Amice : c'était celui qu'elle portait depuis son départ du Conquet.

« Qui peut donc, dans la rue, vous captiver à ce point ? »

Il jeta dehors un coup-d'œil inquiet, et s'assit après à quelques pas de la fenêtre. Creff-Jawn paraissait travaillé de quelque pensée profonde ; sous son calme emprunté on découvrait aisément une agitation extrême.

Genevrette n'ayant pas répondu :

« Que regardiez-vous si attentivement quand je suis entré ? reprit-il.

— Rien !

— Rien cache un sens fort étendu. On peut observer plusieurs choses à la fois, et répondre, sans mentir, que l'on ne regarde rien. C'est un moyen d'éluder une question embarrassante.

— La vôtre était naturelle , et je n'ai aucune raison d'y répondre indirectement.

— Je le crois. — Au reste , cette question m'est dictée par l'amitié que je vous porte. Je n'ignore pas qu'une jeune fille de votre âge cherche volontiers des sujets de distraction , et j'apprendrais avec plaisir que vous en eussiez trouvé. »

Genevrette secoua tristement la tête , des larmes roulèrent dans ses yeux.

« J'ai cru m'apercevoir , ma fille , reprit Creff-Jawn , que jusqu'à ce jour mes efforts pour vous distraire ont été infructueux ; que vous paraissiez vous déplaire dans cette maison, où je vous avais placée dans l'espoir de vous

divertir, et que vous nourrissez une sorte d'antipathie contre nos hôtes et leurs amis. »

Genevrette, extrêmement surprise de ce ton affectueux que le pirate employait à son égard pour la première fois, répondit d'un air pénétré :

« Je suis reconnaissante, messire, de l'intérêt que vous me témoignez ; et c'est, je crois, m'en rendre digne que de vous parler avec franchise. — Il est vrai qu'un chagrin profond m'accompagne constamment au sein des plaisirs et des plus brillantes assemblées : telle est la source de mon ennui et de mon dégoût pour le monde. Mais ce serait bien mal reconnaître les procédés délicats de nos hôtes que de ne pas leur accorder, sinon une affection bien vive, du moins toute ma gratitude. »

Le pirate eût désiré continuer le ton bienveillant qu'il avait assez bien joué ; mais, ce déguisement lui coûtant trop d'efforts, il dit de sa voix naturelle :

« Je suis aise de vous trouver aussi bien disposée à prendre congé de la famille de Beauvais. — Nous partirons demain.

— M'est-il permis de vous demander le but de notre voyage ?

— Je l'ignore moi-même , » dit-il brusquement.

Puis il continua avec plus d'aménité.

« Vous savez , Amice , que notre ordre est en butte à des persécutions dont l'injustice égale à peine la cruauté. J'espère me soustraire au supplice ; mais il est indispensable que je me tienne à l'écart , pendant que des amis puissants intercéderont en ma faveur. — Dans ce moment les commissaires du roi de France arrivent à Nantes pour apposer les scellés sur nos richesses ; mais ils viennent trop tard : j'ai sauvé d'assez fortes sommes pour apaiser mes juges et acheter un château. Après cela , quand nous serons établis dans une résidence digne de nous , vous en serez la dame , Amice , et vous recevrez l'époux que j'aurai choisi pour vous. »

En achevant , il quitta la chambre , après lui avoir ordonné de faire ses préparatifs de départ pour le lendemain matin.

C'était la première fois , depuis leur départ

du Conquet, que Genevrette l'entendait s'expliquer aussi ouvertement. Elle avait conservé jusque alors une lueur de cet espoir vivace qui survit à l'infortune et brave les plus cruels revers ; mais toutes les illusions qu'elle s'était plu à nourrir s'évanouirent soudain : car elle connaissait assez le caractère de son père pour savoir ce que valait, dans sa bouche, une pareille déclaration.

Dans un état douloureux d'abattement, elle se jeta tout habillée sur son lit, pour y pleurer en liberté. Mais, à peine était-elle couchée depuis quelques minutes, que la voix de son père, parlant dans la pièce voisine, vint glacer ses larmes et répandre sur ses joues la pâleur terne de la mort.

« Qu'ai-je entendu ! » dit-elle en se soulevant atterrée..

Elle posa son oreille contre la cloison, et retint sa respiration, écoutant d'un air d'anxiété profonde les ordres que donnait Creff-Jawn à un nègre muet, qu'il avait amené de la Palestine. Quelques instants s'écoulèrent ; puis la

voix se tut , et Genevrette se rejeta en arrière , l'horreur peinte sur la figure.

« Oh mon Dieu ! se peut-il ? murmura-t-elle. Ce nom , la description qu'il en a faite... Est-ce bien Budic-Mur , le frère de mon Jeannic , qu'il lui commande... ? Et cet homme est mon père ! — Oh mon Dieu , conseillez-moi ! » continuait-elle en cachant sa tête dans ses mains.

Une demi-heure après , Genevrette , enveloppée dans un caraboussen-bras , sortit furtivement de l'hôtel de Beauvais.

D'un pied léger elle descendit la rue , entra dans celle du Bois-Tortu , et longea les hautes murailles de la chapelle des templiers ; puis , continuant sa course , elle traversa la prairie Nian , pour gagner les bords de la Loire. Alors , indécise , elle s'arrêta , et regarda autour d'elle : les rues étaient désertes et silencieuses. Cette solitude l'effraya , et pourtant elle redoutait de voir approcher quelqu'un : car , ayant entendu des pas pesants derrière elle , la pauvre enfant se sauva.

En quittant la maison , Genevrette était cou-

rageuse et résolue ; mais la nouveauté de cette situation , les ténèbres qui l'entouraient , et les idées superstitieuses dont son enfance avait été nourrie , ne tardèrent pas à faire évanouir son courage d'emprunt.

Cependant elle était décidée à tout braver pour accomplir sa généreuse résolution. Elle voulait parcourir les rues de Nantes , espérant trouver Budic-Mur et l'avertir du danger qui le menaçait. Elle ne s'aveuglait pas sur la hardiesse peut-être inconsidérée de sa démarche : car , dans ce temps , les rues d'une ville étaient moins sûres que les grands chemins , qui eux-mêmes ne l'étaient guère ; et Genevrette avait souvent entendu conter les exploits nocturnes des jeunes seigneurs. Mais le motif qui la guidait était assez puissant pour qu'elle oubliât ces considérations toutes personnelles. Aussi , reprimant ses terreurs , elle continua courageusement d'avancer , errant au hasard dans le dédale de rues étroites et de passages qui formaient alors l'intérieur d'une cité étreinte et resserrée dans sa triple enceinte de fortifications.

L'émeute réunissant sur un même point tous les habitants, Genevrette parcourait la ville depuis long-temps sans avoir fait aucune rencontre, lorsqu'au bout d'une rue elle aperçut un homme arrêté. La peur s'instilla dans son âme, et, ralentissant sa marche, elle se glissa le long des maisons, observant cet individu autant que l'obscurité le lui permettait. Quelle fut sa terreur lorsqu'en se rapprochant, elle reconnut le nègre muet de son père ! Redoutant d'en être aperçue, Genevrette retourna promptement sur ses pas et choisit une autre rue. Mais, après avoir marché pendant quelque temps, elle se retrouva au même carrefour, face à face avec le nègre. Un rayon de lumière parti d'une maison voisine donnait sur sa face d'ébène, où brillaient les prunelles blanches de ses yeux. D'abord Genevrette voulut fuir; mais le nègre l'avait remarquée. Payant d'audace, elle s'entoura de son caraboussen-bras, et passa bravement devant lui.

Quand elle fut à quelque distance, ayant regardé derrière elle, elle vit encore cet être ef-

frayant debout à la même place, immobile comme une statue.

« Sans doute qu'il l'attend, pensa-t-elle. Peut-être Budic-Mur doit-il passer dans ce quartier. Si je restais ici ? »

Elle s'appuya contre les panneaux d'une boutique, à l'ombre sous un vaste auvent. Tout essouffée, et l'âme en proie à des émotions pénibles, la jeune fille, n'étant plus soutenue par l'agitation de sa course, sentit un frisson de glace parcourir ses membres et gagner son cœur défaillant. Habitée aux douces vertus du digne Claude, pénétrée de bonne heure des préceptes évangéliques, elle trouvait affreux de devoir le jour à un homme aussi pervers; les paroles sinistres qu'elle avait entendues lui tintaient dans les oreilles; il lui semblait qu'elle était responsable des crimes de son père, qu'elle devait en partager l'opprobre, et qu'à son front innocent serait désormais attaché le signe de réprobation qui stigmatise les meurtriers.

Genevrette fut tout à coup tirée de ces pensées par des éclats de voix sortis d'une ruelle

voisine ; et au même instant plusieurs hommes pris de vin approchèrent d'elle en chantant. Tapie dans l'angle le plus obscur de la boutique , elle espérait rester inaperçue ; mais un des ivrognes , qui marchait en louvoyant et courait des bordées des deux côtés de la rue , comme un navire qui remonte une rivière avec le vent contraire , vint heurter la muraille près d'elle.

« Vertudieu ! s'écria-t-il , approchez çà , compagnons : la sainte Trinité nous envoie une fille amoureuse pour compléter la soirée. »

Genevrette, se voyant découverte, passa comme un trait au milieu des ivrognes, et s'enfuit avec toute la rapidité que ses jambes purent lui fournir.

« Vertudieu , elle a passé comme un follet , comme un vent dans une vessie, comme un flocon....

— Tais-toi , interrompit le second ivrogne : il faut courir après elle.

—Oui, courons, dit un autre , plus solide que

ses camarades : le plus tôt rendu sera le premier servi. »

Depuis long-temps Genevrette, égarée dans les ruelles tortueuse de la cité, fuyait au hasard, entendant toujours derrière elle les pas pesants de l'ivrogne. Quelquefois il l'appelait, employant tour à tour les prières ou les menaces pour l'engager à s'arrêter ; mais Genevrette essayait de courir plus fort quand la voix épaisse de l'ivrogne parvenait à son oreille.

Elle avait parcouru ainsi la place des Changes ; la rue de l'Echellerie—actuellement rue des Carmes — semée de flaques d'eau croupissante ; le pont des Petits-Murs, lieu isolé, propre à commettre tous les crimes ; elle avait passé devant la tour de l'Erdre et celle du Haut-le-Pied, pour rentrer en ville par la porte de Sauve-Tout ; elle avait descendu la rue du même nom, aujourd'hui de la Boucherie, roide et escarpée, pareille à une montagne russe ; enfin elle se trouvait dans un endroit désert, ayant devant elle un cimetière, et à côté le noir carré de l'église de Saint-Nicolas.

Essoufflée, inondée de sueur, et sentant ses forces manquer, elle souhaitait ardemment de rencontrer quelqu'un : quand c'eût été même le nègre muet de son pere, elle l'aurait accueilli, remercié comme un libérateur. Mais le silence et la solitude régnaient partout aux alentours ; il n'y avait que de froides pierres et la voûte sombre du ciel qui fussent témoins de son péril.

« Madeleine, m'entends - tu ? cria l'ivrogne. Ah ! mijaurée, surnoise, pimbêche ! tu vas la danser tout à l'heure ; je t'apprendrai ce qu'il en coûte pour se moquer ainsi de moi. »

Et, sans paraître éprouver la moindre lassitude, il continuait toujours à la poursuivre du même train, comme une machine qui obéit au mouvement de rotation qui lui a été imprimé.

C'en était fait, Genevrette, accablée de fatigue, allait tomber en son pouvoir, quand une rencontre inattendue, que nous rapporterons dans le chapitre suivant, vint changer sa situation.



XXX.

Cependant l'émeute s'était portée en dehors de la ville, entre les calvaires de la Motte-Saint-André, et de la Motte-Saint-Pierre , où passait la route de Paris.

Budic-Mur, lassé de parcourir infructueusement les rues étroites et sinueuses de Nantes, qui offraient l'aspect d'une ville abandonnée, se

laissa guider par la voix mugissante de l'émeute sur le lieu où elle se tenait. Elle était arrivée à l'apogée de sa force.

Les commissaires de Philippe, mécontents des entraves qu'ils éprouvaient dans l'accomplissement d'une mission qui devait leur être très lucrative, insistaient pour obtenir l'entrée de la ville, employant pour désarmer la résolution des Nantais l'éloquence du raisonnement et la puissance des menaces. Mais deux raisons également fortes s'opposaient à leurs succès : d'abord les Nantais croyaient l'honneur de leur ville intéressé à l'expulsion des envoyés du roi de France ; ensuite c'était assez qu'ils eussent résolu de les exclure pour persister malgré tout dans cette résolution, tant le caractère d'obstination bretonne était développé chez eux.

Lorsque Budic-Mur arriva, les cris unanimes de la foule couvraient la voix des commissaires ; et déjà nombre de Nantais, ne trouvant plus un épanchement suffisant à leur colère dans des vociférations, empruntaient des argu-

ments plus expressifs, tels que de la boue et des pierres.

Budic-Mur, désespérant de rencontrer Creff-Jawn dans cette foule, et désirant prendre sur lui des renseignements, s'avança vers un bourgeois qui se retirait de l'émeute en s'appuyant difficilement sur un pied.

« Vous paraissez fatigué, messire, dit Budic-Mur : permettez-moi de vous offrir mon bras. »

Celui-ci le considéra quelques instants d'un air où la méfiance se mêlait à l'étonnement ; mais, promptement rassuré par la physionomie de ce bienveillant étranger, il répondit d'une voix enrouée, annonçant la part active qu'il avait prise à l'émeute :

« Mais, de par Dieu et saint Clément ! ce n'est pas de refus, messire : votre bras m'arrive à propos, car les lourdauds de mariniers m'ont aplati le pied comme une assiette d'étain usée. »

Il s'accrocha à Budic-Mur, et, s'appuyant sans façon comme il l'eût fait sur une béquille :

« Ouf! Votre complaisance est d'autant plus méritoire que vous m'avez prévenu. J'étais, ma foi, dans la position d'un homme qui a égaré son moule quand le métal est fondu. — Ce n'est pas une petite affaire, non, de par Dieu et saint Clément! la consommation va son train, et, si l'on diffère un moment, tout s'évapore en fumée. — Votre seigneurie m'excusera de lui parler de la partie. Je voulais lui demander si elle connaît son serviteur.

— Sans doute! répondit Budic-Mur : je sais que vous êtes un des plus dignes bourgeois de Nantes, et le plus jaloux, peut-être, de soutenir la glorieuse réputation que se sont acquise les Nantais.

— Vous êtes trop poli, messire. — Il est bien vrai que je suis un vrai Nantais, portant la tête près du bonnet. Oh! j'ai la réputation d'être bouillant comme mes métaux. — Peut-être seriez-vous flatté de connaître le nom et l'état de votre serviteur?

— Si je ne me trompe, vous êtes Hilarion Moricet.

— Précisément, Hilarion Moricet, le potier d'étain, renommé dans toute le Bretagne pour l'éclat de ses métaux, la rondeur de ses assiettes, la justesse de ses mesures et le fini de ses seringues. — Oui, de par Dieu et saint Clément ! j'ai porté cet instrument au plus haut point de perfection, et j'espère d'un jour à l'autre que mon très saint père le pape me commandera un envoi. »

Après un moment de silence, Budic-Mur reprit :

« Vous connaissez sans doute le sire de Mont-Bize, prieur de la commanderie. Est-il actuellement à Nantes ?

— Quand le cerf entend la chasse, il ne demeure pas au gîte. Depuis tantôt un mois tous les chevaliers de la commanderie se sont dispersés, et il ne reste aujourd'hui que quelques frères servants, à la garde du prieuré.

— Vous croyez que le prieur est parti ? Je pensais l'avoir reconnu.

— Votre seigneurie s'est trompée. Le sire de Mont-Bize a su mettre un intervalle raisonna-

ble entre les émissaires du roi et sa révéree personne. — Ah ! par exemple , son diable de nègre est resté. C'est vraiment une pièce curieuse, et... et peu rassurante , ma foi ! Figurez-vous que la peau de ce mécréant est noire comme la plus belle suie. C'est grand , fort , puant ; ça vous a des lèvres aussi grosses que les babines d'un boule-dogue , et des yeux blancs qui font peur. Mais le plus drôle , c'est que ça ne peut parler, ni chanter, ni aboyer, ni siffler ; c'est silencieux comme une pierre... — Eh mais ! Dieu et saint Clément m'assistent ! le voilà justement là-bas... »

Budic-Mur sentit son compagnon trembler et s'appuyer plus fortement sur son bras. Le digne bourgeois paraissait très peu charmé de cette rencontre inattendue.

« Par la Vierge immaculée ! reprit-il , Hilarion Moricet n'est pas poltron , tant s'en faut : on me reproche au contraire trop de hardiesse pour mon âge ; mais à chaque mesure sa toise. Je ne voudrais pas pour un millier pesant d'é-tain me rencontrer face à face et seul à seul

pendant la nuit avec un pareil moricaud. — Regardez-le, mon beau seigneur : que diable fait-il dans ce coin , immobile comme un gibet ? »

Budic-Mur ne répondit pas. La présence à Nantes du nègre de Creff-Jawn eût détruit tous ses doutes , en admettant qu'il lui en fût resté sur l'identité du prieur avec l'homme à la robe rouge.

« Si je l'interrogeais , dit-il , peut-être pourrait-il m'apprendre la retraite de son maître.

— Gardez-vous-en bien , messire ! s'écria Moricet, tremblant à la seule idée de voir briller pendant la nuit les blanches prunelles de l'Africain.

— Et pourquoi ? La couleur de sa peau n'a rien de si effrayant. Supposez un homme barbouillé de suie.

— C'est ce que je dis quelquefois à mes pratiques quand un objet diffère un peu de la commande : Supposez que ces petits plats sont grands, que cette mesure tient trois hémines. Mais, on a beau dire et beau faire, le setier ne reste pas moins setier, et ce nègre-là moricaud. — Ainsi

croyez-moi, messire, ne trempez pas par vaillance votre main dans l'étain fondu.

— Mais je n'en ai aucune envie, répliqua Budic-Mur avec impatience : je veux parler à cet homme.

— Que sert, s'il ne peut vous répondre ? Ne vous ai-je pas dit qu'il était muet ? — Et de par Dieu et saint Clément ! continua maître Moricet avec tous les signes d'une profonde terreur, il s'est évaporé comme un feu follet dans la nuit. Le moricaud n'est plus là. »

Arrivés à peu de distance de leur destination, ils passaient l'Erdre sur un pont. Le potier d'étain se serra en tremblant contre son guide.

L'obscurité était complète ; le vent du soir chassait les brumes marécageuses qui s'élevaient de la rivière en distillant une rosée froide et humide. Aux éclats mourants de l'émeute, répétés par les nombreux échos de l'Erdre, se mêlait le bruit continu de l'eau battant sur les arches du pont.

Budic-Mur pensa que ce lieu désert et triste

causait l'effroi d'Hilarion. Trop fortement préoccupé pour tourner en dérision la frayeur du bourgeois, il n'essaya pas non plus de le rassurer, croyant faire assez en le conduisant sain et sauf à la porte de sa maison. Le silence de son compagnon contrariait évidemment le potier d'étain ; et il ne lui suffisait pas de sentir un cœur d'homme battre sous sa main, de s'appuyer à l'aise sur un bras complaisant : il eût désiré entendre une voix amie dominer dans ses oreilles le murmure de la rivière et ces bruits étranges et sans nom qui planent le soir dans une cité. Cependant il n'osait pas le premier rompre le silence ; il craignait qu'une voix étrangère ne répondît à sa voix : car il croyait entendre des pas légers derrière lui ; il croyait voir une ombre tourner autour d'eux, fuir à leur approche, puis les attendre au passage, disparaître dans la brume et se montrer tout à coup.

« Dieu et saint Clément m'assitent ! c'est bien visible et bien distinct ! *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis.* »

Ils s'avancèrent jusqu'au milieu du pont.

Moricet apercevait toujours l'ombre voltiger autour d'eux comme un démon qui dresse ses embûches maudites. Budic-Mur ne voyait rien : il fallait le guet de la peur pour distinguer quelque chose à travers ces épaisses ténèbres.

« Messire , au nom de Dieu ! dit le bourgeois d'une voix éteinte , regardez s'il vous plaît l'angle de la maison qu'habite Julien l'aubergiste.

— Dites-moi d'abord où est située cette maison ?

— Là , là , devant nous , à droite. — Dieu et saint Clément nous protègent ! ne voyez-vous pas quelqu'un auprès de ce gros pilier ? »

Le potier d'étain se cramponna de toutes ses forces au bras de son compagnon. Ses dents claquaient avec bruit.

« La peur vous trouble la vue , dit Budic-Mur impatienté ; je ne vois rien , homme ni pilier , rien que cette nuit épaisse , digne du royaume infernal. »

Ils firent encore quelques pas. Budic-Mur traînait le bourgeois , dont les jambes défaillantes se dérobaient sous lui. Tout à coup celui-ci s'arrêta.

« Messire, écoutez, » murmura-t-il d'une voix creuse.

On entendait à peu de distance des pas lourds sur le pavé. Une ombre légère passa rapidement auprès d'eux.

« Avez-vous vu ? » begaya Moricet.

Budic-Mur se détourna, il regarda attentivement à l'entour ; mais l'obscurité ensevelissait sous ses voiles l'ombre qu'il avait entrevue. Le bruit de pas se rapprochait : c'étaient ceux d'une personne qui paraissait courir en tombant d'un pied sur l'autre à des intervalles égaux. Ces sons, que répétait l'écho, ressemblaient à ceux produits par les palettes d'un moulin au fond d'un vallon solitaire.

« Qui va là ? » s'écria Budic-Mur.

— N'avancez pas, de par Dieu et saint Clément ! ou je vais vous mouler un poing chrétien sur la face, » ajouta le potier d'étain, dont la voix, grossie par la peur, avait un son effrayant.

Les pas s'arrêtèrent un moment ; puis ils changèrent de direction, et bientôt on ne les

entendit plus. Mais un motif plus puissant de terreur s'était emparé du bourgeois. Son ouïe subtile, fortement surexcitée, surprenait des sons étrangers aux clameurs qui vibraient dans l'air et au frémissement de l'eau qui s'agitait sous leurs pieds.

« Messire , entendez-vous ?... »

— Je n'entends rien ; marchons , dit Budic-Mur en l'entraînant.

— Il y a quelqu'un derrière nous. — Tenez , messire , continua-t-il à voix basse , regardez à droite : ne voyez-vous pas ? — Eh ! bon Jésus ! en voici autant à gauche !

— Quoi ? dit Budic - Mur , qui avait cru apercevoir un objet informe se mouvoir dans l'obscurité.

— Quoi ? eh bien ! des esprits , puisque ça n'a pas de corps. — Miséricorde ! mon Dieu ! il y en a un de chaque côté du parapet. »

En ce moment une voix douce , pareille aux soupirs des anges , fit entendre distinctement ces paroles :

« Prenez garde , vos jours sont menacés ! »

Budic-Mur tressaillit, son cœur palpita vivement ; mais , reprenant presque aussitôt sa présence d'esprit, il s'avança du côté d'où venait la voix.

« Le danger est derrière vous, » reprit-on de nouveau.

Budic-Mur, de plus en plus surpris , voulut s'élancer en avant ; mais son pied rencontra une pierre , et l'ombre glissa dans la nuit.

« L'autre esprit vous suit , balbutia Moricet. Vierge Marie ! protégez le fils de ma mère. »

Il voulut adresser une prière à son patron ; mais Budic-Mur jeta un cri perçant. Le digne bourgeois, oubliant son effroi , courut à son compagnon ; il le prit au corps , et sentit un liquide chaud sous sa main.

« Qu'avez-vous , mon bon seigneur ?

— Je suis blessé , balbutia Budic-Mur. Ce n'est rien... : un coup de dague dans... la... poitrine. »

Hilarion Moricet s'attendait à cette réponse. De ses faibles bras il entourait la taille athlétique de Budic.

« Appuyez sans crainte , laissez-vous porter sur moi : je suis encore vigoureux.

— Et moi aussi, mon digne ami ; je marcherai bien... — Veuillez me conduire chez Donatien Galibert.

— Vos jambes fléchissent : ne ménagez pas Hilarion ; mon pied ne me fait plus mal.

— Je n'ai pas besoin d'appui : ce n'est pas la première fois que je vois couler mon sang. »

Sa tête défaillante tomba sur l'épaule du bourgeois. Trop faible pour supporter le corps pesant de Budic-Mur, Hilarion Moricet le fit doucement couler à terre.

« Par Dieu et saint Clément ! dit-il, si j'avais pu prévoir que cette ombre fût un vivant, je l'aurais vertement traitée. — C'est la seconde fois que ma terreur des esprits est cause d'un funeste événement. — Plomb et métaux ! je parierais sur mon âme que ce chien de moricaud n'est pas blanc dans cette affaire. »

Tout en parlant, maître Hilarion Moricet, qui n'était réellement trembleur que vis-à-vis les esprits, attaquait à coups de pierre les portes

des maisons voisines pour réveiller les habitants. Par bonheur, l'émeute finissant sur ces entrefaites, des groupes de citoyens regagnaient à la hâte leurs logis, et le potier d'étain trouva l'aide nécessaire pour transporter Budic-Mur.

La lumière qui sortait à travers le vitrage de la boutique de Donatien Galibert annonçait qu'il n'était pas encore couché. Maître Moricet frappa plusieurs coups violents, et Donatien vint lui-même ouvrir la porte.

« Bonsoir, voisin ! dit Moricet. Un noble seigneur vient d'être blessé près de moi ; il m'a demandé d'être transporté ici : que sa volonté soit faite. — J'aurais pourtant bien désiré lui céder ma chambre et mon lit.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? — Le connaissez-vous, mon voisin ? — Enfin, puisqu'il est blessé... »

En achevant il prit une lampe et sortit dans la rue avec Moricet.

« Ne vous gênez pas, mon voisin. Si je vous amène ce seigneur, c'est qu'il me l'a comman-

dé ; sans cela Hilarion Moricet se fût estimé bien heureux de conduire dans sa maison ce noble et bon chevalier. »

Maître Galibert , s'étant avancé au-devant de Budic-Mur, à demi couché sur les bras de deux artisans :

« Le malheureux perd tout son sang ; il s'en va mourir chez moi. — Voyons sa figure : c'est sans doute une de mes pratiques. »

Il dirigea sur la face du blessé la lueur agitée de sa lampe.

« Est-il possible , mon Dieu ! s'écria le digne bourgeois ; est-ce bien vous, mon noble sire, mon généreux sauveur ? messire Budic-Mur, est-ce bien vous ? et dans quel état , Vierge sainte !

— Vous le voyez , compère , répondit Budic-Mur d'une voix éteinte. Pardonnez-moi l'embarras que je vais vous causer ; mais vous m'aviez fait promettre...

— Ne parlez pas de ça , interrompit Galibert : au prix de ma fortune , je voudrais pouvoir vous sauver... C'est le moins que je puisse faire

pour la vie que je vous dois. — Ma nièce !
garçons ! accourez tous.

— Je vais chercher un mire , » dit Moricet ,
retrouvant ses jambes de vingt ans , le bon
vieux potier d'étain.





XXXI.

Plusieurs mois s'étaient passés depuis la disparition de Genevrette du Conquet. Cet événement , inexplicable pour la totalité des habitants , occupait encore les esprits : car , dans une petite ville , où la monotonie de la vie est rarement troublée , on exploite précieusement tout ce qui est de nature à piquer la curiosité ou à fournir un aliment aux conversations.

Toutes les perquisitions qu'on avait faites étant demeurées sans résultat, les opinions se partagèrent. La masse, toujours éminemment crédule, amie du merveilleux et cherchant un côté surnaturel même dans les choses les plus simples, expliqua de cette manière la disparition de Genevrette; tandis que la saine partie de la population, et conséquemment une très minime fraction du tout, pensa que la barque étrangère qu'on avait vue la veille au soir à la hauteur de la pointe de Ker-Morvan était partie pendant la nuit avec la jeune fille à son bord. Du reste les partisans de cette version ne pouvaient attribuer aucun motif plausible à cet enlèvement, ni expliquer les moyens employés pour l'effectuer si secrètement.

Depuis le jour où Lecornel avait été si cruellement séparé de son enfant d'adoption, le pauvre vieux n'avait pas quitté sa demeure. Accablé sous le poids de ses chagrins, ne trouvant plus rien à aimer, rien qui l'attachât à la vie, il appelait la mort à son aide, et devait, selon toute apparence, la voir promptement

arriver : car le petit nombre de personnes admises à le visiter assuraient qu'il était méconnaissable, et que ces quelques mois avaient produit de plus effrayants ravages qu'un nombre double d'années.

La baronne avait fait venir Jeannic dans son château. Ils passaient ensemble la plus grande partie des journées, et c'était pour le cœur affligé de cette malheureuse mère une secrète consolation de trouver quelqu'un qui lui parlât de sa fille, quelqu'un avec qui elle pût déplorer sa perte, en cachant sous les témoignages d'une bienveillance affectueuse la douleur secrète d'une mère réduite à chercher un prétexte pour pleurer sur son enfant.

Telle était la position des principaux personnages que nous avons laissés au Conquet.

C'était un dimanche; le soleil se levait brillant, et tous les habitants saluaient d'un regard de bonheur le beau temps qui se préparait. On remarquait dans la mise des jeunes filles plus de recherche que de coutume. Les cor-bros, soigneusement brossés, dessinaient des tailles

gentilles ; les jupons, lustrés et plissés, laissaient voir des jambes arrondies couvertes de bas bien tirés ; les bonnets étaient placés avec une symétrie friponne ; enfin la figure, aussi bien que les habits, décelaient une coquetterie inhabituelle. Les vieillards et les matrones, entraînés par la force de l'exemple, s'étaient eux-mêmes requinqués, et nombre de personnes marquantes avaient tiré des armoires les vêtements destinés à la noce de Genevrette pour les étrenner ce jour-là. Voici pourquoi :

A la grand'messe du jour devait assister un noble homme, propriétaire du château de Plouriorech en Plougouvelen, des terres et des droits seigneuriaux qui en dépendaient.

Ce seigneur, inconnu des habitants du Conquet, avait pris possession depuis quelques jours de cet antique manoir, qu'on avait soigneusement réparé et meublé avant son arrivée. Cet incident avait jeté dans les esprits une étonnante fermentation. — A quel titre possédait-il ce château, depuis long-temps abandonné ? — S'en était-il rendu acquéreur ? — Qui

était-il ? d'où venait-il ? — Quels étaient sa tournure , sa famille, son nom ? — Toutes questions demeurées sans réponses , problèmes insolubles , pour la solution d'une partie desquels on attendait le moment de son arrivée , et pour les autres les confidences de ses gens.

Or, le seigneur devant venir ce jour-là, c'était un émoi général , et , dès le lever de l'aurore , des vedettes avaient été envoyées sur la route de Plougouelen , afin qu'on ne fût pas surpris par une trop brusque arrivée. Mais inutile précaution : l'heure s'avancait , et déjà les premiers sons de la cloche avaient appelé les fidèles à l'église , que le seigneur attendu était encore à venir.

Cependant le recteur, dans la sacristie , entouré de ses acolytes , était en proie à une cruelle perplexité.

L'église était pleine, comblée ; le quart d'heure de grâce passé lequel il n'était plus permis de retarder la messe sans de graves motifs venait de s'écouler, et le seigneur n'arrivait pas. D'un côté plaidait le devoir, et de l'autre l'in-

térêt ; la crainte de déplaire à Dieu , et celle de déplaire au noble homme ; l'estomac du recteur plaidait contre le retard , et l'intérêt plaidait pour.

« Saint-Esprit, prenez pitié de ma peine, » dit Pab-Gildas à haute voix. »

Trois soupirs, annonçant une vive sympathie à la perplexité du recteur, furent poussés sur trois tons différents par les deux chantres et par le sacristain, qui cumulait cette fonction avec l'état de voilier.

« Que faire, mon Dieu ! que faire ? » reprit Pab-Gildas d'un ton larmoyant ; que me conseillez-vous , mes fils ?

— Le cas est embarrassant , dit le premier chantre , qui joignait à ces fonctions hebdomadaires le métier de forgeron.

— Très embarrassant, reprit l'autre, chantre par honneur et charpentier de profession.

— Fort embarrassant , ajouta le sacristain.

— Ave Maria ! fort embarrassant , compères, dit de son ton niais et moqueur l'idiot bedeau, occupé à disperser avec sa masse les mou-

ches qui voltigeaient en rond au milieu de la sacristie.

— Entendez-vous ces murmures? reprit le recteur : on s'ennuie d'attendre là-bas.

— Si mon père y consent, je vais sonner à toutes volées, dit le sacristain : le son des cloches est distrayant, car chacun les fait parler à sa guise. — Les jeunes filles entendent qu'elles seront mariées dans l'année, les ivrognes que les vendanges seront bonnes, et les vieillards qu'ils vivront encore long-temps.

— Quand on est ainsi occupé, le temps passe vite en effet, observa Pab-Gildas. Que pensez-vous de cette proposition, vous autres ?

— Avec votre permission, répondit le charpentier-chantre, je trouve excellente l'idée de notre confrère; mais il est impossible de la mettre à exécution. — Les saints canons sont précis.

— L'intention fait le délit, murmura Pab-Gildas.

— Je proposerai d'entonner le bel hymne *Dixit Dominus Domino meo*, dit le chantre-for-

geron : ce sera à valoir sur les vêpres de ce soir.

— Les saints canons sont précis , s'écria le sacristain. Les rituels défendent positivement tout amalgame de prières, et je ne sache aucun article qui limite le son des cloches. — Mon idée était bien meilleure.

—Possible, dit le recteur ; mais, pour éviter toute discussion entre vous, aucune des deux ne prévaudra. — Suivez-moi. »

Et Pab-Gildas entra d'un pas assuré dans l'église , précédé du respectable bedeau , et suivi de ses acolytes, portant les objets nécessaires à la célébration du saint sacrifice.

A la vue du recteur, l'agitation qui régnait dans le saint lieu s'apaisa soudain , et quelques fidèles, devançant le signal qui devait être donné par la clochette du sacristain , s'agenouillèrent sur la paille fraîche qui jonchait les dalles de pierre. Mais , au lieu de l'*Introibo ad altare Dei* impatiemment attendu , Pab-Gilbas, tournant le dos à l'autel, se préparait à adresser une allocution de circonstance à ses paroissiens, quand il en fut dispensé fort à propos.

« Le voilà, le voilà , » dit une voix à l'extérieur.

Quatre hommes d'armes, vêtus de toutes pièces, casque en tête et la lance au poing, se présentèrent d'abord pour frayer le passage ; puis vint le noble homme, tenant une femme par la main, suivi de deux pages portant un missel et un carreau de velours, d'un grand nègre africain, et de deux chiens de Tartarie, dont l'espèce avait été apportée de la Palestine par saint Louis.

Nous essaierions vainement de décrire l'étonnement que cette arrivée occasiona dans l'église. Il nous suffira de dire que le recteur était parvenu au Graduel de la messe avant que les fidèles eussent réussi à s'armer du recueillement convenable, et que Pab-Gildas lui-même mettait une lenteur inaccoutumée à prononcer à la face des fidèles le *Dominus vobiscum*, que le sacristain ne faisait pas suivre aussi promptement que d'ordinaire du *Et cum spiritu tuo*.

Cependant quelques vieilles femmes agenouillées non loin du sire de Plouriorech commençaient à se scandaliser de la conduite de ce sei-

gneur : à demi couché dans son banc , il tournait la tête à droite et à gauche , bâillait tout haut , tirait les oreilles de ses chiens , comme s'il eût voulu faire accorder leurs grognements avec le chant des fidèles.

La jeune femme, prosternée auprès de lui , excitait fortement la curiosité publique. Sa robe de taffetas rose dessinait une taille déliée et des formes souples et gracieuses ; sa tête et ses épaules étaient entièrement cachées sous un voile de gaze épaisse. Ses plus proches voisins croyaient l'entendre sangloter, et le voile qui la couvrait trahissait aux yeux clairvoyants l'agitation extraordinaire de son sein. Quand le rite nécessitait un changement de position , elle plongeait son regard jusqu'à la porte de l'église , et semblait se décider avec peine à reporter son attention sur l'autel. Mais si ces deux personnes excitaient l'étonnement et la curiosité , le nègre était l'objet d'une attention beaucoup plus vive, car il s'y mêlait une sorte de terreur superstitieuse , et ce frissonnement qu'on éprouve en approchant un dangereux animal apprivoisé

et tranquille. Un vêtement étrange en damas blanc laissait voir ses bras musculeux et ses larges épaules; sa tête était couverte d'une toque en velours blanc garnie au sommet d'une plaque d'acier poli et de trois plumes du plus beau noir qui pâlissaient encore devant l'ébène de sa peau; un riche baudrier de drap d'argent soutenait un cimenterre magnifique, dont sa main droite caressait complaisamment la poignée. Debout à quelques pas derrière son maître, il demeurait dans la position qu'il avait prise en entrant, sans bouger, sans remuer la tête: on l'eût pris pour une statue, n'eût été l'étonnante mobilité de ses yeux, et l'espèce de grimace qui contractait sa figure quand il croyait remarquer l'épouvante qu'il inspirait. Alors tous les regards s'abaissaient promptement: car, ses dents blanches contrastant avec la couleur de sa peau, les bonnes gens du Conquet croyaient apercevoir Satan.

File-Etoupes était le seul que le nègre n'effrayât pas, et dont la jeune femme voilée n'excitât pas l'intérêt. Usant du privilège de sa char-

ge, qui lui permettait d'errer à son gré dans l'église — où il était censé maintenir l'ordre — il passait et repassait sans cesse devant le sire de Plouriorech, à dessein de lui montrer sa robe rouge, déjà outrageusement souillée; sa crinière blonde, pareille à un paquet de chanvre qu'on eût traîné dans les rues sales de la ville, et sa figure enduite de crasse, niaisement ridée par un sourire permanent. Quand vint le moment de distribuer le pain béni, File-Etoupes présenta sa corbeille au sire de Plouriorech. Celui-ci prit deux fortes parts, et les fidèles, qui ne le perdaient pas de vue, l'accusaient de gourmandise; mais l'indignation fut portée au dernier point lorsqu'on le vit jeter le pain béni à ses chiens.

Le bedeau, s'étant approché de la jeune femme voilée :

« Diot vous offre le pain béni. »

Ces mots la tirèrent du recueillement profond où elle paraissait plongée, et tandis qu'elle feignait de choisir un morceau dans la corbeille :

« Après la messe, viens au château, » dit-elle à voix basse.

L'idiot la regarda d'un air hébété.

« Viens au château après la messe, reprit-elle : je te ferai donner du vin. »

Les yeux du bedeau s'animèrent : il avait parfaitement compris.

« Diot ira , Ave Maria ! à cause du vin. »

Et, tout joyeux de cette bonne fortune inattendue — car , le crédit que le pèlerin lui avait ouvert au cabaret de Jonas étant expiré, le pauvre idiot trouvait rarement l'occasion de se livrer à ses inclinations bachiques— tout joyeux, il continua d'offrir le pain béni aux fidèles.





XXXII.

A l'issue de la messe, File-Etoupes, alléché par la promesse qui lui avait été faite, prit la route de Plougouven. Quoique le château fût assez éloigné du Conquet, la distance ne l'effrayait pas : car, d'une part, sa constitution lui permettait de faire beaucoup de chemin sans éprouver de lassitude, et de l'autre, sa passion pour les liqueurs spiritueuses était portée à un

tel point, qu'elle absorbait complètement la chétive part de facultés intellectuelles dont la nature l'avait doué. Tout autre que lui, par exemple, se fût demandé nécessairement ce que lui voulait cette jeune dame, et eût formé toutes les conjectures possibles. File-Etoupes, obéissant à un pur instinct matériel, marchait à grandes enjambées sur la route de Plougouven, parce qu'au terme de sa course l'attendait une récompense ambitionnée ; mais il ne lui vint pas un seul instant à l'idée de se demander comment il l'avait méritée.

Le château de Plouriorech était situé sur le bord de la mer, non loin de la pointe de Berthaume. C'était un gothique édifice, flanqué de ses tours puissantes, entouré de fossés profonds, avec tout l'accessoire de fortifications usité à cette époque pour une place exposée, par son voisinage de la mer, à des attaques terribles et imprévues de la part des flottes ennemies.

Depuis long-temps des circonstances particulières en avaient éloigné son ancien possesseur ; mais le propriétaire actuel l'avait fait

soigneusement réparer, et mis dans un état respectable de défense ; plusieurs tourelles écroulées avaient été relevées, les remparts avaient été restaurés, et l'attention qu'on avait eue de mêler du noir du fumée au ciment ne permettait pas à l'œil de distinguer, comme des rapiécetages grossiers sur les vêtements d'un pauvre homme, les endroits nouvellement crépis. Grâce à cette précaution, l'ensemble de l'édifice conservait la teinte grisâtre qu'une longue suite d'hivers avait uniformément répandue sur ces murailles antiques, sans cesse battues des vents et couvertes des brumes marines.

Quand File - Etoupes fut arrivé devant le pont-levis du château, il s'arrêta à regarder autour de lui, paraissant indécis d'entrer. La cour était remplie de sondards et de varlets qui allaient et venaient d'un air affairé ; et l'idiot éprouvait à se mêler parmi ces gens, qui lui étaient tous inconnus, la même répugnance qu'un chien à traverser une prairie où des écoliers sont à jouer. Enfin son instinct de con-

servation, pareil à celui d'un animal qui prévoit des dangers que rien n'indique positivement, lui conseilla de ne pas s'exposer au milieu de ces étrangers ; et , faisant quelques tours de roue sur ses mains , chose qui dénotait indifféremment chez lui le plaisir, l'embarras ou la peine , File-Etoupes continua sa course , en longeant les fossés , jusqu'aux murailles du parc , qui communiquait , par un pont-levis , à l'intérieur du château.

Après avoir franchi avec facilité les murailles du parc , il courut dans une allée couverte qui conduisait au château. Mais, avant qu'il y fût arrivé, la dame voilée sortit d'une allée voisine, et s'avança à sa rencontre. Elle lui fit un signe amical, et le mena dans une partie épaisse du bois.

Dès qu'elle se fut assurée qu'ils étaient seuls aux environs , et qu'on ne pouvait pas les apercevoir, elle s'assit sur un tronc d'arbre renversé : car ses genoux ployaient sous elle , et l'on voyait ses mains trembler.

L'idiot , s'imaginant qu'elle le conduisait à un cellier ou dans quelque lieu analogue , l'avait

suivie pas à pas, comme un chien qui flaire dans la poche de son maître une friandise dont il espère avoir sa part. Lorsqu'elle se fut assise, il s'arrêta devant elle, les yeux fixes, la bouche à demi ouverte, attentif à tous ses mouvements, espérant, sans aucun doute, la voir se changer en flacon.

« Sois le bien-venu ! dit-elle. Je saurai reconnaître ton exactitude, mon garçon. »

Une expression bien prononcée de mécontentement se peignit sur la figure du bedeau. Sa lèvre pendante fit la moue.

« Ave Maria ! Diot est venu chercher le vin.

— Patience ! Avant d'obtenir la récompense que tu désires, il faut d'abord la mériter.

— Diot aime mieux boire le vin en premier.

— J'en suis fâchée, mais il en sera autrement.

— Regarde ! me reconnais-tu ? »

Elle rejeta son voile, et montra aux regards stupides de l'idiot un visage charmant, pâli par le chagrin, et portant les traces d'une mélancolie profonde.

« Genevrette ! » fit le bedeau , sans paraître éprouver aucun étonnement de revoir tout à coup cette jeune fille qu'on croyait perdue , et dans une position si différente de celle où il l'avait connue.

Quelques instants de silence suivirent. L'idiot, dont toutes les facultés étaient concentrées sur une même pensée , paraissait attendre impatientement sa récompense ; et la jeune fille , le sein ému , l'âme en proie à mille inquiétudes , désirait et redoutait à la fois d'interroger Filetoupes. Enfin , s'armant de fermeté :

« Je n'ai pas vu mon père Lecornel à la messe... »

Elle s'arrêta , tremblante , cherchant à lire une réponse dans les regards de l'idiot ; mais celui-ci répondit d'un air distrait :

« Oui bien , Lecornel n'y était pas.

— Pourquoi ? balbutia la jeune fille. Serait-il... malade ?

— Oui bien , fit encore l'idiot.

— Il est malade ! s'écria-t-elle. Dangereusement ? — Diot , par pitié ! réponds-moi ! Dis-

moi que son état n'est pas désespéré, qu'il est seulement incommodé...

— Ave Maria ! Diot, en venant, a mangé de la poussière ; Diot parlerait plus facilement s'il s'était rincé le gosier.

— Vous êtes un grand misérable ! s'écria Genevrette avec indignation. Diot ! ne pouvez-vous pas comprendre les inquiétudes, les angoisses d'une fille qui tremble sur les jours de son père ?

— Ave Maria ! Diot ne sait pas. Diot n'a pas de père qui l'aime, pas de mère qui lui prépare sa bouillie et le berce dans ses bras. Diot n'a que le vin pour ami : aussi Diot aime bien le vin.

— Eh bien ! tu en auras. Mais, au nom du Ciel, dis-moi pourquoi mon père n'était pas à la grand'messe ce matin ? »

L'idiot parut embarrassé : il passait d'un air distrait entre ses doigts les longues mèches de sa blonde crinière, et semblait convoquer l'arrière-ban et la réserve de son intelligence obtuse pour répondre d'une manière précise à la

question de la jeune fille. Enfin, d'une voix lente, et comme un homme qui improviserait un discours en un dialecte étranger :

« Ave Maria ! Diot va vous dire. — Depuis le jour où on a dit là-bas que vous étiez perdue, le compère Claude n'est plus allé chez Jonas, plus à l'église : il est resté à pleurer dans sa maison. — Oui bien, Genevrette, au temps où les sources tarissent, les yeux de Lecornel n'ont pas cessé de couler. — Ave Maria ! Dieu le bénisse !

— Puisse le Ciel accueillir le souhait d'un idiot ! murmura Genevrette. — Dis-moi, File-Etoupes, as-tu vu mon père Lecornel ? Est-il malade dans son lit ?

— Ave Maria ! Diot l'a vu dans sa boutique. »

Cette réponse versa quelque soulagement dans le cœur de la jeune fille ; mais ses craintes les plus cuisantes n'étaient pas encore apaisées.

« Et Jeannic ? demanda-t-elle à voix basse.

— Jeannic ne pleure pas comme le compère Claude. Pas moins, ceux du Conquet disent

qu'il est bien malheureux. — Diot ne sait pas ; Diot l'a vu boire du vin au château de Ker-Morvan. »

La jeune fille réfléchit un moment : son sein ému, ses lèvres frémissantes, décelaient une agitation profonde.

« Connais-tu la cause du malheur dont on le plaint ?

— Oui bien, fit l'idiot d'un ton assuré. C'est vous, Genevrette. — Tout le monde vous regrette là-bas, et Diot aussi, quand il a soif : car vous étiez bonne avec lui.

— Veux-tu me promettre de dire à Jeannic que tu m'as vue ici..., que je serai ce soir dans cette partie du parc ?

— Diot le veut bien.

— Prends ceci ! » lui dit-elle.

L'idiot reçut quelques réaux d'or qu'il fit sonner dans sa main ; et, regardant la jeune fille d'un air soupçonneux :

« Diot attend le vin que vous lui aviez promis.

— En échange de ces pièces, Jonas t'en donnera pendant plusieurs semaines. »

L'idiot secoua la tête ; il considéra l'or attentivement , et , le jetant d'un air dédaigneux sur les genoux de Genevrette :

« Diot ne connaît pas cette monnaie. Donnez-lui des deniers , il vous dira merci , Genevrette , et fera comme vous avez dit.

— Je n'ai pas de deniers ; mais je t'assure que ces réaux te vaudront plus d'un tonneau de claret , » dit la jeune fille en les lui donnant de nouveau.

File-Etoupes , à ces mots , ouvrit de grands yeux , il passa la langue sur ses lèvres , et promena la main sur son estomac , comme s'il savourait d'avance le plaisir qui l'attendait.

« Diot vous croit , Genevrette : vous ne l'avez jamais trompé.

— Va donc ! et n'oublie pas de parler à Jeannic , à lui seul , entends-tu bien ?

— Ave Maria ! Diot fera ce que vous voudrez.
— Dieu vous bénisse , Genevrette ! »

En achevant , il disparut derrière les taillis du parc

.

Nous avons dit que la baronne de Ker-Morvan avait fait venir Jeannic à son château , sous le prétexte de consoler ce jeune homme , désormais sans famille , de la perte de sa future. S'il n'eût pas été absorbé tout entier par sa douleur, il n'aurait pas manqué de s'étonner de la sympathie que montrait la baronne pour des regrets qu'elle n'avait aucune raison de partager ; il n'eût pas compris qu'une simple pitié, ou une affection étrangère , la portassent à l'écouter parler sans cesse de Genevrette , à provoquer même ses plaintes et les touchants récits qu'il aimait à faire des longues heures rapidement écoulées auprès de la jeune fille dans de délicieux entretiens ; il n'eût pas compris davantage l'intérêt qu'elle prenait aux moindres détails qui concernaient Genevrette , et les larmes amères qu'elle répandait avec lui. Mais Jeannic , dans la sincérité de sa douleur et de son amour pour Genevrette , pensait de bonne foi que toute personne sensible devait comprendre et partager ses sentiments , ou plutôt il recevait

le baume des consolations comme le malheureux le sommeil.

Ils étaient assis tous deux dans la salle où la baronne se tenait habituellement. Le visage de Blanche était peu changé ; seulement sa mélancolie ordinaire avait pris un caractère plus prononcé, et dans ses yeux moites et rougis on lisait une douleur profonde et les traces de larmes récentes. Ses vêtements bruns étaient remplacés par les voiles et les longues robes de deuil des veuves : car la nouvelle de la mort de son époux en Palestine, répandue par la voix publique, avait été définitivement confirmée.

Jeannic, les yeux fixés sur la baronne, paraissait écouter avec un vif intérêt une lecture qu'elle faisait elle-même d'une voix émue et pénétrée :

« Seigneur, écoutez ma prière ! et que mes
» cris s'élèvent jusqu'à vous. Ne détournez pas
» votre visage de moi ; prêtez l'oreille à ma
» voix, lorsque je suis dans l'affliction. Hâtez-
» vous de me venir secourir lorsque j'implore
» votre assistance ! car mes jours se sont éva-

» nous comme la fumée, et mes os se sont
» séchés comme un foyer où le feu brûle sans
» cesse... »

En ce moment, la chambrière de la baronne entra dans l'appartement.

« Madame ! dit-elle, File-Etoupes demande instamment à voir messire Jeannic. »

Blanche ordonna de l'introduire, et quelques instants après, le bedeau se présenta. De grosses gouttes de sueur coulaient lentement sur sa figure, où elles traçaient des sillons dans la poussière qui la couvrait ; ses cheveux, imbibés de sueur, étaient aplatis sur sa robe, et l'odeur de vin fermenté qui s'exhalait de sa bouche annonçait qu'il n'était pas venu directement de Plouriorech à Ker-Morvan, et qu'il avait fait une halte au Conquet pour vérifier, au cabaret de Jonas, la valeur des réaux d'or.

« Ave Maria ! Dieu vous bénisse ! dit-il en s'asseyant à terre, les jambes ployées en tailleur.

— Tu parais tout essoufflé. Qu'y a-t-il de nouveau, garçon ?

— Sainte Marie ! c'est précisément l'heure des vêpres. Qui remplira tes fonctions à l'église ? demanda la chambrière.

— Diot a bien souci de l'église quand on lui donne du vin à boire, répliqua File-Etoupes. Diot a bu tant de flacons qu'il a le ventre plein de vin. — Ave Maria ! Dieu la bénisse pour la joie qu'elle a fait à Diot !

— Tu as demandé à voir messire Jeannic : que lui veux-tu ? dit la baronne.

— Diot a promis de parler à messire Jeannic tout seul. — Elle n'a pas trompé Diot , il ne veut pas la tromper. »

Sur l'ordre de Blanche, la chambrière s'étant retirée, l'idiot parut fort embarrassé de la présence de la baronne ; mais, réfléchissant qu'il serait impolitique de se montrer trop difficultueux envers une personne qui l'avait si souvent abreuvé, il dit, sans autre préambule :

« Ave Maria ! Diot a vu Genevrette au château de Plouriorech.

— Genevrette !

— Oui bien , compère , la fille de Claude Lecornel. »

On conçoit aisément l'impression que cette nouvelle produisit sur Jeannic et la baronne. Dès qu'ils furent assez maîtres d'eux-mêmes , ils questionnèrent l'idiot ; et ses réponses , en leur donnant la certitude que Genevrette se trouvait réellement au château de Plouriorech , ne contribuèrent pas peu à répandre dans leur esprit une confusion de sentiments de toute nature , provoqués nécessairement par un événement aussi extraordinaire.



XXXIII.

Jeannic attendit le soir avec une vive impatience. Dès que le soleil disparut à l'horizon , il monta un cheval tout préparé dans la cour, et se mit en route pour le château de Plouriorech.

Nous laissons à l'intelligence du lecteur le soin de deviner la conversation qui avait eu lieu entre Jeannic et la baronne depuis la nouvelle apportée par l'idiot jusqu'au moment du départ du

jeune homme. Nous n'essaierons pas davantage de décrire leur joie mêlée de crainte, leur bonheur mêlé de doute, et les [pensées de toute nature qu'un événement aussi inattendu avait dû nécessairement éveiller. Il est des positions tellement exceptionnelles, des moments où l'âme est assaillie d'une multitude si compliquée d'émotions, ou le raisonnement si complètement subalternisé par le sentiment, que toute analyse devient impossible, et qu'il faut laisser une entière latitude à l'imagination du lecteur, qui s'élève toujours bien au-dessus d'une dissection psychologique, propre souvent à refroidir la vivacité de ses impressions.

Nous devons dire cependant que la baronne, mieux instruite que Jeannic, avait deviné une partie de la vérité; et si ses entrailles de mère avaient tressailli à l'idée de savoir tout à coup retrouvée l'enfant qu'elle croyait perdue, son cœur de femme n'avait pas ressenti une moindre émotion en sachant si près d'elle le seul homme qu'elle eût aimé, et à l'aspect duquel elle ne pouvait plus éprouver désormais que la honte

et le mépris. Aussi ne pouvait-elle pas partager le bonheur de Jeannic lorsqu'elle pensait à celui qui tenait leurs destinées dans ses mains.

La nuit était tout-à-fait close lorsque Jeannic arriva devant la partie du parc qui lui avait été indiquée par l'idiot. Il attacha son cheval dans un bouquet d'arbres voisin, et franchit les vieilles murailles peu élevées qui servaient seulement de clôture. Dès qu'il fut rendu de l'autre côté, il regarda autour de lui, et aperçut une ombre blanche qui se dessinait à peu de distance. Le cœur palpitant, et pouvant à peine se soutenir, il avança... On approchait à sa rencontre.

« Genevrette, murmura-t-il d'une voix entrecoupée.

— Jeannic..., est-ce-vous... ? »

Et les deux fiancés tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un moment Genevrette oublia la pudeur et la retenue naturelles à son sexe, et, tout entière au bonheur qu'elle éprouvait, n'obéissant qu'à son amour, elle rendit au jeune homme

ses brûlantees caresses et ses délicieux baisers.

« Genevrette, je vous revois enfin, après vous avoir tant pleurée !

— Cette cruelle séparation m'a rendue bien malheureuse...!

— Mais qu'êtes-vous devenue ? où êtes-vous allée...? Genevrette, racontez-moi tout : j'ai besoin de vous entendre pour être sûr de mon bonheur. »

La jeune fille le conduisit dans une partie plus cachée du parc. Ils s'assirent sur le gazon. Jeannic prit dans les siennes les mains de Genevrette ; il fixa sur le visage animé de la jeune fille, que la lune levant éclairait de ses rayons argentés, un regard où toute son âme semblait passée. Alors elle lui raconta succinctement son enlèvement du Conquet, son séjour à Nantes, le mystère de sa naissance, et tous les détails que nous avons rapportés.

Tandis qu'elle parlait, Jeannic, absorbé par le bonheur de la voir, de la sentir près de lui, prêtait à ses paroles une oreille distraite ; il

écoutait sans entendre ; il devinait les mots dans son esprit et les surprenait sur ses lèvres , partagé entre la joie du moment et la sympathie qu'il éprouvait pour les douleurs de sa fiancée, qu'il mesurait par les siennes.

« Que tout soit oublié , puisque nous sommes réunis ! Genevrette , ma douce fiancée , rien désormais ne s'opposera à notre union. »

Elle soupira , et ne dit mot.

« Vous vous taisez , Genevrette ! Que signifie ce silence ? Auriez - vous contracté , dans cette brillante société où votre père vous a conduite...

— Jeannic , pouvez-vous bien nourrir une pareille pensée ?

— Mais pourquoi ce silence quand je vous parle de notre union ? Autrefois il n'en était pas ainsi. »

La jeune fille pressa doucement la main de Jeannic , et détourna la tête sans prononcer un mot.

« Genevrette , il vous faut parler. N'êtes-vous plus ma fiancée , mon unique amour ? Ne

suis-je plus pour vous Jeannic , celui-là que vous juriez, à la face du Ciel, d'aimer éternellement. — Eh bien ! parlez ! Serait-ce que les riches étoffes qui couvrent votre sein en ont étouffé les battements ? Genevrette , je ne puis croire que vous ayez changé d'âme en changeant de condition.

— Non , non , ne le croyez pas , dit-elle d'une voix déchirante. Plût au Ciel , Jeannic , que je fusse encore l'humble fille d'un fournisseur ! — Sous le cor-bros de blanchet mon cœur battait libre et heureux. Ces broderies , qui m'étreignent le corps , tiennent aussi mon cœur enchaîné.

— Veut-on vous faire violence ? » s'écriait-il.

Et de sa vie ses accents n'avaient encore été aussi menaçants.

— Mon Dieu ! calmez-vous , Jeannic : votre voix fait peur.

— Genevrette , veut-on vous faire violence ? Répondez-moi : vous ne devez rien me cacher.

— Hélas ! dit-elle , j'aurais voulu écarter toutes sombres pensées de cette première entrevue...

— Pauvre amie ! murmura-t-il en l'attirant sur son sein , combien je suis peu digne de vous inspirer tant d'amour ! — Mais continuez , Genevrette : que prétend-on contre nous ?

— On veut nous séparer.

— Nul n'a puissance de le faire. Nous nous sommes juré , à la face du Ciel , d'appartenir l'un à l'autre : y manquer serait un parjure.

— Et Dieu punit ce crime d'une damnation éternelle , reprit la jeune fille avec exaltation. On me croit faible et timide ; mais on ignore ce que l'âme d'une femme peut montrer de fermeté et d'énergie dans une position comme la mienne.

— Mais enfin , Genevrette , quels obstacles peut-on nous susciter ? Pourquoi s'opposerait-on à une union d'où dépend notre bonheur ?

— Vous ne connaissez pas , dit-elle , l'homme que Dieu m'a donné pour père. Moi-même , quoique j'aie vécu depuis quelque temps avec

lui, je ne peux savoir encore jusqu'où peut aller... Hélas ! pourquoi ne suis-je plus la fille d'un pauvre fournisseur ! — Hier, je lui ai demandé à voir mon bon père Lecornel, ou à lui faire savoir du moins mon arrivée, pour calmer ses inquiétudes : savez-vous ce qu'il m'a dit ? « De quelle utilité peuvent-être vos relations » avec ce manant ? La noble damoiselle Amice » doit effacer le passé de sa mémoire et répudier avec le nom de Genevrette ceux qui la » connaissaient ainsi. »

— Quelle cruauté ! s'écria Jeannic. — Mais, Genevrette, ne lui avez-vous pas fait observer que tôt ou tard votre présence ici serait connue au Conquet ?

— J'ai insisté sur ce point ; mais il a prétendu que ma condition nouvelle était un déguisement plus que suffisant, et qu'en supposant que quelqu'un me reconnût, je devais nier...

— Oh ! c'en est trop ! interrompit le jeune homme avec indignation. Croit-il que votre cœur est insensible comme une pierre, et que vous pourrez voir le pauvre vieux Lecornel

sans aller essuyer ses larmes ? — Mais quelle réponse vous a-t-il faite quand vous l'avez sollicité de consentir à notre union ?

— Enfant, pouvez-vous croire que j'aie osé lui en parler ? Mais, quoique indirectement , il s'est exprimé d'une manière assez positive pour nous ravir tout espoir. « Ma fille , m'a-t-il dit » l'autre jour , écoutez mes intentions. Peut- » être contrarieront-elles vos secrets penchants ; » mais l'avenir vous prouvera que j'ai cherché » votre bonheur. Inconnus dans ce pays, nous » ne devons rien épargner pour acquérir une » considération digne de notre rang , et à la- » quelle nous avons droit. Pour cela, j'ai des- » sein de réunir ici la noblesse du voisinage , » et de surpasser par le luxe de mes fêtes et le » faste de mon château tout ce qu'ont fait dans » leur plus brillante époque les suzerains de » Léon. Pour me seconder dignement , vous » devez employer la séduction de vos charmes » à captiver les jeunes barons , leur permettre » à tous d'espérer, sans en favoriser aucun. » Quand j'aurai choisi parmi eux un époux qui

» vous convienne , et dont l'alliance nous soit
» avantageuse, vous lui accorderez les égards et
» les sentiments qu'il aura droit d'attendre de
» vous..., et vous obtiendrez ainsi la bénédic-
» tion paternelle et les récompenses que Dieu
» réserve dans une autre vie aux filles soumises
» et aux femmes vertueuses. »

— L'infâme ! s'écria Jeannic , ose-t-il à d'aus-
si bas projets mêler le saint nom de Dieu ! —
Ainsi , non content de vous avoir brusquement
enlevée à votre famille d'adoption , il exige que
vous brisiez de sang-froid des affections que
votre cœur a depuis long-temps consacrées , et,
joignant la cruauté à l'impudeur, il ne craint
pas d'avouer qu'il se sert de vous , Genevrette ,
comme d'un instrument propre à seconder ses
ambitieux projets. — Quel homme est-ce donc ?

— Il est mon père , murmura-t-elle.

— Dieu l'a voulu : que sa volonté soit respec-
tée ! »

Quelques instants de silence suivirent. Les
deux amants , également attristés , envisageaient
avec effroi l'avenir de douleur que leur prépa-

rait le père de Genevrette, cet homme qui, comme une fatalité, était venu souffler les flambeaux de leur hymen au moment où la voix d'un prêtre allait légitimer et nouer d'un lien indissoluble une union que leurs cœurs avaient jurée.

La jeune fille fut la première à parler. Une inquiétude violente la tourmentait au sujet de Budic-Mur, qu'elle apercevait sans cesse tombant sous les coups du noir.

« Je crois que vous n'aviez reçu aucune nouvelle de votre frère. Est-il de retour au Conquet ? »

Jeannic ayant répondu négativement et manifesté les craintes qu'il éprouvait sur le destin de Budic-Mur, dont il n'avait pas entendu parler depuis le jour de son départ :

« Quoi ! s'écria-t-elle d'une voix excessivement émue, aucun marin, aucun marchand ne vous a apporté quelque gage de son existence ? — Entre Nantes et le Conquet, les rapports sont si fréquents !

— Vous ai-je dit qu'il fût à Nantes ? reprit

Jeannic étonné. J'ignore dans quel pays il a porté ses pas, et combien dureront ses recherches. — Qu'avez-vous, Genevrette? Votre main tremble dans la mienne; votre cœur sonne des battements sourds. »

Il lui passa un bras autour de la taille et l'attira sur son sein. Long-temps ils demeurèrent ainsi sans se parler, oublieux de l'avenir, tout dans le bonheur du présent, jouissant de se voir, de se sentir l'un près de l'autre, après une si cruelle absence et tant de larmes versées.



XXXIV.

Depuis le dimanche où le bizarre cortège du sire de Plouriorech avait causé tant d'étonnement au Conquet , il ne se passait pas un jour sans qu'une nouvelle arrivée de Plougouelen ou fabriquée sur les lieux ne vînt alimenter la curiosité publique , et renouveler les impressions de toute nature qu'il avait d'abord exci-

tées. A la vérité, les habitants de ce château, et la vie qu'on y menait, prôtaient singulièrement aux commentaires, et offraient un aliment intarissable à la simplicité des honnêtes Bretons du Conquet. D'abord le suzerain au regard rebarbatif, sortant toujours accompagné de ses chiens; le moricaud aux yeux blancs, aux dents blanches, contrastes étranges avec sa peau, espèce de Croquemitaine qui faisait aboyer les chiens et pleurer les petits enfants; puis la dame voilée qu'on supposait belle comme un ange ou plus laide que le péché, créature mystérieuse enveloppée d'un nuage de gaze; ajoutez le train royal du châtelain de Plouriorech, qui surpassait par son faste tout ce que les imaginations pouvaient concevoir de plus beau; et l'on comprendra de reste l'émotion qui régnait dans le populaire de la petite ville.

Toute la noblesse du voisinage était réunie au château de Plouriorech; et tels étaient les agréments de ce séjour, que dames et seigneurs arrivaient des diocèses voisins, sans que les premiers venus songeassent à se retirer pour

faire place à de nouveaux hôtes. Les divertissements de tout genre, les plaisirs les plus dispendieux, se succédaient rapidement. C'était comme un prestige, un enchantement perpétuel de tous les sens à la fois. Mais celle qui de ces fêtes était le plus bel ornement, celle que les courtois chevaliers obsédaient de leurs hommages, la belle Amice, silencieuse au milieu du bruit, insensible à toutes les joies, offrait un étonnant contraste avec les autres damoiselles, qui savouraient à longs traits les enivrements du plaisir.

Cependant les bonnes gens du Conquet s'étonnaient chaque jour que la baronne de Ker-Morvan, dont la noblesse, à leur sens, était de beaucoup supérieure à celle du sire de Plouriorech, eût été exceptée des nombreuses invitations faites par ce seigneur; et c'était encore une matière nouvelle de conjectures et de suppositions que cet oubli dédaigneux où l'on délaissait les notabilités majeures du pays, à savoir, Jeannic et la baronne. Ceux-ci connaissaient parfaitement le secret de cet oubli. Jean-

nic l'attribuait naturellement au plan de conduite que Creff-Jawn avait tracé à sa fille , et par lequel il espérait, sinon la détacher, dans le tumulte du monde , de l'amour de son fiancé , du moins l'amener à contracter sans opposition une union telle qu'il la souhaitait ; mais la baronne pénétrait plus avant dans les secrets de Creff-Jawn.

C'était sans doute un concours de circonstances indépendantes de sa volonté qui l'avait conduit dans une habitation si rapprochée du théâtre de ses exploits. Aussi , en raison des relations intimes qui l'avaient uni à Blanche , il devait éviter surtout la présence de la baronne, qui pouvait mieux que personne le reconnaître , et réclamer à bon droit une part de l'autorité qu'il s'arrogeait sur Genevrette. Nous devons même ajouter que cette crainte le dominait principalement lorsqu'il désirait une prompt alliance pour sa fille avec un puissant seigneur : car, une fois le mariage conclu , la baronne pouvait impunément connaître la vérité ; le mal étant sans remèdes , il n'y avait plus

à redouter aucun empêchement de sa part.

Mais cessons de généraliser.

L'entrevue des deux amants avait été suivie de plusieurs autres. Depuis quelque temps cependant l'affluence des étrangers au château , et une surveillance occulte qui paraissait s'exercer sur les démarches de la jeune fille , les avaient contraints de renoncer à ces doux entretiens , et , pour y suppléer autant que possible , ils avaient ensemble une correspondance active, dont File-Etoupes était l'âme. Les choses en étaient à ce point un mois environ après l'arrivée de Creff-Jawn au château de Plouriorech.

Un matin , tandis que Blanche et Jeannic s'entretenaient dans la grand'salle , l'idiot entra brusquement. Sa robe , récemment neuve , était frangée du haut en bas ; plusieurs parties de sa tête étaient dégarnies de cheveux ; le sang ruisselait de ses jambes , et , quoique la saison fût avancée dans l'automne , de grosses gouttes de sueur découlaient de sa figure.

« Ave Maria ! Diot a bien mérité son vin ; Diot ne croyait pas s'en tirer ! »

Il remit un pli à Jeannic, et s'étendit sur le carreau, essuyant avec sa robe le sang qui coulait sur ses jambes.

« Quels dangers as-tu donc courus, mon pauvre garçon ? dit la baronne. J'espère que mes vassaux sont innocents de ces violences ?

— Oui bien, ma foi ! Diot est bien-venu partout ; Diot est reçu comme Pab-Gildas : dès qu'il entre chez eux, on lui donne du vin à boire... Diot aussi est le bedeau.

— Sont-ce des marins qui t'ont ainsi maltraité ?

— Ave Maria ! le diable muet a voulu tuer le pauvre Diot.

— Le diable muet ? répéta Blanche.

— Oui bien, compère, le moricaud. Puah ! que c'est laid ! Diot est plus beau que cette charogne.

— Tu veux parler du nègre de Plouriorech ? dit Blanche. Vierge Marie ! t'aurait-il surpris dans le parc ? »

L'idiot fit un signe de tête.

« Ave Maria ! Diot va vous dire : Après que

Genevrette eut remis ceci à Diot , les chiens de la meute vinrent en courant et en jasant , et le moricaud les excitait à mordre Diot. Ave Maria ! les dents des chiens sont aiguës , et Diot n'a point de chaussure qui le préserve des morsures. Aussi, voyez, Diot a les jambes écorchées pour avoir couru dans les bois , les ajoncs et les bruyères.

— Pauvre garçon , dit la baronne , Paule , mon habile chambrière , va médeciner tes plaies.

— Oui bien , fit l'idiot en remuant les lèvres avec bruit et d'un air de dérision. Le vin est le remède à Diot. Ave Maria ! Diot est dur au mal , dur au froid , dur au chaud , dur à tout , compère. Diot n'a souci de ces misères pour échapper au poignard du diable muet.

— Mon Dieu ! que pourrai-je faire ? comment te dédommager de toutes ces souffrances ? Voyons , Diot , que désires-tu ? »

L'idiot la fixa quelques instants ; puis , réunissant dans ses mains les longues touffes de sa blonde crinière , comme pour évaluer la quan-

tité de cheveux qu'il avait laissée accrochée aux arbres du parc dans sa fuite précipitée, il dit d'une voix lente et basse :

« Ave Maria ! Diot aimerait bien changer sa robe de bedeau contre l'étole de Pab-Gildas.

— Pourquoi ce désir ? dit la baronne étonnée ; que ferais-tu d'une étole ?

— Si Diot portait une étole, Diot aussi dirait la messe.

— Eh bien ? dit la baronne sans discuter cette conclusion.

— Eh bien ! compère, reprit File-Etoupes avec un geste d'impatience et un mouvement d'épaule des plus significatifs, Diot boirait le vin des burettes. Cela fait une bonne pitance pour Pab-Gildas tous les matins : car, chaque fois qu'on change les burettes, c'est pour en mettre de plus grandes, et elles ne durent pas long-temps. Ave Maria ! Diot serait un bon recteur ; il dirait souvent la messe. »

Il fut interrompu par Jeannic, qui remit à la

baronne la lettre qu'il avait lue , en l'engageant à en prendre connaissance. Blanche reçut le papier avec un serrement de cœur : le ton du jeune homme lui présageait de nouvelles calamités.

Quand elle l'eut achevée , elle demeura quelques instants plongée dans ses réflexions.

« Cela ne m'étonne pas : j'attendais chaque jour cette nouvelle. — Ainsi c'est le sire de Rosarnou qu'il a choisi pour époux à ma... à votre fiancée, mon ami.

— Que faire ? murmura Jeannic d'un ton d'accablement profond. Dois-je laisser de sang-froid le sacrifice s'accomplir, et renoncer paisiblement à tous mes droits sur ma fiancée ? De grâce ! conseillez-moi , madame...

— C'est à quoi je réfléchis , dit la baronne d'une voix basse et concentrée. Les termes de la lettre sont bien précis , n'est-ce pas ? »

Jeannic , lisant : « Il m'a déclaré qu'il s'était » formellement engagé à obtenir mon consentement , et qu'il m'enjoignait de me tenir prête

» à épouser sous huit jours le sire de Rosarnou,
» lequel réunit, dit-il, toutes les qualités qu'il
» désirait dans mon époux. — De tous les sei-
» gneurs rassemblés au château, il est certai-
» nement le dernier qui puisse vous inspirer,
» Jeannic... »

« Assez, mon ami, dit Blanche : cela fait
mal à entendre... — O mon Dieu ! murmura-
t-elle, comment ai-je pu nourrir pour cet
homme..... Sans doute qu'il a bien chan-
gé ! »

Elle se leva, et fit plusieurs tours dans la
salle, paraissant en proie à la plus vive agitation.

« Aux grands maux les grands remèdes, dit-
elle : j'irai chez ce seigneur, chez ce père sans
entrailles ; je lui parlerai... Oh ! oui, j'aurai ce
courage ; je sens là quelque chose de plus fort
que de vaines considérations, et je trouverai la
force de supporter ses regards... Mais que dis-
je ! reprit-elle en voyant, par l'étonnement de
Jeannic, qu'elle avait failli se trahir, ma dé-
marche n'a rien que de naturel, rien dont

un rigorisme outré puisse faire un sujet de blâme. »

En achevant , elle appela ses chambrières ,
et passa avec elles dans son appartement.



XXXV.

Vers le milieu de la journée, plusieurs seigneurs et damoiselles devisaient gaîment dans une salle basse du château de Plouriorech.

« Noël et Bretagne ! dit l'un d'eux, gros courtant au teint ardent, de nouveaux hôtes nous arrivent : ce sera des fous de plus pour danser à mes épousailles.

— Ajoutez aussi des jaloux : car tout ce qui

porte un cœur d'homme enviera l'heureux destin du trop heureux Rosarnou.

— Si nos deux maisons n'étaient pas unies d'alliance, je te disputerais à la pointe de l'épée le cœur de la belle Amice.

— Heureux celui qui le possède ! » dit une damoiselle avec un sourire malin.

Cette observation fut accueillie par un rire d'intelligence ; mais celui qu'elle concernait salua la damoiselle avec un air de suffisance.

« Qui de vous, messires, connaît ces nouveaux hôtes ? dit un chevalier, ami de Rosarnou.

— La suite paraît nombreuse et parfaitement équipée : c'est sans doute quelque baron de haut rang.

— Sortons, messeigneurs : la courtoisie nous commande de leur souhaiter la bien-venue.

— Surtout, messires, laissez-moi le plaisir de leur faire part de mon mariage ; je veux jouir de leur étonnement, et recevoir aussitôt leurs félicitations, » dit Rosarnou en précédant la compagnie hors de la salle.

Ce cortège, qui était celui de la dame de Ker-Morvan, étant arrivé dans la cour du château, le sénéchal de la baronne fit approcher sa haquenée du montoir de pierre ; mais Rosarnou, le repoussant doucement, tint avec galanterie l'étrier de Blanche ; et, lui présentant la main :

« Soyez la bien-venue, madame. Votre arrivée dans ce château met le comble à notre bonheur, et je suis doublement heureux d'être le premier à vous en donner l'assurance. »

La baronne fixa quelques instants celui qui lui parlait ; puis, se remettant par degrés de l'émotion qu'elle avait éprouvée en le voyant remplir auprès d'elle les fonctions du suzerain :

« Je suis sensible à votre accueil, dit-elle ; mais vous n'êtes pas, messire, le noble homme de Plouriorech.

— Il sera mon père avant peu. Vous voyez, madame, le futur époux de la gracieuse et belle Amice. »

Les félicitations qu'il avait espérées ne lui

furent point adressées. Blanche, saluant les seigneurs, passa rapidement devant eux, et pénétra dans l'intérieur du château, tandis que le sénéchal était allé prévenir Creff-Jawn que la dame de Ker-Morvan lui demandait une entrevue. Quelques minutes après, elle fut introduite devant lui.

Nous croyons superflu de faire ressortir tout ce qu'avait de pénible la démarche de la baronne. Quelle femme ne se sentirait pas agitée d'une émotion profonde en se présentant, après une longue absence, aux regards de l'homme auquel un amour vrai, mais coupable, aurait unisa destinée? Quelle honte, aujourd'hui que le mépris avait succédé à l'amour! quelle confusion pour un moment d'égarement qu'un siècle de repentir n'efface pas aux yeux du monde! car ce sont seulement les pauvres femmes qui doivent éprouver toutes ces tortures de l'esprit; les hommes ont ce privilège, que, complices de la faute, ils n'en portent point la peine, et que c'est de leur part un orgueil secret, une espèce de joie cruelle, de voir la femme qu'ils ont na-

guère possédée vertueuse encore , comme si le souvenir de leur amour suffisait à la dégoûter des autres , et rongée d'un remords dont ils ne partagent pas l'angoisse.

Un coup-d'œil rapide échangé entre Blanche et le suzerain fut pour eux comme une convention tacite de ne pas se reconnaître. A la vérité Creff-Jawn avait tout lieu de croire que la baronne ignorait l'identité du beau Raoul , humble marin , avec le vieux sire de Plouriorech , possesseur d'un noble château. Or, le désir d'être ignoré , plutôt que la délicatesse , garantissait à Blanche qu'il se garderait bien de faire la moindre allusion à leurs anciennes relations.

Après que les premiers compliments eurent été échangés avec une contrainte mutuelle , Blanche , surmontant son émotion , entama d'une voix tremblante le sujet important qui la conduisait au château.

« Peut-être devinez-vous le but de ma visite , » dit-elle .

Creff-Jawn s'inclina en l'engageant à poursuivre.

« Vous ne devez pas ignorer que Jeannic de Ker-Jean a conçu pour votre charmante fille un amour vivement partagé. »

Le suzerain feignit d'être étonné ; mais il ne dit pas un mot.

La figure de la baronne était couverte d'un vif incarnat. A mesure qu'elle le regardait , elle reconnaissait en lui les traits de ce beau Raoul, si long-temps gravés dans son cœur ; et sa mémoire , trop fidèle , lui rappelait une époque qu'elle eût désiré d'oublier.

Le silence du suzerain redoublait encore son embarras ; néanmoins elle reprit courage en songeant que le bonheur de sa fille dépendait de sa fermeté.

« Messire , reprit-elle , l'intérêt que je porte au jeune sire de Ker-Jean me détermine à cette démarche. Je viens vous supplier de renoncer aux projets d'alliance ambitieuse que vous avez formés pour votre fille , et de consentir à une union qui , bien que moins avantageuse aux yeux du monde....

— Veuillez m'excuser si je vous interromps ,

madame , dit Creff-Jawn avec une politesse étudiée ; mais je vous proteste que j'ignore même jusqu'au nom du seigneur dont vous me parlez , et à plus forte raison cet amour que ma fille...

— Je crois votre mémoire en défaut , dit Blanche en l'interrompant. Au reste il n'importe que ces particularités soient effacées ou non de votre souvenir : il suffit que vous sachiez que le bonheur de votre fille dépend de son union avec le sire de Ker-Jean.

— Alors il est fâcheux , madame , que l'intérêt , j'ose le dire , surprenant dont vous honorez ma fille ne vous ait pas décidée à faire plus tôt cette démarche. J'ignorais tout-à-fait ce que vous venez de m'apprendre , et j'en suis d'autant plus surpris , que ma fille a librement choisi pour époux le sire de Rosarnou. »

Blanche réprima difficilement l'indignation qu'elle éprouva à ces paroles.

« Je ne sais , dit-elle , si vous devez être plus surpris de l'intérêt que m'inspire votre fille que je ne pourrais être étonnée moi-même de

l'observation que vous venez de faire. — Mais laissons cela. J'en appelle à votre cœur, à l'amour paternel que doit vous inspirer une aussi aimable enfant. Je le répète, parce que j'en ai l'intime conviction, sa destinée, le bonheur de toute sa vie, dépend de la décision que vous allez prendre. Au nom du Ciel ! ne vous laissez pas éblouir par de fausses considérations, par l'éclat d'une alliance qui vous paraît avantageuse ; consentez à lui donner pour époux celui que son cœur a choisi. — Mes propriétés, jetées dans la balance, contribueront peut-être...

— Ah ! madame ! interrrompt Creff-Jawn en affectant le ton d'un homme profondément blessé, pouvez-vous croire que d'aussi viles considérations puissent avoir crédit sur mon âme dans une affaire où le bonheur de ma fille est mis en cause ? Je ne sais sous quelles affreuses couleurs on m'a dépeint auprès de vous ; mais je proteste de toutes mes forces contre les calomnies que vous avez trop légèrement accueillies. — Attendez mes œuvres pour me ju-

ger. Fort du témoignage de ma conscience , je ne doute pas que mes amis n'applaudissent sincèrement au mariage avantageux que j'ai contracté pour ma fille. »

Blanche , atterrée de l'impudence de cet homme, qui en appelait à la voix publique quand il avait tant d'intérêt à couvrir ses actes d'un voile impénétrable , Blanche se demanda si c'était réellement Creff-Jawn , et si les lettres de Genevrette méritaient une confiance entière. Mais, promptement revenue de ce doute passager qu'excite souvent l'effronterie, elle dit d'une voix pénétrante :

« Fort bien ! Mais n'était-il personne que vous dussiez consulter ? »

Creff-Jawn tressaillit , et fixa la baronne avec étonnement. Mais , se remettant aussitôt , il dit avec un sourire :

« J'ai consulté ma fille , je me suis consulté moi-même ; après cela , je ne pense pas... Pardon : j'ai pris conseil encore des lumières de l'Esprit-Saint.

— J'ose affirmer le contraire ! s'écria Blanche

indignée. Si vous aviez imploré les lumières de l'Esprit-Saint , vous eussiez accompli la volonté de Dieu , qui est que les fiancés soient tôt ou tard unis par les nœuds sacrés du mariage. — Or votre fille est fiancée à Jeannic de Ker-Jean.

— Est-il vrai ? demanda Creff-Jawn.

— Vous ne l'ignorez pas , messire. »

Creff-Jawn se mordit les lèvres.

« Après tout , madame , je suis le maître d'agir comme bon me semble ; je ne reconnais à personne le droit d'intervenir dans mes affaires. Pour mettre un terme à vos instances , je dois vous déclarer que ma parole est engagée. — Sous huit jours ma fille sera mariée au sire de Rosarnou. — Il a fallu que le respect que m'inspirent votre sexe et votre rang....

— Il a fallu plus que cela , interrompit Blanche. J'ai remarqué l'impatience que vous ont causée mes paroles , et la contrainte que vous vous êtes imposée pour conserver votre calme. — Cependant , plus que vous j'aurais le droit d'être indignée , car j'ai acquis la certitude que

l'intérêt de votre fille est subordonné.....

— Madame, s'écria Creff-Jawn, cessez, je vous prie, un langage que vous n'avez nullement le droit de me tenir, et que je suis décidé à ne pas écouter plus long-temps. — Ma fille épousera le sire de Rosarnou.

— Non, par ma vie! dit la baronne d'une voix ferme et pleine d'énergie. Ecoutez : j'ai bien voulu feindre jusqu'à ce moment d'ajouter quelque foi à vos discours; mais puisque vous persistez dans vos cruels projets, il est temps de vous montrer que je suis bien informée. — Vous avez affirmé à plusieurs reprises que vous ignoriez l'amour de votre fille pour Jeannic de Ker-Jean; cependant Lecornel ne vous a pas caché que leur mariage devait être célébré le lendemain du jour où vous l'avez enlevée. »

A ces mots, la figure du suzerain se couvrit d'un pourpre foncé; mais, réprimant aussitôt cette émotion échappée à l'étonnement, il dit d'un ton dégagé :

« Cette particularité, qui me paraît l'un de

vos plus grands chefs d'accusation , ne prouve rien que mon désir de tenir mes affaires secrètes. Cette conduite est dictée par la prudence, et je m'étonne que vous osiez m'en blâmer : car enfin, madame , peut-être n'aimeriez-vous pas à révéler votre vie.

Ces paroles, prononcées d'un ton mordant, allèrent au cœur de la baronne.

« Je n'en attendais pas moins de votre délicatesse , dit-elle. Il est beau de payer le dévouement par l'outrage , de railler une malheureuse femme dont on a lâchement triomphé. Au reste , je vous remercie d'avoir pris l'initiative : cette allusion au temps passé n'autorise à continuer sur ce terrain. — Désormais ce n'est plus une étrangère qui vient , sans aucuns titres , plaider la cause de votre fille ; c'est une mère... »

Un geste de surprise échappa au suzerain.

« Comment savez-vous ? » dit-il en l'interrompant.

Puis, changeant de ton , il ajouta avec une ironie cruelle :

« Pour Dieu ! parlez moins haut , madame ; votre réputation sans tache , l'estime générale dont vous jouissez à juste titre , me font un devoir de vous rappeler qu'un secret de cette importance mérite d'être tenu caché. »

La baronne, émue jusqu'aux larmes fut quelque temps à répondre.

« Je serai généreuse , dit-elle : j'ai parlé sans crainte quand il s'agissait de ma réputation ; mais je veux bien baisser la voix pour rappeler à votre seigneurie qu'elle a porté anciennement le nom redouté de Creff-Jawn. »

Les dents du suzerain s'entrechoquèrent avec bruit ; un mouvement machinal lui fit porter la main sur la poignée d'une large dague suspendue à sa ceinture.

« Par la chute des mauvais anges ! dit-il de sa voix d'autrefois, le sort en est jeté, ma fille épousera malgré tout le sire de Rosarnou..., et vous vous tairez , madame , car la révélation de ce mystère vous couvrirait , vous et votre fille , d'un opprobre ineffaçable. — Voyez si vous voulez acheter ma perte à ce prix. — Le même

intérêt nous unit : comptez sur ma discrétion comme j'ai confiance en la vôtre. »

En achevant, il salua de la main, et disparut par une porte latérale cachée derrière les tapisseries.

Une heure après son retour au château de Ker-Morvan, Blanche n'était pas encore remise de l'impression douloureuse que lui avait causée son entrevue avec Creff-Jawn. L'alternative où il l'avait placée était réellement accablante ! Elle avait le choix de voir sa malheureuse fille violemment enchaînée au sort d'un homme qu'elle abhorrait, supplice affreux, incessant, revêtant toutes les formes, debout à toutes les heures du jour ; ou si, voulant la soustraire au sort qu'on lui réservait, sauver en même temps sa vie des angoisses qui l'attendaient dans une union détestée, et son âme des dangers d'une position qui peut conduire à tous les crimes, si, pour sauver sa fille, Blanche sacrifiait une considération justement acquise, et l'estime du monde, qui ne lui tiendrait pas compte des remords par lesquels elle avait expié sa faute, c'é-

tait alors le tour du pirate—déçu dans ses espérances, et condamné à s'aller cacher dans quelque retraite ignorée — de tirer une vengeance éclatante en déversant à pleines mains sur la mère et la fille l'opprobre attaché à son nom. Telles étaient les pensées qui oppressaient le cœur de la malheureuse baronne ; terrible châtement qui la poursuivait dans ses plus chères affections, pour avoir cédé, un jour, aux exigences d'un amour que l'église et les hommes n'avaient pas légitimé.

Jeannic n'était pas dans une position plus tranquille. Il s'était accroché un moment à l'espérance de voir l'intervention de la baronne couronnée d'un plein succès, et la cruelle déception qu'il venait encore d'éprouver l'avait jeté dans un état d'exaltation peu commun. Décidé à ne pas souffrir qu'une femme qu'il regardait comme la sienne passât dans les bras d'un autre, il ne fut sorte de projets qu'il n'élaborât pour écarter Rosarnou ; mais, trouvant de tout côté des obstacles insurmontables, ou prévoyant des délais qui pourraient tout compro-

mettre, il adopta le dessein désespéré d'enlever Genevrette du château de Plouriorech.

Dénuée d'espoir, la baronne, telle qu'un malheureux qui met sur un dé les restes de sa fortune, adopta ce projet avec avidité. En conséquence tous les préparatifs furent faits, et l'idiot, oubliant sa mésaventure au fond d'un flacon, fut chargé de porter une lettre à Genevrette, avec la promesse formelle d'être gorgé de vin, sa vie durant, s'il accomplissait sa mission.

Nous verrons dans la suite le sort de cette tentative.



XXXVI.

Les éclats jaillissants de mille lumières étincelant à travers les croisées du manoir de Plou-riorech annonçaient au marin, telles qu'un phare de bonne nouvelle, l'approche d'une terre habitée.

La joie avait pris racine sous les voûtes antiques du château. Le plaisir, sous les formes les

plus variées , pénétrait par tous les pores , envahissait tous les sens.

Mais , si les hôtes du château goûtaient toutes les joies à la fois , il n'en était pas ainsi pour les manants des environs , pour les marins à la mer , et les voyageurs sur la route.

C'était une soirée de fin d'automne , où la nuit épaisse arrive de bonne heure , après une sombre journée.

Le long du rivage , sur la voie irrégulière conduisant au château de Plouriorech , cheminait à pas pressés un homme de tournure étrangère.

Sa tête était garantie par un vaste chaperon de feutre rabattu , posé sur un bonnet de forme pouponne , qui couvrait entièrement ses cheveux et son front jusqu'aux sourcils. Une robe noire à larges manches , serrée par une ceinture de cuir , descendait jusqu'à ses pieds ; chaussés de souliers grossiers , dont les oreilles étaient attachées avec un bouton.

Quoique le feu sombre qui brillait dans ses yeux n'indiquât pas un âge fort avancé , cepen-

dant ses joues terreuses étaient sillonnées de rides, et quelques mèches de cheveux blancs, échappées de son bonnet, bouclaient autour de ses oreilles. Sa taille était droite, et le pesant bâton qui armait sa main paraissait destiné à le défendre des insultes plutôt qu'à soutenir ses pas.

Un vent de mer vif et piquant chassait aux yeux de notre voyageur une pluie pénétrante; mais il n'y prenait pas garde, non plus qu'aux mugissements de l'Océan courroucé, dont les vagues écumeuses déferlaient bruyamment au bas du sentier qu'il suivait.

L'obscurité épaisse, le terrain glissant, et de fréquentes aspérités, rendaient sa marche difficile et dangereuse. Cependant, loin de regarder à ses pieds, il fixait incessamment la vue sur les murailles illuminées du château.

Arrivé devant le pont-levis, il le franchit sans hésiter, et pénétra dans une cour immense, éclairée des jets de lumière qui s'échappaient des croisées, et joyeusement retentissante des cris confus des varlets, auxquels venaient se

mêler les sons mourants de la fête et l'harmonie des instruments.

Ces éclats de joie , ordinairement contagieux , firent sur notre voyageur une impression tout opposée : son oreille parut déchirée des sons de la mélodie , les muscles de sa figure se crispèrent d'une manière étrange , et , les yeux brillants d'un feu sombre , il demeura debout , appuyé sur son bâton , et fixant les volets de toile d'une galerie à travers lesquels on distinguait , comme des ombres fantastiques , danseurs et danseuses voltigeant.

Depuis quelques instants il était ainsi immobile , lorsqu'un léger coup frappé sur son épaule fut suivi de ces paroles :

« N'est-ce pas , l'ami , qu'il fait meilleur dans ces salles que sous la voûte du firmament ? »

L'étranger tressaillit ; puis , changeant aussitôt l'expression de son visage , il jeta un regard oblique sur l'individu qui lui avait parlé. C'était un jeune garçon paraissant employé aux basses fonctions de la cuisine.

« Oui-dà , maître , répondit-il. Mais chacun

doit garder son rang : je n'ai pas la folle prétention d'être introduit parmi cette brillante assemblée.

— Bien vous en prend , compère , répondit malignement son interlocuteur. Mais souvent tel qui feint l'indifférence a le cœur ivre de désirs. — Vous étiez si attentif, qu'on vous croirait...

— Les sons de cette joyeuse musique me causaient un vif plaisir, interrompit le voyageur. Cela n'est pas surprenant , car de ma vie je n'ai entendu pareille chose.

— Tous les soirs , c'est la même vie au château , vie de bienheureux pour les maîtres , et de damnés pour les varlets. — Mais que demandez-vous , l'ami ?

— L'hospitalité pour la nuit.

— Il y a place pour vous ici , et pour peu que vous connaissiez le moyen de divertir la compagnie , vous resterez à votre aise. — Le château ne désemplit pas de jongleurs et de baladins. »

En achevant , il conduisit le nouvel hôte

dans une salle où quantité d'hommes et de femmes , couverts de costumes bizarres , devaient gaîment autour d'un chauffoir pétillant, en vidant force pots de vin.

L'arrivée de l'étranger excita dans cette bande joyeuse un mouvement de curiosité et de jalousie. Plusieurs, craignant un concurrent dangereux , cherchèrent à deviner son art , en faisant à haute voix leurs observations sur son compte. Mais, lui , sans daigner relever l'impolitesse de leurs discours , offrit ses vêtements mouillés à la chaleur de la flamme , et se contenta de lancer aux plus insolents un regard assez expressif pour les contraindre au silence.

Cette réunion d'individus des deux sexes était entièrement composée de baladins cosmopolites , allant de château en château exercer leur savoir-faire. Bohémiens par les mœurs et l'humeur vagabonde, ils se mêlèrent plus tard à ces hordes errantes et furent désignés du même nom , quand elles tombèrent comme une nuée de sauterelles du fond de l'Inde sur l'Occident.

Parmi les baladins du château de Plourio-rech , les uns étaient musiciens ; d'autres , danseurs , jongleurs , équilibristes ; ceux-ci , façonnés de bonne heure à une souplesse inconcevable , franchissaient un cerceau étroit , ployaient leurs corps en deux , leurs membres en sens inverse ; ceux-là s'enfonçaient dans le corps un sabre jusqu'à la poignée , ou charmaient la compagnie par des tours d'escamotage si habilement exécutés , que dames et seigneurs , les voyant travailler , ne pouvaient se défendre de faire le signe de la croix. Des femmes , la plupart jeunes et belles , exécutaient également des poses et des danses gracieuses , ravissantes de mollesse et de volupté , et souvent il arrivait que les chevaliers oubliaient momentanément auprès de ces filles amoureuses la dame du cœur et des pensées.

L'étranger si inopinément jeté au milieu de ces baladins , avec lesquels il ne sympathisait en aucune manière , parut d'abord plongé dans de sérieuses réflexions ; mais , les éclats de leurs rires faisant à ses pensées une diversion conti-

nuelle, il releva la tête, et prit le parti d'écouter leur conversation. Pour tout chrétien élevé dans la pureté des principes, le spectacle qui s'offrit à la vue de l'étranger était vraiment scandalisant. Les paroles les plus libres étaient assaisonnées de caresses et de baisers pris et rendus sans façon. Les femmes, dont la dernière pudeur était noyée dans le vin, étalaient leur gorge nue et des formes à peine cachées par des vêtements indécents. Les feux de l'ivresse se mêlaient, dans leurs regards, à ceux de la lubricité; et notre voyageur, révolté d'un pareil cynisme, ne pouvait prévoir où s'arrêterait leur fougue impure, lorsqu'un écuyer du château vint à entrer dans la salle.

A sa vue, les transports cessèrent, et chacun, rajustant sa toilette désordonnée, secoua les fumées du vin, et retrouva en même temps quelque décence et sa raison.

« Croix de Dieu! dit celui-ci, le grand diable votre père vous met en joie, mes diabolins! Ecoutez, le suzerain mon maître s'est foulé le pied en descendant de cheval, et il

souffre comme un damné : en est-il un parmi vous qui s'entende à médeciner. »

Plusieurs des baladins s'offrirent avec empressement, et l'étranger lui-même s'approcha de l'écuyer.

Celui-ci, l'ayant examiné quelques instants :

« Vous êtes nouvellement arrivé, l'ami ? Quel est votre art ? Ce costume m'est inconnu.

— J'ai passé ma vie dans les camps à réparer sur les chairs les taillades que fait l'acier. Si quelque science et une expérience consommée sont des titres à votre confiance, je garantis sur ma vie la guérison du gracieux maître.

— Soit, fit l'écuyer d'un air satisfait. Continuez à vous divertir, mes joyeux enfans du diable, et vous, habile homme, suivez-moi. »

Ils traversèrent la cour, et montèrent un large escalier, décoré de tentures et de feuillages. L'écuyer fit entrer son compagnon dans une pièce contiguë aux salles réservées à la danse.

Le suzerain était assis dans un fauteuil ; son pied malade reposait sur des coussins. L'étran-

ger en le voyant ne put réprimer une agitation étonnante , ses doigts crispés enfonçaient jusqu'au sang ses ongles dans sa main , un sourire terrible errait sur ses lèvres blanchies , et dans le feu de ses regards, on lisait des choses effrayantes.

Cependant, le suzerain lui ayant fait signe d'approcher, il parvint à déguiser sous un air de timidité respectueuse les passions qui fermentaient dans son sein.

« Votre seigneurie doit beaucoup souffrir, dit-il ; les muscles auront été froissés. Je connais à ce mal un remède infailible, dont mon gracieux seigneur sentira bientôt la vertu. »

Tout en parlant , il délivra la jambe du suzerain des chaussures qui la serraient.

« Par les cornes de satan ! tu dis bien, maître mire, que je souffre horriblement. Si les supplices de l'enfer sont plus cuisants que celui-là, la place n'est pas tenable un jour.

— Notre âme endure des maux inouïs , et la douleur ne l'use pas : c'est un privilège que n'a

pas notre chair maudite, et que Dieu donne aux réprouvés.

— Triste privilège, à mon sens, observa le suzerain.

— Votre seigneurie a peut-être de bonnes raisons pour désirer que l'âme mourût avec le corps. »

Creff-Jawn fit à ces mots un brusque mouvement, où le doute et la colère se mêlaient à l'étonnement; mais le mire, ayant remarqué cette préoccupation, sut aussitôt l'en distraire en froissant son pied malade.

« Tudieu ! docte homme, tu as la main diablement lourde.

— Il serait plus juste de dire que vous avez la chair sensible. »

En ce moment le pied du suzerain, délivré de sa chaussure, montra au mire une enflure assez prononcée auprès de la cheville; mais, sans la regarder à peine, il fixa d'un air indiciel un moignon cicatrisé, seule chose qui restait de l'orteil. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles l'étranger, toujours immobile;

mais agité d'un tremblement convulsif, porta alternativement les yeux du pied malade à la figure du suzerain.

Enfin celui-ci, impatienté, s'écria avec colère :

« Par ta science douteuse ! habile homme, cesseras-tu bientôt de me lancer des regards tel qu'un bouledogue qui veut mordre ? Est-ce pour te moquer de moi que tu es venu céans ? S'il en est ainsi, compère, tu n'es pas tombé en bonnes mains.

— Votre seigneurie n'est pas douée d'une grande patience, dit l'étranger d'une voix émue. Avant d'appliquer le remède, il faut connaître le mal, et étudier les symptômes. — Sire écuyer, allez quérir du linge et un flacon de claret.

— Est-ce là ton remède, demanda le suzerain.

— Oui-dà, seigneur : les vertus du vin, généralement méconnues, sont cependant souveraines ; les remèdes les plus compliqués ne sont pas toujours les meilleurs.

— Je serais tenté de le croire. Ta bonne foi, maître mire, est rare parmi tes confrères. »

L'écuyer étant de retour, le médecin imbiba une compresse et prépara les ligatures.

« Chacun agit à sa manière : les uns renchérrissent à dessein le danger de leurs malades, et composent leurs baumes en secret ; d'autres, et je suis de ce nombre, disent franchement la vérité, et ne font mystère de rien. — Les premiers sont grassement payés, et les seconds obtiennent à peine un merci. Dites-moi lesquels vous préférez ? »

— Ma libéralité te le prouvera, maître mire.

— Vous êtes un généreux seigneur. »

Il continua silencieusement son opération, et jeta sur la compresse quelques pincées d'une poudre rouge qu'il prit dans une petite boîte ; puis, ayant achevé, il fixa son regard sombre sur les yeux du suzerain.

« Votre seigneurie m'offre la preuve de sa vaillance. C'est sans doute dans une rencontre avec un noble adversaire que votre seigneurie

a eu l'orteil emporté. — Cela vous portera malheur. »

Creff-Jawn tressaillit. Ces mots étaient prononcés d'un ton vraiment effrayant.

« Pourquoi ? dit-il avec un rire équivoque.

— Dieu couvre l'avenir d'un voile ; il n'appartient à personne de prétendre voir au travers. — Laissons cela ; j'ai eu tort de vous..

— Non pas, mon maître, interrompit le suzerain : j'exige que tu parles sur l'heure, ou, de par Dieu ! ma dague te denouera la langue.

— Ce serait payer mes services en monnaie seigneuriale : l'acier coûte moins cher que l'argent. — Les nerfs et les tendons de votre pied, rétrécis par cette blessure, devront, avec l'âge, occasioner fréquemment de pareils accidents. Dites, mon beau seigneur, est-ce la peine de se fâcher ? »

Une ironie amère contenue dans ces paroles attira sur les joues bronzées de Creff-Jawn un léger vermillon. Cet homme exerçait sur lui une puissance de fascination presque égale à

celle dont il était doué aux jours glorieux de sa jeunesse.

« Prête-moi ton bras , dit-il. En récompense de ton mérite, tu vas t'asseoir à la table de mes hôtes. »

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les habillements des chevaliers, ni les riches parures des dames, moins éclatantes que leurs appas ; nous ne parlerons pas davantage des mets divers , dorés , argentés et coloriés , qui charmaient la vue et délectaient le palais. Chaque chose viendra en son temps. Aujourd'hui le suzerain et son mire captivent toute notre attention.

Ce dernier ne parut éprouver aucun embarras d'être admis si fortuitement dans cette brillante assemblée, la fleur de la noblesse bretonne. Il mangea peu , car une idée fixe semblait occuper son esprit , et parfois un léger sourire apparaissait sur ses lèvres quand le suzerain décelait par une contraction la souffrance qu'il éprouvait.

« Gloire de Dieu ! maître mire , ta compresse imbibée avait calmé mes douleurs ; mais c'a

été comme un temps d'arrêt pour un cheval essoufflé : le mal est devenu plus vif.

— Cela devait être, messire : avant de reprendre leur élasticité, les nerfs réagissent fortement et vous causent quelque douleur. — Il faut montrer du courage.

— C'est la première fois qu'un pareil avis m'est donné.

— Je ne crois pas par ces paroles mettre votre valeur en doute ; mais tel qui braverait la mort et courrait au combat comme à une fête ne sait pas souffrir sans se plaindre la moindre chose en maladie. Je pourrais vous citer pour exemple le noble homme Guillaume de Villaret, dernier grand-maître des chevaliers hospitaliers, dont la bravoure n'est pas douteuse, et qui pourtant...

— Vous avez connu le grand-maître défunt ? interrompit un chevalier.

— Oui dà, messire : j'ai eu l'honneur de guérir plusieurs fois son éminence, ainsi que son très digne frère, le seigneur Foulques, maintenant grand-maître à sa place. »

Tous les convives prirent part successivement à la conversation.

« Puisque cet habile homme a voyagé dans tant de pays divers, il doit connaître bien des aventures surprenantes. — Ça ! maître mire , contez-nous quelque historiette , dit une jeune dame fort gentille , dont les désirs faisaient loi. »

L'étranger réfléchit quelques instants.

« Pour vous complaire , noble dame , il n'est pas de chose qu'on ne fasse. Le bonheur de captiver votre attention va aider ma mémoire rebelle et m'inspirer un langage digne d'une aussi noble assemblée. »

En ce moment le nègre du suzerain entra doucement dans la salle. Son maître l'appela d'un signe , et lui donna quelques ordres, après lesquels il sortit. Le mire, toujours attentif, remarqua que la main droite du moricaud était tachée de sang frais.

« Parmi les seigneurs et les dames qui composent mon auditoire , il n'en est pas sans doute qui ne connaisse au moins de nom , et peut-être

de figure, le héros de mon histoire. — C'était le plus grand scélérat, en même temps le plus brave guerrier et le plus fameux séducteur que l'esprit maudit ait formé. »

Ce début piqua la curiosité générale ; les dames surtout réunirent toute leur attention.

« Son nom fut pendant longues années l'effroi des navigateurs. Qui n'a pas connu Creff-Jawn ? »

En prononçant ces mots, ses regards, attachés sur ceux du suzerain, semblaient sonder sa pensée. Un sourire diabolique lui échappa. Il remarqua sur le front de son hôte de grosses gouttes de sueur, et dans ses traits une altération douloureuse. Cependant celui-ci, s'étant un peu remis :

« Pardieu ! maître mire, choisis un autre sujet : quel intérêt peuvent prendre ces dames aux aventures d'un pirate ? »

Nonobstant cette observation, toutes les dames conjurèrent le narrateur de commencer aussitôt.

« Peut-être que monseigneur connaît déjà cette histoire, reprit le mire, les yeux toujours fixés sur le suzerain; mais, en remontant plus haut, je suis certain de lui causer quelque surprise, et j'éviterai le reproche d'occuper exclusivement ces nobles dames des faits et gestes d'un pirate.—L'origine de Creff-Jawn est noble et illustre en Bretagne. Il n'est aucun de vous, messires, qui n'ait connu sa famille. »

Et, remarquant un spasme nerveux chez le malheureux suzerain, il lui dit ironiquement :

« Vous paraissez souffrir, messire. Bon courage! tout ici-bas a un terme. Ecoutez-moi attentivement, et je répons que la douleur de votre pied ne vous paraîtra plus sensible. — Je disais qu'un noble sang coulait dans les veines du pirate, et vous conviendrez, messeigneurs, que ce n'était pas à tort quand vous saurez que ce terrible Creff-Jawn fut le dernier Ker-Sauson. »

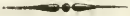
A ces mots le mire et le suzerain échangèrent un regard de sang. Mutuellement ils eussent voulu se déchirer, et, retenus tous deux par

des considérations également puissantes, ils s'observaient silencieusement.

L'étranger narra longuement à la société attentive l'histoire racontée par le père Conan ; puis, après être entré dans quelques détails sur les aventures de Creff-Jawn, il s'arrêta tout à coup, et, sans écouter les compliments que chacun à l'envi lui adressait, il quitta la table en disant :

« Mais le charme de conter me fait oublier que la soirée s'avance et que j'ai besoin de repos. — La sainte Vierge vous bénisse, messeigneurs et mes gentilles dames. »

Avant que le suzerain se fût remis de l'étonnement plein d'angoisse que lui avait causé cette scène, l'étranger avait eu le temps de se soustraire aux recherches.



XXXVII.

Quelques minutes suffirent à l'étranger pour franchir la cour et le pont-levis du château; puis, détournant à droite, il disparut dans l'obscurité, à l'ombre des massives tourelles.

La pluie tombait fine et serrée, et le vent de mer chassait des bouffées impétueuses. Pas une étoile ne brillait au firmament; toute la cam-

pagne à l'entour était noire , morne et silencieuse.

A quelque distance du château, l'étranger ralentit sa course. Au sortir d'une fête brillante, les yeux éblouis par la clarté des lumières rehaussant la beauté des dames, l'oreille pleine encore des modulations de leurs voix, il devait éprouver une assez forte sensation en se trouvant tout à coup seul au milieu d'une nuit orageuse ; mais le sentiment pénible qu'il avait éprouvé en s'approchant du château retentissant de plaisir s'évanouit soudain, et le spectacle d'une nature désordonnée parut répandre dans son âme une impression toute contraire. C'est que sans doute les accents délirants du bal contrastaient avec ses pensées, et qu'il trouvait dans les sifflements impétueux de la brise sur les rochers une sympathique harmonie avec ses passions tumultueuses.

Debout sur une éminence, les narines gonflées, la respiration haletante, il prêtait une oreille avide à la pluie battant sur la terre ; il écoutait délicieusement le bruit des arbres qui

se rompaient à leurs cimes , les gémissements plaintifs du vent , sublime concert que relevait la voix tonnante de l'Océan , et parfois , tel qu'un rire impie échappé au démon vainqueur , les accents vagues et indistincts des mélodies instrumentales. Long-temps il demeura ainsi , immobile et concentré ; puis , proférant quelques sons vagues ressemblant à une malédiction , il étendit son bras vers le manoir illuminé , et prit à grands pas le chemin du Conquet.

Arrivé à peu de distance de la ville , il entendit près de l'église des gémissements douloureux , des plaintes sourdes et râlantes comme celles d'un agonisant. Un frisson traversa son cœur : le cimetierre était proche. Néanmoins quelques instants de réflexion ayant calmé ses affres superstitieuses , il s'avança lentement et la poitrine battante vers le lieu d'où partaient ces plaintes. Sous le porche de l'église une créature humaine était étendue de son long. L'étranger s'étant approché :

« Par saint Matthieu ! est-ce toi , File-Etou-

pes, mon garçon ? Pourquoi gémis-tu ainsi ? »

L'idiot souleva péniblement sa tête : le son de cette voix avait paru le frapper.

« Oui bien, compère, Diot a du mal. Misère ! misère ! quel mal a le pauvre Diot ! — Ave Maria ! Dieu vous bénisse, Budic-Mur.

— Tu me reconnais, mon garçon ? Prends courage : je vais t'aider à marcher jusqu'à la première maison.

— Diot ne peut pas : le poignard du moricaud a percé le pauvre Diot. — Ave Maria ! Diot va mourir. »

Budic-Mur, vivement touché des plaintes douloureuses du malheureux bedeau, le souleva avec précaution dans ses bras, et, chargé de ce pesant fardeau, il entra dans l'église et le déposa sur les degrés de l'autel. La pâle clarté de la lampe lui servit à examiner l'état du pauvre File-Etoupes. Sa figure, ses mains et ses longs cheveux blonds ruisselaient de boue et de sang. Plusieurs larges contusions étaient ouvertes sur son front, et une profonde blessure avait traversé sa poitrine.

« Ave Maria ! Diot est joyeux de vous voir ; Diot avait peur de mourir seul , comme un chien derrière un buisson.

— Un peu d'espoir, mon ami Diot : tout n'est pas encore perdu. »

Et, tandis qu'il lavait avec l'eau du bénitier les plaies du malheureux bedeau :

« Tu seras vengé , mon garçon. Nomme-moi l'infâme assassin.

— Oui bien., ça fera plaisir à Diot. — Messire Jeannic avait dit : « Diot , va porter ce » chiffon à Genevrette, ma jolie mie. » Diot revenait boire son vin , quand le moricaud s'est montré sur la muraille. Misère ! son poignard a percé Diot , qui est tombé jusqu'en bas. Il y a bien loin , compère : aussi la tête de Diot a été percée par les pierres. — Ave Maria ! Diot a eu bien du mal à venir de Plouriorech pour mourir sous son auvent.

— Plouriorech ! répéta Budic-Mur, pensant aux taches de sang qu'il avait observées sur les mains du nègre muet ; mais son attention fut tout à coup fixée sur une marque étrange à la

tempe gauche de l'idiot, qu'il n'avait jamais remarquée, sans doute à cause de la crasse qui couvrait ordinairement sa figure, et que l'eau avait enlevée. En la regardant il se rappela subitement l'histoire que lui avait contée le pénitent de Savigny, et l'enfant de Méance et de Raoul de Ker-Sauson, qui portait une pareille marque au même endroit. Une idée singulière lui vint à l'esprit : il pensa que le pauvre idiot pouvait bien être le fils de Ker-Sauson ; et lorsqu'il eut réfléchi au naufrage sur la côte du Conquet du navire qui portait Méance, époque qui coïncidait parfaitement avec celle où File-Etoupe fut trouvé sur le rivage le lendemain d'une tempête ; lorsqu'il eut également réfléchi à l'âge de l'enfant de Méance, qui était conforme à celui que, dans le temps, on supposa à File-Etoupes, et à ce nom même, que lui avait valu la couleur de ses cheveux, il ne douta plus qu'il n'eût découvert le secret de la naissance de l'idiot.

Quelques gémissements sourds échappèrent

au mourant; le râle de l'agonie vint opprimer sa poitrine.

« Ave Maria ! Diot ne savait pas qu'il devait mourir un jour. Diot a vu pendant sa vie des hommes et des femmes trépasser, jeunes et vieux, ça n'y faisait rien ; des chiens, des bestiaux trépasser, et lui jamais. Ave-Maria! ça lui faisait croire que sa vie durerait toujours.

— Nous sommes tous mortels, mon garçon, dit tristement Budic-Mur : un jour plus tôt, un jour plus tard, qu'importe, puisqu'il faut finir.

— Diot est en peine de savoir s'il boira du vin où il va.

— Non... Les âmes n'ont pas soif, mon ami.

— Diot boirait bien du vin sans soif. — Les autres, voyez-vous, compère, ont un lit et une maison, des enfants et tout le reste ; Diot, lui, n'avait rien que le vin pour le tenir en gaité.

— Au séjour des bienheureux, où ta place est réservée, on jouit de tous les plaisirs : pour celui qui aime le vin, c'est comme s'il en buvait toujours.

— Oui bien, compère, Diot souffre moins de son mal. »

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles l'idiot luttait douloureusement contre une agonie violente ; des spasmes nerveux contractaient tout son corps, et de sa poitrine oppressée sortaient des flots de sang caillé, avec de sourds hurlements.

« Compère, compère, le pauvre Diot s'en va mourir. Ave Maria ! Diot va leur laisser tous ses biens. — Quelle misère de se détacher de tout ce que Diot aimait.

— Que peux-tu regretter ? Tu seras heureux où tu vas.

— Ave Maria ! Diot va quitter sa robe rouge, l'herbe grasse du cimetière, où il dormait entre deux tombes, et le grand auvent du tanneur, où il se mettait à l'abri quand la neige couvrait la terre. — Ave Maria ! Diot y grelottait le froid ; et les loups venaient dans les rues gratter aux portes des étables ; c'était pour Diot et les loups une rude saison que l'hiver. — Malgré ça, il aimait bien son auvent. »

Une crise plus violente que la précédente vint renouveler les souffrances du malheureux. Ses pieds étaient froids, ses joues d'une pâleur livide; tout annonçait le terme prochain de sa douloureuse agonie. Cependant il retrouva encore quelques moments de connaissance.

« Ave Maria ! vous êtes l'ami du pauvre Diot : après sa mort, levez les planches de l'autel ; là sont les présents que Diot faisait au bon Dieu. — Ave Maria ! Diot aimait bien le bon Dieu : il lui donnait ce dont il n'avait souci. »

Ses lèvres remuèrent encore, comme s'il eût voulu parler ; puis, l'instant d'après, le Conquet perdit son bedeau.

Budic-Mur, vivement ému de cette scène, fixa un regard humide sur la froide dépouille de l'idiot. La lueur agitée de la lampe éclairait faiblement les degrés de l'autel, et les ténèbres d'alentour étaient épaissies de cette pâle clarté. Ce cadavre sanglant d'une créature humaine qui semblait encore palpiter, l'heure, le lieu, tout inspirait à l'âme une religieuse terreur. Dieu paraissait également manifester sa puis-

sance dans le silence solennel qui régnait sous la voûte sacrée, et dans la voix lointaine des vagues qui résonnait sourdement. Parfois une goutte de pluie, ruisselant à travers le toit, tombait avec un bruit léger sur les larges dalles de l'église. Alors Budic-Mur frissonnait, croyant voir les âmes en peine errer autour de leurs tombeaux. Les mains jointes, il se prosterna la face contre terre. Sa mémoire chercha les prières qu'il récitait pieusement dans son enfance : il ne les trouva plus.... Son cœur tari ne contenait pas une larme, pas une pensée d'amour pour en faire l'hommage à Dieu : la haine, la soif de vengeance, l'avaient envahi, desséché.

« Après, dit-il en se relevant, après je ferai des prières; mais auparavant je dois accomplir mon devoir, le vœu sacré de ma mère, qui a reçu ici même une illustration divine. — J'entends incessamment la voix plaintive de mon père résonner à mes oreilles : il est temps de l'apaiser en punissant le meurtrier. — Ire de Dieu ! les générations futures apprendront

avec effroi comment Budic-Mur s'est vengé. »

Il dit, et s'avança dehors. Mais, pensant à la recommandation que lui avait faite l'idiot de lever les planches de l'autel, il revint sur ses pas, guidé plutôt par une sorte de respect pour la volonté du défunt que par l'espoir de trouver dans cette cachette quelque chose de bien important. En effet, les premiers objets qu'il aperçut attestaient le degré des facultés intellectives de celui qui les avait placés là. C'étaient des bouteilles vides, des cruches, des débris de vaisselle, du linge, des lambeaux de vêtements, de vieux souliers, des outils de toute espèce, des fuseaux couverts de fil, et une foule de choses pareilles, que l'idiot avait dérobées par suite du penchant instinctif qui le poussait à commettre des larcins, sans but, sans intention, mais pour obéir à un désir non combattu.

Budic-Mur, laissant ces fatras épars, afin que leurs divers propriétaires pussent venir les reprendre, jeta un dernier coup-d'œil dans la cachette de l'idiot, et, ramassant la lampe, il allait la remettre au lieu où il l'avait prise, lors-

que la flamme, animée par ce mouvement , fit briller quelque chose au fond de l'autel. Budic-Mur avança la main , et se trouva en possession du précieux coffret pour lequel Creff-Jawn avait inutilement précipité dans les flots le malheureux carme barré. Les pierreries qu'il renfermait occupèrent peu son attention ; elle se porta exclusivement sur le parchemin dès qu'il y eut jeté les yeux.

Quelques explications deviennent ici nécessaires à l'intelligence de notre récit ; et, sans entrer dans des détails fatigants , nous allons apprendre au lecteur certaines particularités tout-à-fait indispensables.

On le sait, Blanche, sans espoir de revoir désormais Raoul , avait cédé aux sollicitations de son père, et donné sa main au sire Havart de Gatinen. Cette union ne fut par heureuse : le cœur de Blanche était fanné , et Havart de son côté paraissait sous le joug d'une idée fixe , qui glaçait le sourire sur ses lèvres et tout bonheur dans son âme. Peut-être que les caresses et la sollicitude d'une compagne passionnée eussent

changé sa manière d'être ; mais Blanche n'avait à lui donner que l'amitié d'une sœur et les affections d'une amie. Enfin , après plusieurs années tristement passées de cette manière dans le château de Ker-Morvan , Havart prit congé de son épouse , dans le dessein de faire le voyage de Rome. De là il partit en pèlerinage pour la Terre-Sainte. Budic-Mur apprit par les parchemins contenus dans le coffret le but et la cause de ce voyage , qu'on avait ignorés jusqu'à ce moment.

Havart était frère de Méance , et lorsque cette malheureuse , dédaignée de Raoul , qui l'avait perdue , s'en fut chercher un refuge dans sa famille , son frère , qui était son plus proche parent , la repoussa durement , comme nous l'avons déjà vu dans le récit du moine de Savigny ; mais , oubliant bientôt la faute de cette pauvre fille en songeant qu'elle était sa sœur , il se repenit de sa cruauté , et fit faire les plus exactes perquisitions pour savoir ce qu'elle était devenue ; mais il n'obtint aucuns renseignements sur son compte , et ne la revit jamais , le navire où

elle s'était embarquée ayant péri corps et biens sur la côte du Conquet. A dater de cette époque, Havart de Gatinen fut la proie des plus vifs remords; persuadé que sa sœur avait cessé de vivre, il pensait que le désespoir l'avait conduite au dernier crime, celui d'attenter à ses jours, et il s'accusait d'en avoir été la cause : de là sa sombre tristesse et son voyage expiatoire à Rome et en Palestine. Sentant sa fin prochaine dans ce dernier lieu, il consigna tout au long sur ces parchemins ce que nous venons de dire en résumé, et institua l'enfant de sa sœur légataire de ses immenses propriétés, destinant les pierreries à Raoul de Ker-Sauson, au cas que, se trouvant dans une position honorable, il voulût reconnaître cet enfant pour le sien et lui donner son nom. L'exécution de ce testament était confiée à la baronne. Si, dans un nombre d'années fixé, les recherches qu'on devait faire demeuraient sans résultat, ou qu'on acquît plus tôt la preuve que l'enfant de Méance avait cessé d'exister, la baronne était autorisée à se substituer aux droits de son neveu, en re-

mettant à Budic-Mur les pierreries renfermées dans le coffret , comme un témoignage de la reconnaissance d'Havart pour son fidèle écuyer. Tel était en substance le contenu des parchemins que l'idiot avait précédemment offerts à Dieu, vu qu'il n'en avait que faire , et que Creff-Jawn, qui en avait appris la valeur en Palestine, cherchait à s'approprier.

Budic-Mur, pensant utiliser ces renseignements pour couronner sa vengeance , sortit aussitôt de l'église en emportant le coffret.

XXXVIII.

Budic-Mur se rendit à la tour de Ker-Jean. Il était empressé d'annoncer à sa mère l'heureux succès de son voyage et de lui faire partager la joie sourde qu'il éprouvait , en pensant qu'après vingt années d'attente , l'heure de la vengeance , si vivement désirée , était enfin venue. En arrivant à la tour, son cœur battait violemment : tout son passé se retraçait à sa mémoire;

chaque objet lui rappelait une époque de son enfance , une douleur ou un plaisir.

Il s'arrêta à quelques pas , fixant un regard humide sur ce bâtiment ruiné. Les lumières qui passaient devant les croisées sans volets jetaient une lueur lugubre sur les murailles grises , et permettaient d'en mieux voir la vétusté.

Budic-Mur crut trouver dans ce château de ses ancêtres , jadis puissant et orgueilleux , maintenant triste et délabré , l'histoire de ses possesseurs. Il se retraça la tour telle qu'elle était à l'époque de sa fondation, forte au dehors, riche au dedans ; offrant à l'ennemi des remparts neufs derrière de larges fossés , à l'étranger une table abondamment servie et un chauffoir allumé. Aujourd'hui , les fossés étaient comblés par l'éboulement des remparts , et la tour, privée de ses dépendances , survivait triste et penchée , comme un vieillard dont le corps s'incline vers la terre , où il semble chercher une place pour reposer en paix.

Ces réflexions répandaient dans son âme un

sentiment de tristesse et de rêverie peu compatible avec la nouvelle qu'il apportait et les projets de vengeance qu'il roulait dans son esprit. Il sentit le danger de se livrer à des pensées de cette nature, qui amollissaient son courage ; et, pour s'y soustraire, il entra promptement dans la cour.

Plusieurs chevaux sellés étaient attachés sous un hangar, et, à travers une porte ouverte, il aperçut des hommes d'armes buvant devant un chauffoir. Cela l'étonna ; une inquiétude vague le saisit. Il s'élança précipitamment dans la salle basse à la recherche de sa mère... ; mais il ne la trouva pas : elle était descendue depuis long-temps dans le repos de la tombe.

L'affliction de Budic-Mur en apprenant cette triste nouvelle de la bouche de son frère ne fut pas aussi forte que celui-ci l'aurait pensé. Un instant il demeura silencieux, les bras pendants, le regard fixe, paraissant anéanti ; mais il combattit et surmonta presque aussitôt cette pensée funeste, et refoula ses larmes prêtes à tomber, croyant donner à sa mère le plus éclat-

tant témoignage de son amour et la meilleure preuve de piété filiale en se concentrant tout entier dans l'accomplissement de son vœu.

Jeannic , le voyant tranquille :

« Frère , dit-il , tu ne pouvais pas venir plus à propos. Une affaire d'où dépend le sort de ma vie va se décider cette nuit : tes conseils et ton secours concourront puissamment à en assurer le succès.

— J'ai à t'entretenir aussi d'une affaire plus capitale , quoique le sort de ta vie dépende , dis-tu , de celle-ci. — Cependant continue : je t'écoute avec intérêt.

— Tu n'ignores pas sans doute , reprit Jeannic avec embarras , l'amour que m'inspire , depuis mon enfance , la charmante Genevrette. Le cœur de cette chère fille répond à mon amour ; et nous étions sur le point de nous enchaîner par les saints nœuds du mariage , lorsqu'elle disparut subitement de la maison de Lecornel...

— Par saint Matthieu ! s'écria Budic-Mur d'un ton de dédain ironique , tu te montres

chaque jour un plus digne rejeton du vieil arbre de Ker-Jean. Tandis que, sous le joug d'un vœu terrible et sacré, j'errais, comme un aventurier qui n'a ni maison ni patrie, à la recherche du meurtrier de notre père, toi, paisible au Conquet, et insoucieux également de tes devoirs et de l'honneur, tu te laissais prendre aux gluaux d'une ambitieuse femelle...

— Budic-Mur ! elle a droit au respect, s'écria le jeune homme avec animation.

— Peut-être t'a-t-elle persuadé qu'elle te faisait une grâce en t'accordant sa main, continua Budic-Mur du même ton ; mais telle n'est pas mon opinion, et, de par saint Matthieu ! je ne souffrirai pas que la honte d'une mésalliance flétrisse à jamais notre nom.

— Tu n'as rien de pareil à craindre, s'empressa de dire Jeannic. Prête-moi un moment d'attention. — L'homme qui enleva Genevrette la veille de notre mariage était son père, son véritable père, qui l'avait confiée aux soins de Lecornel, pour qu'elle fût élevée momentanément sous son nom. Après quelques mois d'ab-

sence, il est venu habiter, avec sa fille, un noble château à peu de distance du Conquet. Son rang égale au moins le nôtre, et le faste de sa maison surpasse toute imagination. »

Budic-Mur regarda tristement son frère.

« Le nom de ce seigneur ? dit-il.

— Son nom est peu connu ici : on l'appelle ordinairement le sire de Plouriorech, à cause du château qu'il habite.

— Je m'en doutais. — Es-tu certain que Genevrette soit sa fille ?

— Tout l'annonce, répondit Jeannic, effrayé du ton étrange dont cette question était faite.

— Frère, du courage ! il faut oublier Genevrette.

— Que dis-tu ?

— Ton union avec elle ne peut avoir lieu. »

Jeannic, atterré, le fixa quelques instants d'un air égaré. Il cherchait à se persuader qu'il avait mal entendu.

Budic-Mur le comprit.

« C'est la vérité, dit-il. Va ! je ne suis pas d'humeur à plaisanter, à froisser par un jeu

cruel , tes affections les plus chères. Mais , je le répète , il faut oublier Genevrette.

— Impossible ! dit Jeannic d'un ton déchirant. Mais que signifient ces paroles ? pourquoi me fais-tu cette défense ?

— Un sang infâme coule dans ses veines : son père , le noble sire de Plouriorech , ce fastueux seigneur qui semble tenir une cour , est le damné pirate Creff-Jawn. — Jeannic , il y a quelques heures , je le tenais en mon pouvoir , j'aurais pu l'anéantir ; mais , en pensant à toi , j'ai su contenir ma rage pour t'associer à une vengeance que j'ai seulement commencée. Frère , remercie-moi ! j'ai voulu partager avec toi la joie sainte que j'éprouverai à baigner mes mains dans le sang du meurtrier de notre père.

— Quelle fatalité me poursuit ! murmura Jeannic avec accablement. Mon Dieu ! à quelles épreuves voulez-vous donc mettre ma foi ? — Mais , Budic , comment sais-tu que ce seigneur est Creff-Jawn , et que la main de ce pirate est celle que nous maudissons ?

— L'orteil du pied gauche , que j'ai coupé

au meurtrier de notre père , manque au sire de Plouriorech. Si cette preuve ne te paraît pas suffisante pour constater l'identité , je vais t'en donner d'autres qui dissiperont tous tes doutes.»

Il déroula rapidement devant le triste jeune homme les principaux renseignements qu'il avait recueillis dans le cours de son voyage.

Jeannic , ne trouvant pas une objection raisonnable , dut se rendre à l'évidence des faits , et partager , bien à regret , la persuasion de son frère.

« Maintenant , reprit Budic-Mur d'un ton fortement expressif , tu comprends que ton exécution pour Creff-Jawn doit envelopper toute sa postérité. — Genevrette est sa fille : frère , c'est t'en dire assez. »

Jeannic releva la tête : sa figure était colorée , son regard vif et plein de feu.

« Que veux-tu dire , Budic-Mur ? » demanda-t-il d'une voix brève.

Son frère lui lança un coup-d'œil où la pitié et le mépris se disputaient la première place.

« Cœur de femme , dit-il , cette question est

une preuve que tu m'as compris ; mais la honte t'empêche d'avouer que tu balances encore entre l'amour et le devoir. — Est-ce qu'il ne coule pas une goutte de sang chaud dans tes veines ? est-ce que ton cœur est trop étroit pour renfermer deux passions ? — Chez un Breton l'honneur doit marcher avant tout ; puis vient l'amour, comme un auxiliaire de l'honneur, dont celui-ci se sépare dès qu'il veut lutter contre lui.

— Mais qu'as-tu voulu dire ? insista Jeannic.

— Les crimes des pères seront punis sur leur postérité : ce sont les paroles de Dieu , » dit Budic d'un ton solennel.

Jeannic , à ces mots , sentit un frisson parcourir son corps. Les yeux fixes et ouverts , il regarda Budic-Mur avec égarement.

« Tiens, écoute, reprit celui-ci, à qui ses rides feintes et son déguisement donnaient quelque chose de repoussant dans la physionomie ; frère , écoute : jusqu'à ce jour mon amitié m'aveuglait sur ton compte , je te jugeais avec des yeux de frère ; mais le prestige est évanoui : je

connais actuellement ta valeur intrinsèque. — Je croyais qu'en apprenant le lien de parenté qui unit Genevrette à Creff-Jawn, tu m'eusses dit, tout plein d'une ardeur sacrée : « Frère, elle » est mon amante, mais elle est fille de Creff-Jawn. Avant de l'aimer j'étais fils de Ker-Jean : » laisse-moi venger dans son sang le sang de » mon père, offrir l'amour en holocauste au de- » voir. » — Alors j'aurais applaudi à cette résolution, et je t'eusse dit : « Frère, c'est bien. »

Il aurait pu continuer à parler long-temps sans que Jeannic eût songé à l'interrompre. Ses yeux roulaient dans leur orbite comme s'il avait vu à ses pieds le corps sanglant de Genevrette. Ses joues étaient livides, ses traits décomposés ; on eût dit, à son immobilité, le semblant de l'horreur ciselé sur un marbre.

Tout à coup une porte s'ouvrit au fond de la salle, et Blanche, la poitrine oppressée, pâle et tout hors d'elle-même, s'approcha de Jeannic :

« Retirez-vous, mon ami : je vais lui parler... »

Il ne l'entendit pas. Elle le prit par la main , et le conduisit dehors. Alors elle revint près de Budic-Mur, et, se plaçant devant lui :

« J'ai tout entendu , dit-elle.

— J'aurais désiré qu'il en eût été autrement , répliqua Budic-Mur avec une feinte tranquillité. Vous allez tenter, madame, de faire chanceler ma résolution ; mais elle est immuable : rien ne pourra la changer. — Epargnez-vous donc d'inutiles efforts , et permettez-moi de me retirer. »

Il se retourna pour sortir.

« Arrêtez , écoutez-moi ! s'écria-t-elle en le retenant. Asseyez-vous , Budic-Mur : je veux causer avec vous...; j'ai à vous entretenir de choses importantes. »

Elle s'efforça de dissimuler ses inquiétudes poignantes et sa terreur sous l'embarras d'une femme qui se trouve seule devant un homme dont elle a reçu un aveu. Elle regarda Budic-Mur d'un air de tendre bienveillance, avec des larmes dans les yeux.

Surpris de ce changement soudain , il sentit

poindre dans son cœur un souvenir de cet amour brûlant que lui avait naguère inspiré la baronne. Elle était telle qu'il l'avait vue autrefois, telle qu'il aimait à se la rappeler, pâle, triste et bonne. Sur ses lèvres, c'était toujours le même sourire, caressant et gracieux ; dans ses yeux la même mélancolie, dans tous ses traits la même pureté ; puis ses longs vêtements de deuil faisaient ressortir avantageusement l'éclatante blancheur de sa peau. Sa taille paraissait plus fine de l'ampleur de sa large robe, et sous ses voiles ondoyants les boucles de ses cheveux reflétaient une teinte plus dorée. Elle était encore belle, et Budic-Mur trouvait un plaisir indicible à la regarder.

Blanche remarqua facilement l'impression qu'elle produisait sur Budic-Mur ; un rayon d'espoir surgit dans son cœur de mère ; elle voulut faire servir ses charmes et l'amour qu'ils inspiraient pour le salut de sa fille.

« Je croyais, dit-elle, que les affreuses pensées de meurtre qui vous préoccupent sans cesse vous avaient fait oublier, Budic-Mur, vos

anciennes affections ; je vois avec plaisir que je m'étais trompée. »

Budic-Mur tressaillit ; mais , craignant d'interpréter trop favorablement les paroles de la baronne , il ne voulut pas montrer les sentiments qu'il éprouvait.

« Ma mémoire n'est pas si légère , dit-il d'un ton concentré : mes haines et mes affections sont gravées dans mon cœur en traits ineffaçables ; le temps ni l'absence ne sauraient les amoindrir.

— Mon Dieu ! Budic-Mur, comment pouvez-vous unir dans une même comparaison deux sentiments si opposés, qu'ils semblent mutuellement s'exclure ? — Comment croire que vous nourrissez encore ces douces affections qui émeuvent et grandissent ensemble , tant que vous n'aurez pas abjuré ce fiel haineux qui porte une atteinte mortelle aux nobles passions et subjugue à son insu le plus généreux caractère ?

— Attendez à demain , madame : mon père sera vengé , mon devoir accompli...

— Quelle garantie pour l'avenir ? interrom-

pit la baronne. Toutes les fois qu'il vous prendrait envie de répandre le sang, à tort ou à raison, vous feriez la même réponse : « Attendez » que le crime soit consommé, et alors... »

— Ainsi, dit Budic-Mur sans la laisser achever, selon vous, je commets un crime en vengeant la mort de mon père. — Et savez-vous, madame, à qui vous vous intéressez ? connaissez-vous l'homme en faveur duquel vous voudriez m'attendrir ? »

Blanche devint rouge et confuse ; elle baissa la tête sans répondre.

« Eh bien ! je vais vous l'apprendre : cet homme est un scélérat, dont la vie entière a été passée dans le crime. Il n'est pas d'actions honteuses, de brigandages, qu'il n'ait commis. Depuis la séduction jusqu'au meurtre, son existence... »

La baronne manqua défaillir ; elle porta la main sur son front.

« Vous frissonnez, madame, poursuivit Budic-Mur, dont toute la haine s'était réveillée. — Faut-il ajouter, pour vous convaincre, que votre protégé est le damné pirate Creff-Jawn ?

— Eh bien ! vous vous taisez ! vous ne montrez aucune indignation ! Voudriez-vous donc que je laissasse le meurtrier couler paisiblement sa vie au milieu des joies du monde , que je laissasse Creff-Jawn le pirate jouir fastueusement d'une considération usurpée ? Peut-être même voudriez-vous que j'allasse lui rendre visite comme à un noble voisin , et recevoir la coupe de l'hospitalité d'une main qui a versé le sang de mon père ? — Eh bien , madame , est-ce ainsi qu'il faudrait être pour mériter votre estime ?

— Du moins , s'écria-t-elle , n'enveloppez pas dans votre haine sa malheureuse fille ! ne faites pas supporter à cette innocente enfant la responsabilité des attentats de son père ! — N'est-elle pas assez punie de devoir la vie à cet homme ? — Ah ! Budic , je vous en supplie , dites-moi que vous épargnerez cette malheureuse enfant ! »

Budic-Mur détourna les yeux pour cacher son émotion.

« Je le voudrais , madame , dit-il d'une voix

lugubre ; mais un vœu sacré m'enchaîne : il faut que je l'accomplisse. — Plutôt que d'y manquer, je préférerais...

— Mais pensez donc qu'il s'agit des jours de Genevrette, de l'amante de votre frère ! — Oh ! non, non, vous ne pouvez pas songer à égorger froidement cette innocente jeune fille... ! Ce serait un crime si atroce ! Budic-Mur, vous ne le commettrez pas !

— Ce crime, quel qu'il soit, en éviterait un plus grand. — Je connais Jeannic : tôt ou tard il s'unirait à cette jeune fille, et le sang de la victime se mêlerait ainsi à celui du meurtrier, le sang de Ker-Jean à celui du pirate Creff-Jawn. — Jamais, madame, un pareil scandale n'aura lieu ! Périsset plutôt mon frère !

— Eh bien ! s'écria-t-elle éperdue, j'y consens : séparez-les ; mettez entre ces deux enfants une barrière éternelle, immuable..., votre volonté de fer... — Mais, Budic, au nom de votre mère ! au nom de la vierge Marie ! laissez-la vivre, laissez-la-moi... »

Cette insistance extraordinaire parut suspecte

à Budic-Mur ; il s'imagina que Blanche voulait le tromper.

« Et d'où provient l'intérêt que vous portez à Genevrette ? »

La baronne fit un effort prodigieux pour dire d'une voix sourde et presque éteinte dans sa gorge :

« Elle est ma fille. »

Budic-Mur recula ; les bras lui tombèrent d'étonnement. Mais presque aussitôt un sourire d'incrédulité se montra sur sa figure.

« Oui , ma fille , mon enfant , le fruit de mes entrailles ! s'écria Blanche avec ce cri de mère que rien ne saurait imiter. Entendez-vous , Budic : c'est la vie de mon enfant que j'implore , que je sollicite à vos pieds ! »

Elle voulut se prosterner à genoux , mais il l'en empêcha. Son agitation était égale au désespoir de la baronne.

« Pourquoi m'empêchez-vous de me traîner dans la poussière ? Que m'importent vos égards ? — N'est-ce pas une dérision , une amère raillerie , de traiter la mère avec l'apparence du res-

pect , quand vous méditez la mort de sa fille , de son unique enfant ! — Ah ! quand je t'ai reçu tout enfant dans ma maison , pouvais-je penser que je nourrissais près de moi le meurtrier de ma fille !

— Votre fille ! répéta Budic-Mur en parcourant la chambre à pas précipités ; votre fille , madame ! Mais le sang de Creff-Jawn coule aussi dans ses veines ! — Et vous-même , Blanche... , vous que jusqu'à ce jour... O malheur ! la veuve du noble Havart de Gatinen a été l'amante de Creff-Jawn.... »

Il y eut un intervalle de silence. Budic-Mur était anéanti ; un vif incarnat colorait son front , comme s'il rougissait pour Blanche ; son regard exprimait mille sentiments opposés ; on y lisait en même temps l'amour , la haine , la jalousie. La baronne un moment sentit ses forces l'abandonner. L'aveu qu'elle venait de faire avait réveillé tous les sentiments délicats qui ornent le cœur des femmes ; mais en même temps une passion plus forte se ranima : elle se souvint qu'elle plaidait la cause de sa fille.

« Eh bien ! oui , dit-elle , moi aussi j'ai été souillée du contact de cet homme. Prends donc ma vie , puisque tu as besoin de sang. — Voyons , frappe. Qu'attends-tu ? Je suis plus coupable que ma fille...

— Ire de Dieu ! s'écria-t-il en comprimant son front entre les deux poings , épargnez-moi , madame ! Vous le savez , je ne m'appartiens plus : je suis sous la puissance d'un vœu...., vœu horrible , maudit , puisqu'il....

— Ah ! tu reconnais ton erreur ! s'écria-t-elle avec un élan de joie. Le saint-père , qui a la puissance de lier et de délier , te relèvera de ce vœu. — Budic-Mur , c'est fini , n'est-ce pas ? tu abandonnes tes affreux projets ? je puis être tranquille , me livrer à l'espérance et au bonheur ? »

Et , lisant l'irrésolution dans son visage , elle ajouta :

« Nous irons à Rome ensemble , à pied , si tu veux ; sans cesse à tes côtés , je m'efforcerai de t'abréger le chemin par ma soumission à tes ordres , mon empressement à satisfaire tes dé-

sirs ; Budic , je dévouerai ma vie à te servir ; je sèmerai sur tes pas tous les charmes que peut inventer la plus tendre sollicitude. Enfin — et naguère une pareille offre t'eût mis au comble de la joie — ma fortune , ma main t'appartiennent. — Dis , veux-tu mon amour pour les jours de ma fille ? Faut-il t'appeler mon époux ? »

Budic-Mur sentit ses genoux se dérober sous lui ; il fut contraint de chercher un appui sur la muraille. Blanche , la seule femme qu'il eût aimée , celle qui avait allumé dans son cœur un feu inconnu , et dont l'image occupait tous ses rêves , toutes ses pensées , toutes ses espérances d'avenir ; cette femme , embellie de passion , le suppliait avec larmes d'accepter sa main , son amour... , son amour , qu'il avait à peine osé ambitionner ! C'en était trop : tout devait s'effacer dans un tel moment. Des paroles passionnées se formaient sur ses lèvres , il allait tomber aux pieds de la baronne et la serrer dans ses bras , quand ses yeux égarés , errant autour de lui , aperçurent une large ta-

che rougissant les dalles du pavé. C'était le sang de son père , tombé , expirant sous les coups de Creff-Jawn , à cette même place où il allait outrager sa mémoire pour l'amour d'une femme qui avait été souillée par le pirate. Il jeta un cri rauque , et bondit comme un tigre qui s'échappe des pièges du chasseur. La baronne , stupéfiée , l'entendit proférer en sortant ces terribles paroles , l'arrêt de mort de Genevrette :

« Dieu punit les crimes des pères sur leur postérité à la septième génération !

— C'en est fait , murmura-t-elle , ma fille , ma chère enfant !... »

Sa voix s'éteignit , et , privée de sentiment , elle tomba inanimée.



CONCLUSION.

Le bal touchait à sa fin au château de Plou-riorech ; les lumières s'éteignaient l'une après l'autre ; le bruit des instruments allait en diminuant , et les danseurs se retiraient. Le suzerain était étendu dans la position où le mire l'avait trouvé. Sa jambe, débarrassée des ligatures dont Budic-Mur l'avait entourée, était noire, gonflée, et devait , selon toute apparence, lui

faire endurer des tourments inouïs : car deux larmes roulaient dans ses yeux , et , les dents grinçantes , les poings serrés , il invoquait et maudissait tour à tour Dieu et Satan , les saints anges et les démons. Son écuyer se tenait prudemment à quelque distance.

« Malédiction sur Dieu ! vociféra Creff-Jawn , malédiction sur moi pour ma sottise , pour m'être confié aux mains de ce traître infâme ! — L'enflure augmente à vue d'œil , et la douleur me suffoque ! — Enfer maudit ! je mourrais joyeux si... Qu'entends-je , André ?

— Le bruit d'un cheval qui entre au galop dans la cour.

— Le diable les emporte , ces hôtes de malheur , eux , leur musique , leurs danses , et leurs chevaux ! Ils ne me laisseront pas un moment de tranquillité. — Ecoute, André... »

Des pas pressés résonnèrent dans le corridor , et la porte , violemment ouverte , montra le miroir étranger , les vêtements en désordre et ruisselants d'eau.

A sa vue, le visage de Creff-Jawn prit une expression terrible.

« Tu arrives à propos, s'écria-t-il. Viens çà, mire maudit, infâme empoisonneur ; viens admirer ton ouvrage, et en recueillir le prix. »

Mais celui-ci, debout au milieu de l'appartement, les bras croisés sur sa poitrine, regardait le suzerain d'un air parfaitement tranquille. Puis, apercevant la jambe enflée de Creff-Jawn, et devinant ses souffrances :

« Ah ! voyons cette foulure, cette entorse, ou tout autre nom qu'on donne à ce bobo. — Au mieux, les symptômes annoncent une prompte guérison. »

Creff-Jawn, étouffant de rage, dit avec ce calme apparent qui naît quelquefois de l'excès de la colère :

« Ah ! ne te suffit-il pas d'avoir soufflé ton haleine lépreuse sur ma plaie ? Il faut que tu viennes encore m'assaillir de tes insultes ! ...

— Calmez-vous, messire, repartit Budic-Mur : vous m'accusez injustement. — Cette en-

flure est le résultat nécessaire des soins que je vous ai donnés. »

Un sourire équivoque accompagna ces mots.

« Mais si la nuit avait été plus belle, vous eussiez beaucoup moins souffert. J'ai éprouvé toutes sortes de difficultés à recueillir les plantes qui doivent compléter votre guérison. »

Il tira de sa poche une poignée de simples.

« Que veut dire ceci? s'écria Creff-Jawn au comble de l'étonnement. Es-tu réellement sorti dans cette charitable intention?

— Quelle autre assez importante m'eût fait quitter un bon gîte pour aller courir sous la pluie? — Mais le temps presse, vous souffrez. »

Tandis que Budic-Mur appliquait avec tout l'aplomb et le sang-froid d'un docte mire des feuilles de jusquiamme sur la jambe enflée du suzerain, celui-ci, croyant déjà ressentir quelque soulagement, lui demanda où il avait appris l'histoire du pirate Creff-Jawn.

« Votre seigneurie a paru prendre quelque intérêt à mon récit, dit Budic-Mur d'un ton railleur; mais si elle jugeait à propos de congé-

dier son écuyer, je pourrais lui dire en secret le lieu où est caché Creff-Jawn , et les pressants dangers qu'il court. — Ces confidences seraient de nature à occuper l'attention de votre courtoisie : ainsi elle oublierait son mal jusqu'au moment prochain de sa guérison. »

Une certaine défiance se peignit sur la figure du suzerain ; cependant, la curiosité dominant, il congédia l'écuyer.

« Voyons, parle , dit-il d'un ton impatient : je m'intéresse beaucoup au sort de ce hardi Creff-Jawn.

— Je le crois , fit Budic-Mur.

— Tu dis qu'il court des dangers.

— De très grands, messire. Je tiens de bonne source qu'un jeune seigneur dont il a égorgé le père...

— Le nom de cet homme ? interrompit vivement Creff-Jawn.

— Budic-Mur de Ker-Jean. »

Le suzerain secoua la tête : le poignard de son nègre l'avait mis de ce côté à l'abri de toute inquiétude.

« Tu connais la retraite de Creff-Jawn ? reprit-il gaîment.

— Oui dà , messire ; mais , avant tout , permettez-moi d'achever l'histoire de la triste Méance que j'ai commencée ce soir. »

Ce récit achevé , Budic-Mur tira de son sein le testament du sire de Gatinen , et , le donnant à Creff-Jawn :

« Veuillez parcourir ces papiers : ils étaient enfermés dans un petit coffret que le hasard à fait tomber entre mes mains. »

Celui-ci prit le testament avec indifférence ; mais , dès qu'il y eut jeté les yeux , sa figure s'anima de joie. Le plus fortuné hasard le mettait en possession de ce coffret pour lequel il avait commis un meurtre.

« Vive Dieu ! s'écria-t-il , n'as-tu pas dit , maître mire , que le fils de Méance existe ? Où est-il ?

— Il existe à la vérité , répondit Budic-Mur avec une lenteur et une indifférence qui donnaient la chair de poule au suzerain ; mais le pauvre enfant est idiot. »

Creff-Jawn tressaillit de plaisir.

« Par la mordieu ! s'il est idiot , son père jouira de ses biens. — Le nom de Ker-Sauson peut sortir de l'oubli , et dès demain.... »

Mais une pensée funeste vint assombrir son front.

« Chien maudit , pourquoi as-tu narré ce soir l'histoire de Ker-Sauson ? Je voudrais que ta gorge fût gangrenée d'ulcères.

— Grand merci du souhait bienveillant ! — Que vous importe cette histoire ? qu'avez-vous de commun avec Creff-Jawn de Ker-Sauson ?

— Que sais-tu ? — Voyons, parle , où est cet enfant ? Son existence m'est précieuse.

— Il est fâcheux alors que vous l'avez apprise si tard. — Vous l'avez fait assassiner.

— Moi !

— Vous-même, noble homme. — L'idiot File-Etoupes était fils de Ker-Sauson. »

Budic-Mur se délecta quelques instants aux angoisses du suzerain. Puis , élevant la voix d'un ton bizarrement accentué :

« C'est trop long-temps dissimuler. Recon-

nais-moi à mes œuvres : je suis Budic-Mur, je viens venger mon père..., mais non pas comme un obscur meurtrier qui frappe sa victime dans l'ombre, non pas comme un novice qui croit faire assez en purgeant la terre d'un monstre. Non ! de par Dieu ! ma vengeance sera meilleure. Ecoute : un poison actif ronge ta jambe ; bientôt elle tombera en lambeaux. Cela n'est rien encore, car cette souffrance n'égalerait pas la centième partie de celles qu'a subies ma mère. Mais, tandis que le mal te tient cloué à cette place, je vais aller révéler à tes hôtes ta pompeuse infamie ; et après, quand toutes les tortures physiques et morales que peut éprouver un homme, quand la malédiction de tous, le mépris des femmes et les injures des enfants... »

Il n'acheva pas : Creff-Jawn, rugissant, s'élança d'un bond, comme une panthère sur sa proie. Mais la colère l'aveugla, son poignard effleura la poitrine de Budic-Mur, et celui-ci, redoutant un second coup, l'étendit sans vie à ses pieds.

« Fatalité maudite ! murmura-t-il en plongeant sa dague à plusieurs reprises dans le cadavre insensible, il ne souffrira pas... Mais sa fille reste : finissons-en. »

Et, comme un aliéné furieux, les mains sanglantes, les cheveux hérissés, Budic-Mur se précipita hors de l'appartement, en se dirigeant vers la partie du château habitée par Genevrette.

Au détour d'une galerie, le vent piquant du soir souffla sur ses joues brûlantes. Il approchait des remparts, et c'était là qu'était située la chambre de la pauvre fille. Un moment il s'arrêta. Allait-il, lui jusque alors irréprochable, verser le sang innocent.

« N'est-elle pas sa fille ! Puis-je transiger avec mon vœu ? »

Il s'élança en avant ; mais, parvenu sur le rempart, deux bras le saisirent au corps, un fer aigu pénétra profondément dans ses reins. — C'était le nègre muet, que le suzerain avait mis en faction à la porte de Genevrette.

« Ah ! fit Budic-Mur, ta main est plus sûre

qu'à Nantes ; mais tu mourras avec moi. »

Et, réunissant toutes ses forces, il s'élança de l'autre côté du rempart, en entraînant avec lui le meurtrier de File-Etoupes

.

.

.

Les matériaux sur lesquels nous avons composé cette histoire s'arrêtant ici, nous sommes contraints aussi de déposer la plume. Toutefois nous nous ferons un vrai plaisir d'ajouter, pour complaire à certains lecteurs qui ne veulent pas faire la moindre dépense d'imagination, qu'il y a toutes raisons de présumer que Jeannic et Genevrette se marièrent et vécurent heureux auprès de la baronne de Ker-Morvan : car, s'il en eût été autrement, si des malheurs quelconques leur fussent arrivés, le *Chroniqueur breton* qui nous a conservé ce récit n'eût pas manqué l'occasion de le continuer, et son silence nous est une preuve décisive que nulles

autres traverses ne vinrent éprouver la foi et la constance de nos amants.

Puissiez-vous, ami lecteur, après les tourments et les orages de la vie, trouver aussi un port et une rive hospitalière pour y passer tranquillement votre existence. Mais rappelez-vous que la première condition de bonheur ici-bas est la paix de l'âme, fruit de la vertu. Le drame qui s'est passé sous vos yeux a été conçu d'après cette pensée; elle y a présidé partout. Au point où je suis rendu, elle peut me servir en même temps de conclusion et de moralité.

FIN

